

COLLECTION  
A B R É G É E  
DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE,  
DEPUIS LE PREMIER JUSQU'À CE JOUR.

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

*Avec Figures.*

---

TOME CINQUIÈME.

---

A P A P I S,

Chez LEJAY fils, Imprimeur-Libraire, rue  
de l'Échelle Saint-Honoré.

---

1 7 9 0.

1725

COLLECTION

A B R E G E

DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES PLUS CELEBRES NAVEIGATEURS  
DEPUIS LE PREMIER JUIN DE L'AN 1600

Rédigés par M. F. BERGIER

Paris

TOME CINQUIEME

A P A R I S

Chez Les Citoyens Libraires, Palais National  
de la République, au Salon de Peinture

5  
a  
15

5  
a  
15



Entreue de Biron avec les Patagons.

U

V

5  
a  
15



*COLLECTION*  
*DE TOUS LES VOYAGES*  
*FAITS AUTOUR DU MONDE*  
*PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS*  
*DE L'EUROPE.*



*VOYAGE*  
*DE ROGGEWIN.*

UN Hollandais d'une famille honnête, nommé Roggewin, présenta le plan d'un nouveau voyage dans la mer du Sud, en 1699. Son mémoire fut bien reçu de la compagnie des Indes occidentales; mais les brouilleries qui survinrent entre l'Espagne & la Hollande, rendirent inutile la

petite flotte qu'elle avait fait équiper dans ce dessein. Roggewin mourut, & recommanda l'exécution de son projet à son fils, qui le proposa de nouveau, & le fit adopter par la compagnie des Indes occidentales en Hollande. Cette compagnie fit équiper en 1721, une petite flotte composée de trois vaisseaux; le vaisseau Amiral, le Tienhoven ou l'Aigle, & la galere Africaine; elle sortit du Texel le 21 Août 1721, Roggewin la commandait, & l'écrivain de l'expédition, né dans le Mecklembourg, était un de ses officiers. Laissions-le parler.

Notre petite flotte fut forcée par les vents contraires de louvoyer pendant trois jours dans la Manche, tantôt sur les côtes de France, quelquefois sur celles d'Angleterre. Mais nous en fortîmes enfin, consultâmes les courans pour entrer dans les mers d'Espagne; & déjà nous espérions atteindre les côtes de Barbarie, lorsqu'une tempête violente nous fit craindre d'être engloutis: elle cessa, & le calme qui lui succéda ne fut point sans danger. Nos voiles étaient inutiles dans le calme profond de l'air, & la mer encore fortement agitée nous rendait le jouet de ses vagues; elles jetaient nos vaisseaux çà & là, & les secousses qu'elle leur donnait étaient si fortes, qu'il fallut

abattre la grande hune & même le mât de misaine. Le matelot le plus exercé ne pouvait se tenir de bout; il ne pouvait manœuvrer. La vergue de notre grand mât fut brisée par les choes fréquens qu'elle éprouva & ses débris blessèrent plusieurs de nos gens. Deux jours s'écoulerent ainsi; mais les vagues enfin s'affaiblirent, les vents s'élevèrent & nous oubliâmes les dangers du calme dans une mer profonde, comme ils nous avaient fait oublier ceux de la tempête.

Un vent favorable nous conduisit rapidement vers les isles Canaries. Des poissons volans tombaient sur nos vaisseaux, poursuivis par la bonite & l'albicore que nous voyions nager rapidement au travers de l'eau: on en prit un de ces derniers; on lui trouva six poissons volans dans le ventre. Celui-ci ressemble au hareng, & les gens de mer l'estiment comme un excellent manger. Il n'en est pas de même de la bonite; longue de deux pieds, ayant des raies grisâtres le long de son corps, une tête semblable à la carpe, mais plus pointue, sa chair est dure & désagréable: les albicores sont trois fois plus grands que celle-ci, mais semblables à tout autre égard à elle. Les poissons ne nous offraient pas un seul spectacle intéressant au milieu du désert silencieux des mers: nous étions envi-

ronnés d'oiseaux aquatiques & sur-tout de cèrakes qui sont de deux espèces ; l'un a la queue longue & en forme de flèche, l'autre l'a plus courte & fourchue : leur couleur générale est grisâtre ; mais entre les ailes & sur la poitrine, ils sont mouchetés de noir & de brun : leur professeur est celle du canard.

Ces oiseaux nous annonçaient la terre, & nos yeux erraient sur l'océan pour y découvrir les isles Canaries, lorsque nous y vîmes un vaisseau qui cinglait sur nous & portait pavillon anglais : c'était aussi celui que nous portions ; mais quand ce navire fut à quelque distance de nous, il abattit son pavillon & s'éloigna. Bientôt il revint accompagné de quatre autres navires, qui tous arboraient tour à tour le pavillon rouge & le pavillon blanc. A cette manœuvre nous reconnûmes des pirates, & nous nous préparâmes à les recevoir. On se range en ordre de bataille, on cèle les grandes voiles, on enferme les hamacs, on fait tenir les vergues par des chaînes, on prépare des grenades, & on s'efforce de gagner le vent : nous y réussîmes. Les pirates arborent alors un pavillon noir où était peint une tête de mort reposant sur deux os mis en croix, & se rangent en bataille. Le canon se fait entendre ; les cris, le bruit, la fumée

5  
a  
A



notus étourdisaient ; le feu dura pendant deux heures avec beaucoup de vivacité ; au bout de ce temps, les corsaires prirent la fuite. Nous ne les poursuivîmes point. *Laissez aller ces coquins*, dit l'amiral, & on les laissa s'échapper. Il n'est pas permis aux vaisseaux de la compagnie de se détourner de leur cours ; ils doivent se défendre, mais non attaquer ni poursuivre.

Nous eûmes douze hommes tués dans ce combat, & 20 à 30 blessés. Les vaisseaux avaient souffert, il fallut les radouber en pleine mer aussi bien qu'on le put, & le 5 Novembre nous arrivâmes à Madere. Cette isle est charmante à quelque distance de ses rivages ; elle a des montagnes élevées & de grands bois ; elle est fertile en grains, en vin, en sucre, en miel, en toutes sortes d'excellens fruits. Là on trouve du bois de cèdre & de l'ébène ; son commerce est considérable. Les Hollandais, les Anglais y commercent, mais n'osent y aborder : on y aborde rarement, quoiqu'elle ait de bons ancrages & de la bonne eau. On y voit deux villes & quelques villages. Près d'elle est un islot désert où les pirates viennent chercher des rafraîchissemens. Plus au nord est l'isle Porto Santo, riche en grains, en fruits, en pâturages, en sang de dragon. A la distance de vingt-cinq lieues, nous

découvrons le pic de Ténériffe, montagne élevée, conique, par où les Hollandais font passer leur premier méridien.

De-là, nous dirigeâmes notre course entre le midi & le couchant; un vent favorable enflait nos voiles, & pendant six semaines nous n'eûmes besoin de toucher ni cables, ni cordages. Il y eut des jours où la chaleur du soleil était brûlante, & fit murmurer l'équipage qui se plaignait d'une distribution trop économique de l'eau; elle ne suffisait pas pour étancher la soif qui nous dévorait, & cette soif fit naître une querelle qui eut des suites funestes. Un mousse altéré se gorgea d'eau-de-vie, descendit dans la cuisine & y renversa un plat de graisse. Le cuisinier l'insulte & le menace; le mousse se saisit d'un couteau & s'élança sur lui. On accourt pour désarmer le furieux auquel on n'arrache le couteau des mains qu'après qu'il eût blessé le cuisinier au visage. On lui fait donner la bâtonnade, châtime hors de propos dans ce moment, & le mousse devenu plus furieux encore, tombe sur le second pont, y saisit un couteau & se l'enfonce trois fois dans le ventre. On parvient à l'arrêter, à le guérir; mais comme s'il ne s'était pas assez puni lui-même, ce fut pour le soumettre à des châtimeus plus sévères. On

5  
a  
1

le déclara infâme, on le plongea trois fois dans la mer, & trois fois passer sous le vaisseau; on lui donna trois cents coups de bâton sur le derrière, & on le cloua ensuite au mât par la main avec un couteau. On l'enchaina ensuite à l'extrémité du vaisseau, & là il ne vécut plus que de pain & d'eau, jusqu'à ce qu'on l'eut descendu & abandonné sur les côtes du Brésil.

C'est vers la fin d'Octobre que nous découvrîmes l'isle de *Bonavista*: des maisons sont dispersées sur les côtes, un fort la défend. Il n'y est pas permis de sonner les cloches, à ce qu'on nous assure; leur son paraîtrait un signal d'alarme. Plusieurs des isles qui en sont voisines sont riches en sel. Quelques-unes sont très-fertiles; on y trouva beaucoup de porcs, de boucs & diverses volailles. Leurs habitans soumis au Portugal, sont la plupart des hommes vils, chassés de leur patrie pour les crimes qu'ils y commirent. On peut dire de ces isles, que la terre y est de fer & l'air d'airain; car il n'y pleut jamais; mais on assure qu'un brouillard ou une rosée y rafraîchit, y féconde la terre, & l'on y trouve des herbes & d'excellens fruits.

D'autres pays sont semblables à celui-ci. Par exemple, à Rio de Lagao, sur la côte d'Afrique, où les chrétiens qui l'habitent ne se rappellent

pas d'y avoir vu tomber de la pluie; il n'est tombe pas au Pérou, de Capo-Blanco jusqu'à Coquimbo, & les habitans n'y élèvent que de fragiles maisons qui annoncent qu'on n'y craint ni l'humidité, ni les orages; telle est encore l'Egypte, peut-être parce que les vents du couchant n'y soufflent pas; ce sont ces vents encore qui amènent la pluie dans les Indes.

Nous approchions de la ligne; les vents étaient très-variables; la soif se faisait sentir toujours plus fortement; le scorbut nous défolait, & dans un grand calme qui nous abandonnait sans défense à l'ardente chaleur du soleil, quelques-uns devinrent enragés, d'autres furent attaqués de la fièvre chaude, presque tous perdirent l'appétit & les forces. Notre eau douce était gâtée & remplie de vers; nos viandes salées se corrompaient, & augmentaient encore la soif qui nous dévorait. La famine est, dit-on, de tous les maux le plus terrible; on se trompe, la soif la surpasse encore, sur-tout celle qu'on éprouve sous la ligne.

Telle était notre situation lorsque nous la traversâmes. Quelquefois, vers le soir, la mer en feu semblait couverte de souffre enflammé; étonnés de ce phénomène, nous fîmes puiser de cette eau, & la trouvâmes remplie de petits

globules ressemblans aux perles ordinaires pour la grosseur & la couleur ; ils brillaient encore quelque tems sur la main, & quand on les ferraient entre les doigts, il n'y restait qu'une substance terreuse, grasse comme du limon (\*). Nos vieux matelots disaient ne l'avoir jamais observé ; les uns l'attribuaient à du soufre, ou à du salpêtre disséminé dans la mer ; il ferait plus simple de l'attribuer aux parties grasses du sel de la mer que le soleil rassemble dans le calme, & que les vents dispersent ensuite sur toute la surface de cette mer : on voit quelquefois la même chose sur la côte de Guinée, à ce qu'on m'assura depuis.

Au passage de la ligne quelques souffles d'un vent variable nous conduisirent jusqu'aux lieux où règnent des vents réglés qu'on nomme mousson. Ce vent foulagea nos malades, il n'en mourut qu'un de la fièvre chaude, & les autres se rétablirent au Brésil. Sous le 5<sup>o</sup> de latitude, le soleil était perpendiculaire sur nos têtes, il n'y avait plus d'ombre, & l'on ne pouvait prendre de hauteur. Ces momens furent égayés par la pêche ; nous primes beaucoup de dorades, dont

---

(\*) On trouvera dans les Voyages suivans de meilleures observations sur ce phénomène,

le corps long de six pieds, mais étroit, paraissait au travers de l'eau coupé par des raies d'or; sa chair est agréable au goût; il n'en est pas de même de celle du requin, poisson vorace, souvent long de dix pieds, ayant la gueule au-dessous de la tête, avide de cadavres, & redoutable à ceux qui se baignent, auxquels il coupe quelquefois le bras ou la jambe.

Nous vîmes quelques isles désertes, telles que la Trinité, & bientôt après la côte du Brésil. Un vent favorable nous en fit parcourir rapidement les côtes; il nous fit dépasser, sans nous en appercevoir, Rio-Grande, où nous voulions nous rendre, & nous conduisit dans Porto, où nous jettâmes l'ancre. A peine l'eûmes-nous fait, que je me jetai dans un esquif avec plusieurs de nos gens pour chercher de l'eau & des rafraichissemens dont nous avions grand besoin. Avant d'atteindre le rivage, nous vîmes des Portugais armés qui s'avançaient en hâte vers nous, & menacèrent de faire feu si nous ne nous éloignons pas; mais nous leur montrâmes un cadavre que nous voulions ensevelir, & ils nous le permirent. Nous voulûmes nous informer du pays; mais tout ce qu'ils voulurent nous en dire, se réduisit à nous assurer que Rio de Janeiro était à huit milles du lieu où nous étions.

5  
a  
1

& que Porto était, pour ainsi dire, un avant-port de S. Sébastien. Nous les invitâmes sur nos vaisseaux; mais ils nous croyaient des pirates & s'y refusèrent; leur crainte n'était point déraisonnable, car ils sont fréquens sur ces côtes; cependant deux d'entr'eux cédèrent à nos sollicitations; ils vinrent sur nos vaisseaux, où nous les reçûmes avec beaucoup d'honnêteté, où nous leur fîmes des présens en habits & en autres objets, pour les engager à nous conduire dans quelque bon port; ils nous le promirent & tinrent parole.

Celui de Porto offre un bon ancrage, sur une profondeur de 6 à 8 brasses: c'est plutôt une rivière qu'un golfe; à son entrée on a le continent à sa droite, une grande isle à sa gauche. La côte est élevée, entrecoupée de vallons & de montagnes ornées de bois. Porto n'est point habitée; nous y pêchâmes, nous y primes des tortues qui firent beaucoup de bien à nos malades, sur-tout à ceux qui étaient attaqués du scorbut; elles sont d'un goût exquis. Nous y fîmes provision d'eau douce & de bois, ensuite nous remîmes à la voile.

La côte entre Porto & la rade de S. Sébastien est semée de petites isles; à peine eûmes-nous atteint l'embouchure de la rivière qui devait

nous y conduire, qu'une tempête violente nous mit en danger de nous briser contre les rochers. Nous résistâmes à son effort, elle tomba, & le lendemain nous vinmes jeter l'ancre sous les murs de la ville que nous saluâmes, & qui ne nous répondit point, soit qu'elle ne le put pas, soit que nous prenant pour des pirates, elle ne nous vit qu'avec peine approcher d'elle. Nous écrivîmes au gouverneur pour qu'il permit de nous fournir de fruits, de légumes, de bestiaux, de l'eau, du bois, de quelques cabanes pour y descendre nos malades. Il nous répondit qu'il dépendait de Rio-Janeiro, qu'il allait y donner avis de notre arrivée & de nos demandes, qu'il fallait que nous attendissions la réponse. Notre amiral, peu satisfait, lui fit entendre qu'il se procurerait par la force ce qu'on lui refusait par mauvaise volonté; & en attendant la réponse, il envoya visiter un monastère de Franciscains, auquel il fit part de nos besoins, de nos demandes, & chercha à les y rendre favorables par quelques présens.

Par un hasard heureux, le prier du monastère était un Hollandais, nommé *Thomas*. Il accourut sur nos vaisseaux suivi de quelques-uns des siens, joyeux de revoir, avant que de mourir, quelques-uns de ses compatriotes; il disait,



qu'il mourrait enfin content après avoir joui d'un bonheur après lequel il soupirait depuis plus de vingt ans. Nous les reçûmes tous avec affection; nous leur fournîmes diverses choses dont ils avaient besoin. Nous leur parlâmes des lenteurs du gouverneur; nous leur dîmes que la nécessité nous forcerait à vaincre sa mauvaise volonté, & à obtenir par les armes ce qu'on refusait à nos prières & à notre argent. Le prieur nous conjura de prendre patience quelques jours encore, nous promit de voir le gouverneur, & de nous envoyer de son couvent ce qui nous était le plus indispensable. Ces bons pères s'en retournèrent ensuite chez eux. Dans ces circonstances, on vit les Portugais armés border le rivage & se préparer à en défendre l'approche; à une de nos chaloupes qui allait chercher de l'eau; ils tirèrent même sur elle, & blessèrent un de nos matelots; nous répondîmes à leur décharge, & deux de leurs hommes furent couchés sur la grève; leur chute effraya les autres, ils abandonnèrent leurs postes, la chaloupe aborda & nous rapporta de l'eau.

Cette insulte engagea notre amiral à faire des préparatifs pour attaquer la ville; chaque vaisseau eut un lieu désigné pour protéger la descente & la marche; le plus léger fut placé le

plus voisin des murs; le Tienhoven gardait les côtes, le vaisseau amiral était près du couvent & menaçait d'y mettre le feu. Nous cherchions sur-tout à effrayer les Portugais, plutôt qu'à faire une attaque sérieuse qui aurait pu entraîner une guerre entre les deux nations, & nous réussîmes à les intimider. A la vue de nos préparatifs, un capitaine vint à bord de l'amiral, nous promit des rafraichissemens, du bois, de l'eau, tout ce dont nous aurions besoin. L'amiral demanda de plus quelques maisons pour déposer nos malades; il demanda satisfaction pour l'insulte qu'on nous avait faite en tirant sur notre chaloupe, & promit qu'il ne ferait aucun tort aux habitans. Il ne put vaincre la défiance, plusieurs s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs effets précieux; mais après divers mouvemens, nous obtinmes tout ce que nous demandions. Ils dûrent connaître dans la fuite que nous ne manquions ni de justice, ni de fidélité.

Nos malades furent d'abord logés dans quelques maisons de l'isle S. Sébastien qui faisaient face à la terre ferme. On nous fournit des moutons, des bœufs, toutes sortes de légumes & de fruits. Nos malades se rétablirent: ceux qui se portaient bien se livrèrent aux plaisirs & au commerce;

commerce ; ils échangèrent contre des marchandises européennes , du tabac , du sucre , de l'eau-de-vie , malgré les défenses du gouverneur : d'ennemis , les Portugais devinrent nos compagnons , nos amis , & plusieurs versèrent des larmes à notre départ. Ils étaient étonnés , disaient-ils , que les Hollandais fussent de si bonnes gens ; ils dirent que s'ils n'avaient pas été maltraités par les Français , ils nous auraient reçus avec plus d'amitié encore. Mais donnons une légère idée du pays.

S. Sébastien est une ville médiocre , entourée de palissades , pourvue de quelques canons. On y voit une église assez belle , le palais du gouverneur est magnifique ; les maisons sont des cabanes. Le prieur franciscain dont j'ai parlé , nous montra une idole que les habitans du pays adoraient , & qu'on a cachée dans leur monastère. C'est une espèce de statue haute de quatre pieds , & dont la face a de la ressemblance au lion ou au tigre. On nous dit qu'elle était d'or massif ; mais je ne la crois que dorée. Ses pieds avaient la forme de ceux du lion ; sur sa tête était une double couronne , hérissée de douze flèches ; derrière on voit deux ailes semblables à celles de la cicogne. Dans cette statue , il en est une autre qui représente un Indien armé d'un arc ,

d'une flèche, & portant un carquois. La grande idole est ornée d'une queue qui s'entortille trois ou quatre fois autour de la statue de l'homme. On appelloit cette espèce de divinité, *Nafil-Lichma*. Le monastère renferme encore d'autres curiosités de ce genre.

La rivière de S. Sébastien a demi-lieue de large vis-à-vis de la ville, qui est à 4 lieues de la mer. Entre le nord & le levant, on voit une isle longue de 4 milles, très-fertile, & entourée de plus petites.

Le Brésil est un pays vaste & riche, dont le roi de Portugal retire, dit-on, plus de richesses que le roi d'Espagne n'en recueille de toutes ses possessions en Amérique, parce que celui-ci ne prélève que le dixième des mines d'or & d'argent qu'elles produisent, & que le roi de Portugal les garde toutes sans aucun partage. On trouve dans son étendue diverses villes fortifiées & pourvues de bons ports. Il est arrosé par diverses rivières, telles que Mananhou, Tapicua, Mangnodalui, Bopa, S. François & Janeiro. Ses habitans naturels étoient antropophages, mais ces horreurs commencent à ne plus se voir; ils sont d'une taille ramassée, assez noirs, ont les lèvres grosses, le nez plat & écrasé, les cheveux frisés comme de la laine de mouton, les

dents très-blanches. Il y a un grand nombre de Portugais. Tous se nourrissent des fruits du pays, tels que les citrons, les pisans, les cocos, les ananas: ils plantent beaucoup de tabac. On en tire des diamans, qui se trouvent sur les montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, & que les torrens amènent dans les rivières voisines.

Le Brésil abonde en toutes sortes de poissons, d'oiseaux & d'animaux quadrupèdes. On y trouve des espèces de tigres; les dents d'éléphans y font, dit-on, un grand objet de commerce; les déserts y recèlent un grand nombre de serpens & de reptiles vénimeux: les Portugais n'ont pu encore ni convertir, ni soumettre les habitans de l'intérieur du pays. L'air y est sain; mais la chaleur y est souvent excessive; le pays est élevé, & quelques-unes de ses montagnes cachent leur sommet dans les nues: les vents de mer contribuent beaucoup à la pureté de l'air qu'on y respire sur les côtes, & à la fertilité de leurs campagnes. Ce sont eux qui rétablirent nos malades, qui délivrèrent ceux qui se portaient bien d'incommodités inquiétantes. Les poissons ne nous manquaient pas, & les tortues y ont un goût exquis. Mais les mosquitoes y sont dangereux par leurs piquures; elles sont

enfler la main, le visage, par-tout où elles s'attachent. Le pilote de notre vaisseau s'étant éni-  
vré d'une liqueur forte que font les Indiens,  
se coucha au grand air, & se leva si enflé qu'on  
ne pouvait le reconnaître, & qu'il fut en dan-  
ger de perdre la vie. Sa gorge était fermée, &  
l'on ne pouvait y faire passer une goutte d'eau.  
Ce ne fut qu'à force de soins & de remèdes que  
nous pûmes le sauver.

Après avoir radoubé nos vaisseaux, fait nos  
provisions & rétabli nos malades, nous nous  
préparâmes à lever l'ancre. Nous nous en occu-  
pions lorsqu'un vaisseau de Rio Janeiro vint  
s'établir près de nous. Il y a quelque apparence  
que le gouverneur avait appris que le but de  
notre voyage était de visiter les terres australes,  
& que cette nouvelle réveilla son inquiétude &  
sa défiance. On nous dit avec affectation, qu'il  
devait arriver des vaisseaux, afin de hâter encore  
notre départ; on témoignait beaucoup de cu-  
riosité; mais nous ne parûmes point nous apper-  
cevoir de ces sentimens, & continuâmes nos  
préparatifs. Nous avions dit que nous allions  
commercer dans le Chili & le Pérou avec les Es-  
pagnols, & nous continuâmes de le dire. Tout  
parut tranquille. Nous fîmes des présens au gou-  
verneur, qui les reconnut par du bétail qu'il

nous fit amener. Nous reclamâmes quelques-uns des nôtres, que le désir de s'enrichir avait fait s'échapper de nos vaisseaux pour demeurer dans le pays; on ne sembla pas nous entendre, & nous gardâmes le silence. Enfin, nous primes congé, & déployant nos voiles, nous primes notre course entre le couchant & le midi.

Nous voulions chercher l'isle *Aukes-Magdeland*, nommée ainsi du nom de celui qui la découvrit, ou crut la voir sous le 30 degré de latitude méridionale; il y vit, dit-on, des feux allumés; mais il n'y descendit pas. Cette découverte avait été faite depuis un siècle, mais n'avait point été confirmée depuis. Comme la latitude, la situation offrait des avantages, on pensait à y établir une petite colonie qui eût été bien utile aux vaisseaux qui auraient navigé dans ces mers; on n'eût pas eu besoin de recourir aux Portugais, ni aux Espagnols qui possèdent toute la vaste étendue des côtes de l'Amérique méridionale; on y eût trouvé de l'eau, des rafraichissemens, sans s'approcher des côtes, sans retarder autant son voyage. Ce projet était sage; mais il ne put s'exécuter, parce que nous ne pûmes trouver cette isle, qui n'est peut-être qu'une terre chimérique, ou que nous ne cherchâmes point où elle est. Peut-être l'ave-

nir confirmera-t-il l'une ou l'autre de ces opinions.

Découragés par l'inutilité de nos recherches, nous les abandonnâmes, & nous cherchâmes les isles nouvelles, appellées par un armateur, *Isles de Saint-Louis*. Pour éviter la mousson ou les vents réglés qui nous étaient contraires dans cette saison, nous ne nous éloignâmes des côtes que de 40 ou 50 lieues. Nous parvinmes au 40<sup>e</sup> degré de latitude le 21 Décembre, & ce jour nous fûmes assaillis d'un ouragan furieux; les éclairs nous environnaient de feux, & les tonnerres nous glaçaient d'effroi; il fallait ployer toutes nos voiles & s'abandonner aux vagues énormes qui nous balottaient & menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Le Tienhoven fut détaché de nous par la violence de la tempête qui ne dura que quatre heures, & nous sépara pour trois mois. Heureusement nos mâts ne furent point abattus, & quand l'ouragan fut tombé, nous pûmes continuer notre route malgré l'agitation de la mer qui dura plusieurs jours encore.

Ces ouragans sont dangereux; on en a vu briser des vaisseaux avec une rapidité, une fureur incroyable; c'est du 20 Juillet au 15 Octobre qu'ils sont le plus fréquens. Il y en a un

dans  
Près  
on y  
lépha  
par c  
ques  
entiè  
leque  
ragar  
enfin  
chan  
contr  
donn  
souve  
Dès  
bords  
Plus  
ont d  
passé  
quoi  
vif;  
cèder  
blem  
plus  
revie  
Qu  
qu'il



dans la Méditerranée dans un tems marqué. Près du Gange , il s'en élève plusieurs à la fois ; on y donne à cette espèce de tempête le nom d'é-léphant ; les mers du Japon sont dangereuses par celles qui règnent dans ces parages. Quel-quefois les vaisseaux errent pendant des années entières sans pouvoir rentrer dans le port vers lequel ils tendent. Le signe ordinaire d'un ou-ragan est une petite nuée noire qui s'étend & enfin couvre le ciel ; le vent souffle du cou-chant, fait le tour du compas , élève des flots contraires qui s'entrechoquent, se brisent & donnent des secousses effrayantes au navire , qui souvent en est disloqué, il s'ouvre & disparaît. Dès qu'on voit la petite nuée , on s'éloigne des bords où les ouragans sont toujours dangereux. Plus on approche du pôle , moins les ouragans ont de force , plus ils sont rares , & quand on a passé le 50<sup>e</sup> degré , ils ne sont plus à craindre , quoique les vents y soient plus forts & l'air plus vif ; mais ces vents sont constans & ne se suc-cèdent pas avec rapidité ; ils s'affaissent insensibi-blement. Je n'en recherche pas les causes : de plus savans que moi peuvent s'en occuper. Je reviens à notre navigation.

Quand l'ouragan eut cessé , les deux vaisseaux qu'il n'avait pas séparés reprirent leur route , &

les vents nous portèrent jusqu'à la hauteur du détroit de Magellan. Près de-là, nous découvrîmes une isle qui nous a paru avoir 200 lieues de circuit (\*), & distante de 80 des côtes de l'Amérique. Nous n'y vîmes ni colonnes de fumées, ni aucun navire, & nous eûmes lieu de croire qu'elle était déserte. Un armateur Français y avait abordé du côté du couchant & lui avait donné le nom de St. Louis; nous l'appellions les Isles nouvelles, parce que des caps ou pointes en paraissent être séparées. Elle est sous le 52° de latitude. Nous appellâmes ses premières pointes du côté de levant, *Pointes de Rosen-dahl*, du nom d'un de nos capitaines qui les découvrit le premier. La dernière de ces pointes reçut le nom de *Nouvel an*, parce que nous la découvrîmes ce jour-là. Toute la côte eut le nom de *Belgie-Australe*, parce qu'elle est sous les mêmes degrés de latitude méridionale, que les Pays-Bas dans l'hémisphère septentrional.

Cette isle paraissait un beau & fertile pays, entrecoupé de vallées & de montagnes, ombra-

---

(\*) On voit que cette isle était les isles Malouines ou de Falkland; elles ont cette étendue, elles sont à-peu-près à cette hauteur; mais c'est un amas d'isles, non une isle unique. Cependant elles n'ont point d'arbres.

gées de beaux arbres. La verdure en est charmante, & sans doute si nous y eussions descendus, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre amiral craignait qu'en y perdant quelques jours, on ne se rendit impossible le passage du cap Horn; il se proposa d'y revenir à son retour, projet qu'il n'exécuta pas, puisque les événemens nous conduisirent aux Indes orientales.

Le vent du couchant vint nous favoriser dans le passage du détroit de le Maire; nous passâmes devant l'ouverture de celui de Magellan; celui-ci est dangereux, sujet à mille incommodités; l'eau n'y est pas profonde, le fonds rempli de rochers y offre peu de bons ancrages, les flots & le flux de la mer du sud & du nord s'y joignent, s'y entrechoquent; les tempêtes se détachent avec rapidité du sommet nuageux des hautes montagnes qui le dominant; il a environ 120 lieues de long, sur une largeur qui varie de 2 à 7. Le Tienhoven séparé de nous par Pouragan, traversa ce détroit, dont la découverte fut due plutôt au ressentiment des mépris que Magellan avait essuyé de la cour de Portugal, qu'au desir d'amasser des richesses. Peut-être en le découvrant, empêcha-t-il les Espagnols de couper l'isthme de Darien pour joindre les deux océans;

on y trouvait , il est vrai , bien des difficultés ; l'Isthme est assez large ; une chaîne de montagnes le partage , & on alléguait encore que les inondations seraient plus fréquentes , que l'une des deux mers était plus élevée que l'autre , qu'il ne fallait pas changer ce que la nature avait fait , & bien d'autres mauvaises raisons ; mais que ne peut la soif des richesses ? elle fait tout entreprendre & tout surmonter.

Les habitans voisins du détroit sont de races différentes ; il en est d'une hauteur extraordinaire , presque tous sont blancs ; ils se nourrissent de fruits & d'animaux sauvages. Les Espagnols avaient tenté d'y établir une ville qui ne put y prospérer. Une partie de ses habitans y périt ; l'autre regagna Rio de la Plata.

Le détroit découvert par Magellan fut quelque tems cherché par d'autres navigateurs qui ne le trouverent point , ou qui après l'avoir trouvé , ne purent se persuader qu'il joignît les deux mers. Drak , Cavendish , furent plus heureux : le premier , fut l'homme de son tems qui connut une plus vaste étendue de l'Amérique au levant & au couchant.

Lorsqu'on navige vers le pôle austral , on doit le faire , accompagné du soleil , pour ainsi dire ; si l'on néglige cette observation , on ne

pourra guères doubler le cap Horn, les vents du couchant nous en repouffèrent toujours : c'est par des vents favorables que nous réuffîmes à traverser le détroit de le Maire ; mais ces vents du couchant vinrent ensuite nous tourmenter. Suivons notre relation.

En approchant du détroit, nous vîmes voler autour de nous une multitude d'oiseaux aquatiques dont le plumage était brun ; des baleines nageaient lentement à nos côtés, d'autres monstres marins jouaient sur les ondes, l'un d'eux nommé par les Hollandais *diable de mer*, nous suivit pendant quatre semaines, & malgré tous nos efforts nous ne pûmes le prendre : il avait la queue d'une largeur extraordinaire, le corps large & court, la tête platte, large, circulaire, la peau unie ; il a deux espèces de corne, & c'est peut-être ce qui lui a fait donner le nom qui le distingue ; on dit que la chair en est venimeuse.

Bientôt nous découvrîmes la Terre des États, & nous entrâmes dans le détroit ; les vagues y étaient si agitées, elles s'y choquaient avec tant de violence par l'effet des courans, que nos vaisseaux affaillis, balotés par elles, faillirent à s'entr'ouvrir & à perdre leurs mâts & leurs vergues. Nous aurions bien voulu descendre à terre : un ancrage sûr se présentait ; mais l'agitation de

l'air & de la mer ne nous le permit pas ; il fallut traverser le détroit aussi promptement que le courant rapide qui nous entraînait : il a 10 lieues de long sur 6 dans sa plus grande largeur.

Lorsque nous en fûmes fortis , les mêmes courans qu'on y voit régner sans cesse , nous rejetèrent loin des côtes , & pour dépasser le cap Horn , nous cinglâmes jusqu'au-delà du 62° de latitude , où nous fûmes accueillis pendant trois semaines par des tempêtes qu'amenait le vent du couchant ; la grêle & la neige les accompagnaient , les brouillards nous enveloppaient presque toujours : nous craignîmes que le vent ne nous rejetât dans les glaces que ces brouillards pouvaient nous cacher. Nous eûmes ensuite quelques jours d'un tems serain ; un ciel pur ne nous donnait point de nuit , un crépuscule touchait à l'autre. Nous étions dans le mois de Janvier , & par conséquent dans les jours les plus longs de cet hémisphère.

Cependant nous ne vîmes point ces glaces que le capitaine David rencontra sous le 63°. Son vaisseau , nous dit-on , fut si bien entouré de montagnes flottantes qu'il se crut perdu sans retour : on en peut voir même à la hauteur du cap Horn , & elles prouvent qu'il est des terres plus au midi , près desquelles elles se forment ;

elles ne pourraient croître dans une mer ouverte; les courans qui tourmentent ces mers concourent encore à prouver l'existence de ce continent encore inconnu. La multitude d'oiseaux qui voltigeaient autour de nous fortifiait cette conjecture. Mais nous ne vîmes point de terres, & peut-être n'en aurions-nous tiré aucun secours. On doute que sous un climat si rigoureux il puisse être habité; l'été y est si court, l'hiver si long, & quelquefois même il n'y a point de jour; cependant je erois qu'il peut l'être, au moins dans le tems le plus doux; alors la pêche peut fournir à tous les besoins de ses habitans, puis quand le froid & les longues nuits s'approchent, ils peuvent s'éloigner vers le continent de l'Asie, vers lequel il paraît que ces terres s'avancent. En Europe on trouve des habitans sous le 70°; il est donc possible qu'il s'en trouve à la même hauteur vers le pôle méridional.

Les vents contraires nous avaient éloignés de la Terre de Feu, jusqu'à la distance de 500 lieues, & nous crûmes être bien au-delà du cap Horn; nous cinglâmes donc entre le nord & le levant, direction dans laquelle nous crûmes devoir rencontrer les côtes du Chili. Mais ne découvrant aucune terre, nous conjecturâmes que les courans nous avaient jetés fort loin du continent de

l'Amérique en cinglant vers le nord. Mais à la hauteur de 37° & demi, nous eûmes la certitude du contraire : le 10 Mars, nous découvrîmes la côte du Chili, & des transports de joie éclatèrent dans tout l'équipage.

Nous allâmes jeter l'ancre à *La Mocha*, isle située à 3 lieues de la côte, où nous espérions trouver des rafraichissemens dont nous avions grand besoin, tels que des bœufs, des moutons, des légumes, des plantes antiscorbutiques : vaine espérance. Il n'y avait plus d'habitans, plus de bestiaux ; on n'y vit que quelques oiseaux, quelques chevaux, & deux cabanes où nous trouvâmes deux ou trois chiens, qui paraissaient s'être sauvés du naufrage d'un vaisseau Espagnol, dont on voyait encore les débris sur le rivage. Peut-être les habitans, en se retirant sur la côte du Chili, avaient-ils laissé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'isle & les y venir reprendre ensuite ; peut-être appartenaient-ils aux Espagnols. Nous eûmes lieu de penser que l'isle n'avait jamais été bien peuplée ; puisque les oiseaux ne nous fuyaient point, & se laissaient prendre à la main. Nous y fîmes une assez grande provision d'oies, de canards & d'autres oiseaux sauvages.

Dans un jour nous fîmes le tour de cette isle ;



elle est assez élevée, hérissée de brossailles, & d'arbrisseaux, si entrelassés dans la partie méridionale qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Son abord est difficile, ses rivages sont bordés de rochers accumulés qui s'étendent jusqu'à environ quatre lieues dans la mer; un navire ne peut passer entr'eux, & peu s'en fallut qu'une fatale expérience ne nous prouvât combien la navigation est dangereuse autour d'elle. Pour arriver à la terre, il nous fallait jeter dans l'eau jusqu'au cou; mais nous trouvions sur ces rocs, sur les rivages, des moules fort rares & d'autres coquillages précieux.

Cette isle nous offrait peu de secours, & il fallut bientôt nous en éloigner. Le conseil fut assemblé & il décida de suivre les côtes du Chili pour y trouver un port, des provisions & des rafraichissemens. Mais la crainte du canon des Espagnols ne nous permit pas de suivre cette détermination; cette nation était allarmée de notre approche, des gardes-côtes croisaient sans cesse sur notre passage, & ils auraient rendu l'exécution de notre dessein difficile & peut-être funeste.

D'abord la côte du Chili nous avait paru fort élevée; mais ensuite elle ne nous sembla pas l'être plus que celle d'Angleterre: la première apparence venait des montagnes qui sont der-

rière, & dont la cîme toujours couverte de neige, se perd souvent dans la nue. Le pays paraît être beau & fertile ; le climat y est doux. Il fut découvert en 1540 par Diego d'Almagro. Il touche au Pérou, à Rio de la Plata, aux terres Magellaniques, & est baigné au couchant par l'Océan pacifique. Il a de grandes & belles villes, des ports sûrs & commodes, beaucoup d'or, d'argent & de cuivre. Le commerce y est interdit aux étrangers ; mais malgré cette défense, malgré les gardes-côtes qu'elle y multiplie, diverses nations y trafiquent. Les Français surtout y viennent souvent de St. Malo.

On y voit beaucoup de moutons & d'autres bêtes à corne. Les moutons, nommés aussi lamas, sont si grands & si forts qu'ils portent pendant des journées entières une charge de 60 livres : la plupart des fruits qu'il produit sont d'une saveur plus douce, plus agréable que celle des fruits d'Europe. Il y a des bois, des forêts très-étendues & remplies de gibier. On y trouve une espèce de tigres. Ses habitans sont grands, robustes, sujets à des passions violentes, adonnés à la superstition, aux sortilèges : on dit qu'ils ont des moyens secrets pour se venger ; on dit encore que quelques-uns de ceux qui ne sont pas soumis aux Espagnols, adorent un Dieu mal-faisant,

faisant  
nous

Co  
desce  
lere A  
qui fi  
l'isle  
gateu

D'

dre ;  
fut qu

cher  
crut y

possib  
difiou

res,  
le cro

un pi  
étions

chalo  
Espag

la défe  
joie n

Tienh  
recon

on se  
nous

Ta

faifant , qu'ils représentent fous la figure que nous donnons au diable.

Cômme nous n'ofions nous expofer à une defcente , l'amiral leva l'ancre , fuivi de la galere Africaine , le feul des deux autres vaiffeaux qui fut refté près de nous. Nous cinglâmes vers l'isle Fernandez , reflource ordinaire des navigateurs , & nous y arrivâmes quatre jours après.

D'abord , nous la vîmes fans pouvoir l'atteindre ; un calme profond nous enchaînait. Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes en approcher ; nous en découvrîmes le port , l'un de nous crut y découvrir un navire , & bientôt il fut impoffible d'en douter. Est-ce un ami ou un ennemi ? difions-nous : est-il là pour prolonger nos misères , ou pour partager notre joie ? Tantôt nous le croyions Efpagnol , tantôt François , peut-être un pirate. Il fallait penfer à combattre , & nous étions languiffans de maladies. Nous vîmes une chaloupe s'approcher de nous portant pavillon Efpagnol ; chacun prend fes armes & fe prépare à la défenfe. Elle approche : avec quel transport de joie nous la reconnaiſſons pour la chaloupe du Tienhoven que nous croyions perdu ! En nous reconnaiſſant elle-même , la chaloupe fe hâte , on fe joint ; ils accourent fur notre bord , & nous nous embraffons , nous nous félicitons de

nous retrouver. On doit penser que ce jour fut regardé comme un jour heureux pour tous les équipages.

On était convenu qu'au cas de séparation, les vaisseaux chercheraient à se rendre dans cette isle & s'y attendraient pendant six semaines; que si l'on ne s'y rejoignait pas, il fallait continuer sa route jusqu'à la hauteur de 27° de latitude méridionale, où nous devons croiser encore pendant un espace de tems égal pour y découvrir la Terre de Davis. Là encore, si l'on ne s'était pas réunis, il fallait en présence du conseil ouvrir les instructions secrètes & cachées qu'on avait remises à chaque capitaine pour qu'on eut à s'y conformer. Heureusement nous ne fûmes pas obligés d'en venir là.

Le capitaine du Tienhoven se trouva dans la chaloupe: il se nommait Bauman. Il fit un signal à son vaisseau pour annoncer qu'il n'y avait rien à craindre, & le canon fit éclater dans tous nos navires la joie que nous avons de nous réunir. Bauman nous raconta ensuite, comment il avait été séparé de nous, combien de peines & de dangers l'avaient accompagné dans le détroit de Magellan qu'il avait traversé; combien de tempêtes & d'ouragans l'avaient assailli sur les côtes de l'Amérique; que son vaisseau ébranlé, pres-

qu'  
effo  
nou  
& r  
len  
L  
l'an  
ven  
vin  
con  
riva  
feau  
pes  
a ét  
océa  
J  
nou  
Mag  
quel  
qu'o  
les f  
me  
pas  
& p  
ou d  
à m  
com

qu'entr'ouvert, n'était arrivé qu'avec de grands efforts au port où il nous attendait. Dès que nous y fûmes entrés, il nous invita sur son bord & nous regala de poissons frais qui étaient excellens, & dont ces côtes abondent.

Le calme ne nous permit pas encore de jeter l'ancre où nous le désirions & près du Tienhoven où l'ancrage était bon & sûr. Nous y parvinmes le lendemain : nous nous prémunîmes contre les tempêtes autant qu'il fut possible : le rivage n'était qu'à une portée de fusil des vaisseaux, & nous descendîmes dans nos chaloupes avec une joie qu'on ne conçoit que lorsqu'on a été plusieurs mois le jouet des vents sur un océan immense.

J'avais été fort malade depuis une fête que nous avions célébrée à la hauteur du détroit de Magellan. J'y bus trop de punch, liqueur à laquelle je n'étais point accoutumé ; je fus si mal qu'on désespéra de ma guérison ; j'avais perdu les forces & presque le mouvement. Les remèdes me furent prodigués, & s'ils ne me guérissent pas, ils permirent à la nature de me guérir, & peut-être ils empêchèrent l'effet du scorbut ou des viandes salées. Aussi fus-je des premiers à m'élaner sur la terre que nous regardions comme une mère, une protectrice bienfaisante.

Les plaines de l'isle étaient couvertes d'épis d'avoine hauts & pressés, soit qu'elle y eut été semée ou qu'elle y soit un gramen naturel; nous en coupâmes de grandes gerbes, dont nous construisimes des cabanes chaudes & féches. Un homme à cheval ferait à peine apperçu dans ces champs naturels. Nous y trouvâmes aussi beaucoup de graines de moutarde & une espèce de raves, mais dont le goût était amer.

Cette isle est arrosée par un grand nombre de ruisseaux, dont les bords sont couverts de plantes variées & de fleurs charmantes: cette eau qui descend des montagnes, est, dit-on, chargée de particules minérales & ne se gâte jamais. Vers l'orient on y voit trois montagnes, dont celle du milieu a beaucoup de l'apparence de la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance: derrière celle-là il y en a d'autres encore, dont l'aspect semble annoncer qu'elles renferment des métaux; & l'on en voit fortir une vapeur épaisse, qu'on regarde comme un indice des mines. Les vallées qui les séparent sont agréables, riches en pâturages; mais on n'y voit que des boucs & des chèvres sauvages, dont le nombre est prodigieux.

Jean Fernandez, de la province de Biscaye, découvrit cette isle, lui donna son nom, & la

peupla des feuls quadrupèdes qu'elle nourriffe : il follicita encore le roi d'Espagne d'y envoyer une colonie , mais on ne l'écouta pas. Le terrain de cette isle est moins inégal au couchant qu'au levant. La mer y a formé un havre qui n'est pas sûr. Les montagnes y sont chargées d'arbres divers , parmi lesquels on remarque le palmier : il a la hauteur du cocotier ; à sa cime est une couronne ou une espèce de bourrelet ; son tronc est mou , on peut le couper en deux avec un couteau ; la moëlle du sommet est bonne à manger , coupée & bouillie , elle a le goût du chou pomme , on la mange aussi en salade ; c'est le chou palmiste du Hollandais ; son fruit est estimé. Les autres arbres sont presque tous du genre des palmiers sauvages ; le tronc en est si dur qu'il fit rebondir la hache , & nous trouvâmes que c'était avec raison qu'on l'appellait bois de fer. Il est ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en est fort gros ; cinq hommes ensemble peuvent à peine l'embrasser ; on en fait des mâts , des ais , & d'autres parties d'un vaisseau. Les montagnes ont de beaux bosquets formés de ces arbres , autour des belles prairies & des champs d'avoine qui sont sur leur pente. Il paraît que tout ce qu'on y voudrait planter ou semer , y réussirait : c'est dommage que cette isle soit sans habitans ; elle

pourrait offrir l'exemple d'une colonie heureuse.

Il y a des chèvres comme nous l'avons dit, quelques chats sauvages, des lions marins, des chiens marins, & même un animal amphibie que nos matelots nommaient vache marine. Le bouc sauvage est assez grand & la chair en est bonne à manger : il y a du danger à poursuivre les animaux au travers des montagnes escarpées où ils ont établi leur domicile. Un de nos officiers y périt : la nuit le surprit dans ces montagnes, il fit un faux pas & tomba d'une si grande hauteur que nous le trouvâmes en pièces le lendemain.

La pêche y est fort abondante ; elle dédommage de la chasse que nous n'osions y faire. On y prend du cabellau, des écrevisses de mer & autres poissons. Les vaches marines y pèsent jusqu'à un millier de livres ; cet animal a en effet de la ressemblance avec la vache domestique ; mais il n'a point de cornes : la chair en est bonne & d'un goût agréable. En Afrique elle sert à guérir certaines maladies.

Les lions marins ressemblent aux chiens de mer ; mais ils ont la tête & le cou d'un lion de terre ; ils ont dix à douze pieds de long, & autant de tour ; la chair n'en est bonne que pour donner de l'huile qui sert pour les lampes : l'air y rétentit pendant la nuit des beuglemens d'une



multitude de chiens marins & d'autres animaux qui se retirent le soir dans la mer. En deux heures on peut prendre assez de poissons pour y raffaier cent personnes ; nous en fîmes saler & sécher plusieurs milliers qui nous furent très-utiles dans la suite.

Je trouvai dans cette isle deux huttes ou cabanes, autrefois habitées, l'une par l'Ecoffais Silkart, l'autre par un Indien nommé Hil. Le premier y fut relégué par Stratling, capitaine Anglais, parce qu'il était infociable avec les autres gens de son équipage, & qu'il avait des volontés opposées à celles de son chef. Le second était allé à la chasse des boucs sauvages, lorsque des vaisseaux Espagnols forcerent le navire sur lequel il était venu de s'échapper à la hâte. Il s'établit dans l'isle comme le pilote Silkart : leurs cabanes étaient couvertes de peaux de chiens marins & de boucs sauvages. Ils y avaient vécu, l'un deux ans, l'autre trois ; celui-ci fut ramené par Wood Roger, l'autre l'avait été par Dampier. Leur histoire a probablement servi de modèle à celle de Robinson Crusoe.

Nous vîmes sur la côte les débris d'un vaisseau échoué, que nous reconnûmes pour être Espagnol : son équipage en avait sauvé les effets & s'était retiré au Chili ; nous y trouvâmes ce-

pendant encore quelques pieces de vaiffelle d'argent. Notre amiral médita de s'affurer de cette isle à son retour; sa situation est avantageuse, sa fertilité pouvait la rendre très-utile. C'était un lieu de repos, & de rafraichiffemens pour les vaiffeaux qui se rendraient aux terres Australes, ou qui en reviendraient. On aurait pu y établir une colonie nombreuse, puisque six cent familles peuvent facilement y trouver leur subsistance. Il était probable encore qu'on y aurait trouvé quelque mine riche dans les montagnes. Mais comme le voyage aux terres Australes n'eut pas de succès, ce projet échoua aussi.

Cette isle a 15 lieues de circuit, elle est à environ cent lieues des côtes du Chili. L'air y est sain, les malades s'y rétablirent en peu de tems, Située au milieu du cinquieme climat, la température en est douce; c'est sous ces latitudes qu'on trouve les pays les plus fertiles, les plus peuplés, les plus riches: plus près des pôles la terre est engourdie par le froid; l'air y est acre & glaçant; près de la ligne au contraire, les campagnes sont brûlées du soleil; c'est vers le 33° de latitude qu'est la température moyenne, Parcourez les pays où passent ces degrés de latitude, vous verrez que là se trouvent l'abondance, la population & le bonheur, si les hom-

mes ne les dévastaient pas par leurs armes ou par leurs loix : c'est là que sont situées les plus belles contrées de l'Afrique & de l'Amérique ; & plus les parties de la terre sont éloignées de celle-là , moins elles sont fertiles.

Après un séjour de trois semaines dans l'isle Fernandez , nous levâmes l'ancre & la quittâmes pour chercher la terre de Davis , qui doit faire partie du continent Austral , & que découvrit en 1680 le capitaine Anglais qui lui donna son nom. Nous vîmes en passant le petit Fernandez , isle déserte , moins fertile & bien moins étendue que celle que nous venions de quitter. On dit qu'on y trouve des boucs sauvages , & la chasse y doit être aisée , parce que les montagnes n'en sont pas hautes. Je ne puis dire s'il y a quelque havre , & si ses côtes offrent un bon ancrage , parce que nous n'y abordâmes point. La mousson du sud-est nous conduisit seule au travers de la vaste étendue de la mer du Sud. Nous arrivâmes enfin à la latitude où l'on place la terre de Davis , sous le 251° de longitude. Les oiseaux voltigeaient autour de nous & confirmaient nos espérances : une chose les augmentait encore ; c'est que le vent devint variable , ce qui dans les parages où la mousson régné est un indice qu'il y a des terres dans le voisinage. Nous en

étions si persuadés que quelques matelots assurèrent l'avoir vue. Mais au grand étonnement de l'amiral, nous ne pûmes la trouver; nous l'avions passée, ou elle n'existe plus. Si les terres Australes existent, elles s'étendent du levant au couchant, ou de l'orient entre le midi & le couchant, & cette situation est la principale cause qui font qu'elles ne font point encore connues. Lorsqu'on est poussé par le vent du couchant tirant vers le nord, on les passe; par celui entre le nord & le couchant, on s'en éloigne. Nous poursuivîmes notre route vers le couchant jusqu'au  $263^{\circ}$  de longitude; nous fûmes suivis dans cette route par des oiseaux de terre & de mer, & ils nous accompagnèrent jusqu'à la découverte d'une nouvelle isle. C'était le 6 Avril, jour anniversaire de la résurrection de Jesus-Christ, & nous l'appellâmes *l'isle de Pâques*. Peut-être, elle est une des isles vues par Quiros; elle peut avoir 16 lieues de circuit, & est située sous le  $28^{\circ}$  & demi de latitude méridionale, sous le  $239^{\circ}$  de longitude. La galere Africaine en approcha de près, & nous dit qu'elle paraissait fertile, & que diverses colonnes de fumées annonçaient qu'elle était habitée. Nous fîmes voile le lendemain pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous dans son canot,

il entra dans le vaisseau Amiral où on le fêta. On lui donna une pièce de toile pour se couvrir, du corail & d'autres brinborions pour se parer, & il perdit tout cela à son cou avec du poisson sec. Son corps nud était peint de figures diverses; son teint était brun, ses oreilles très-longues pendaient sur ses épaules; il était grand, fort, robuste, d'une physionomie heureuse; il paraissait vif & gai; ses discours, ses gestes étaient agréables, quoique nous ne pussions entendre ce qu'ils exprimaient. Nous lui donnâmes un verre de vin, qu'il ne but pas, mais qu'il se jeta au visage, peut-être parce qu'il crût que nous voulions l'empoisonner. Nous l'habillâmes comme nous, & l'affublâmes d'un chapeau; mais ces habits le gênaient & rendaient ses mouvemens fort lourds; on lui donna à manger, & ce fut un grand embarras pour lui qu'une cuillère, un couteau, une fourchette. Le concert qui suivit lui donna de la gaieté, & chaque fois qu'on le prit par la main, il se mit à sauter & danser avec agilité. Son arrivée, sa vue, ses discours nous firent grand plaisir. Comme nous ne pûmes pas jeter l'ancre ce jour-là, nous le renvoyâmes avec les présens que nous lui avions faits, afin qu'il prévint ses compatriotes en notre faveur. Il parut nous quitter à regret, leva ses deux

mains, tourna les yeux vers l'isle, & cria de toute sa force : Odoroga ! Odoroga ! Il rentra avec peine dans son canot, & parut souhaiter qu'on le laissât dans le vaisseau. Peut-être ces cris étaient une invocation à son Dieu, & nous vîmes en effet un grand nombre d'idoles sur la côte.

Nous demeurâmes à la rade toute la nuit, & le lendemain nous entrâmes dans un golfe où nous jetâmes l'ancre. Plusieurs milliers d'insulaires y accoururent, & plusieurs nous apportèrent des poules & des racines : d'autres couraient incertains sur le rivage : ils vinrent en foule voir nos vaisseaux, ou pour les admirer, ou pour savoir ce que nous venions chercher chez eux. Ils allumerent des feux aux pieds de leurs idoles, peut-être pour les implorer. La nuit vint, nous-la passâmes sur nos vaisseaux, & le lendemain, au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés le visage tourné vers le soleil qui allait sortir du sein de la mer. Plusieurs feux étaient allumés, peut-être encore pour honorer leurs idoles.

Nous allions descendre, lorsque l'insulaire qui déjà nous avait rendu visite, vint avec plusieurs autres sur nos vaisseaux, & nous apporta une grande quantité de poules & de racines apprêtées à leur manière. Parmi eux était un

homme absolument blanc, qui portait des pendans d'oreille gros comme le poing, de forme ronde & de couleur blanche; il avait l'air devôt & paraissait un de leurs prêtres. Un de ces insulaires fut tué dans son canot d'un coup de fusil sans qu'on ait pu savoir comment il l'avait été. Cet accident répandit la consternation parmi eux; les uns se jetterent dans la mer & s'enfuirent à la nage; les autres restèrent dans leurs nacelles, mais firent force de rames pour s'éloigner.

Enfin nous fîmes notre descente au nombre de 150 hommes; notre amiral était à leur tête, & j'en commandais une division. Je fus le premier sur la terre, le premier qui éprouva le sentiment de joie qu'on a de s'y retrouver: nous fûmes bientôt accablés par une foule d'habitans, au travers desquels il fallait des efforts pour se faire jour. Quelques-uns s'attachaient à nos armes: mais on fit feu sur eux & l'effroi les dispersa: peu de momens après ils se rallièrent, sans cependant s'approcher davantage de nous que de dix pas, croyant peut-être que cette distance les mettait à couvert de nos armes. Mais ils ne purent se le persuader long-tems: plusieurs d'entr'eux avaient été tués, & dans ce nombre était le bon insulaire qui le premier avait été

au-devant de nous : triste récompense de l'affection qu'il nous avait témoignée. Ces bonnes gens, pour avoir les cadavres, nous apportèrent toutes sortes de vivres : s'ils avaient été moins doux, ils nous auraient fui comme des meurtriers, ils nous auraient chassé comme des hommes cruels. Leur consternation était inexprimable ; ils faisaient des cris, des lamentations lugubres. Hommes, femmes, enfans, allaient au-devant de nous avec des branches de palmier, & une espèce d'étendart rouge & blanc : ils nous offraient des figures d'Inde, des noix de coco, des cannes à sucre, des poules, des racines : ils se jetaient à genoux, plantaient leurs drapeaux devant eux, nous tendaient leurs palmes en signe de paix ; ils nous montraient la plus grande, la plus humble soumission, nous offraient leurs femmes, nous faisaient entendre qu'on pouvait les emmener sur nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations, nous ne leur fimes aucun mal, c'était bien assez de celui que nous leur avions fait : nous leur fimes présent d'une toile peinte longue de 50 à 60 aunes, de coraux, de petits miroirs, &c. Alors voyant que nous voulions être leurs amis, ils nous apportèrent encore 500 poules vivantes, semblables à celles d'Europe : ils y joignirent des racines rouges & blanches, &



une espèce de pommes de terre, dont le goût est à peu-près celui de pain, & qui leur en tient lieu ; quelques centaines de cannes à sucre, des pisans ou figes d'Inde grosses comme des courges & couvertes d'une écorce verte ; la chair en est douce comme du miel, ou comme celle de nos figes ordinaires ; on en trouve quelquefois cent à une seule tige : ses feuilles sont longues de 7 à 8 pieds, larges de 3, & furent, dit-on, celles dont nos premiers parens formèrent leur ceinture.

Nous ne vîmes dans cette île que diverses espèces d'oiseaux ; mais point de quadrupèdes : peut-être en est-il dans l'intérieur du pays ; au moins ils parurent connaître les porcs. Pour apprêter leurs mets, ils se servent de pots de terre.

Il nous sembla que chaque famille formait un hameau séparé. Leurs cabanes sont longues de 40 à 60 pieds, larges de 6 à 8, composées d'un grand nombre de perches arrêtées par une terre grosse & compacte, couvertes de feuilles de palmier. Les végétaux paraissent être leur principale nourriture ; tout y était planté, semé, labouré ; les champs étaient divisés avec soin, & les limites tirées au cordeau : les fruits, les plantes y étaient alors en pleine maturité, les arbres

y étaient chargés de fruits (\*). L'intérieur du pays nous aurait donné peut-être un spectacle plus riche encore.

Il y avait peu de meubles dans leurs maisons ; on y remarquait, cependant, quelques couvertures blanches & rouges qui leur servaient quelquefois de matelats & quelquefois leur enveloppaient le corps ; l'étoffe en était douce au toucher, mais nous ne vîmes point les instrumens avec lesquels on les fabrique.

Ces insulaires sont vifs, agiles, bien faits, vigoureux, & courent avec beaucoup de vitesse : leur physionomie est douce, agréable ; ils ont l'air modeste & soumis, ils paraissent craintifs. Lorsqu'ils nous apportaient des poules ou des fruits, ils les jetaient à nos pieds, ils se retiraient ensuite avec précipitation : ils ont le teint brun comme les Espagnols : quelques-uns sont presque noirs, d'autres tout-à-fait blancs : il en est encore dont le teint rougeâtre semble brulé par le soleil : leurs longues oreilles sont quelquefois décorées de deux boules blanches qu'ils estiment beaucoup ; ils ont le corps peint de diverses figures d'oiseaux ou d'autres animaux. Leurs fem-

---

(\*) Cook, dans son second voyage, en fait une description un peu différente.

mes font fardées d'un rouge extrêmement vif dont nous n'avons pu connaître la nature : elles font parées & vêtues de couvertures blanches & rouges , & portent un petit chapeau de roseau ou de paille. Souvent elles venaient s'asseoir près de nous , souriaient , & semblaient nous inviter à s'approcher d'elles , même celles qui restaient dans leurs maisons : leurs gestes nous parurent indécents.

Les hommes n'y portent point d'armes ; il semble qu'ils attendent leur protection des idoles érigées en grand nombre sur leurs côtes. Ces statues étaient de pierre , avaient la figure d'un homme , avec de longues oreilles , & une tête ornée d'une couronne ; elles étaient bien proportionnées , & bien faites ; ce qui nous étonna beaucoup. Autour d'elles était une espèce de parquet de pierres blanches qui s'étendait à 20 ou 30 pas à la ronde. Il était des hommes qui paraissaient honorer ces idoles avec plus d'appareil & plus de zèle ; & cette dévotion jointe à de certaines marques extérieures & à leur tête rasée , nous persuada qu'ils étaient des prêtres. Ils portaient un bonnet fait de plumes blanches & noires qui ressemblent à celles des cicoignes : cet oiseau s'y retirerait-il des parties septentrionales de la terre ? cette idée n'est point

vraisemblable. Cet oiseau quitte, ce semble, les pays du nord, parce qu'il n'y trouve plus sa nourriture ; mais il n'a pas besoin de s'en écarter autant pour la trouver.

Vers le soir, nous nous retirâmes tous sur nos vaisseaux, avec le projet de redescendre le lendemain & de parcourir l'intérieur du pays ; mais nous nous flattions d'une vaine espérance ; nous ne devons plus y remettre le pied.

Au reste, ils ne paroissent soumis à aucun chef ; tous semblent égaux, tous se voyent & se parlent sans distinction ; les plus âgés portent aussi sur leur tête des plumes, mais qui ont de la ressemblance avec celles de l'autruche : ils portent encore un bâton à la main. Il nous parut que dans chaque famille, dans chaque maison, le plus ancien donnait des ordres. Cette île est commode pour former un lieu de relâche dans ces mers : il y a des bois, des forêts & beaucoup de culture : il m'a paru que les bleds y prospéreraient & que la vigne réussira sur les pentes des collines.

Peu de momens après que nous fûmes rentrés dans nos vaisseaux, il s'éleva un vent du couchant si violent, que deux de nos ancres furent détachées & que nous fûmes forcés de gagner la haute mer pour ne pas échouer sur les côtes. La plupart d'entre nous n'auraient pas

regar  
ils re  
pouv  
de fai  
perdi  
fait n  
différ  
Davis  
cingla  
geant  
peut-  
car b  
d'ent  
nous  
terre  
plus  
décor  
resta  
perfé  
telle  
mau  
du S  
crum  
ques  
en n  
nous  
procl

regardé le naufrage comme un grand malheur ; ils regrettaient la vie douce & paisible qu'ils pouvaient mener dans cette île ; ils se flattaient de faire des chrétiens de ces insulaires. Mais on perdit cette idée avec la vue de l'île qui l'avait fait naître. Nous flottâmes plusieurs jours, & en différentes directions, pour découvrir le pays de Davis ; nos peines furent inutiles. Alors nous cinglâmes vers la mer de Schouten, nous dirigeant toujours au couchant ; ce fut une faute peut-être. Il aurait fallu se diriger vers le midi ; car bientôt il s'éleva un vent alisé qui venait d'entre le midi & le levant, il était très-fort, & nous ôta l'espérance d'être voisin de quelque terre : les oiseaux disparurent aussi. En navigant plus au midi, je suis persuadé que nous aurions découvert quelques terres étendues ; il ne nous resta que l'espérance de retrouver quelques îles dispersées. Nous avançons avec beaucoup de vitesse, & bientôt nous arrivâmes à la hauteur des *mauvaises eaux* de Schouten, partie de la mer du Sud que traversa ce voyageur en 1515. Nous crûmes que nous y pourrions découvrir quelques terres avancées du continent Austral ; mais en nous dirigeant entre le midi & le couchant, nous nous en éloignâmes, loin de nous en rapprocher, comme nous l'espérions, & nous allâ-

mes au travers de mauvaises eaux plus de 150 lieues au-delà des parages où s'était arrêté Schouten.

Ce navigateur dit qu'il y découvrit un canot qui pour lui échapper prit sa course au midi ; ceux qui le montaient en venaient peut-être, ou savaient qu'il y a des terres dans cette direction, & je pense qu'il y a tout lieu de le croire. Cependant nous n'en avons vu aucune dans la direction que nous avons choisie, & nous avons parcouru déjà 800 lieues depuis l'isle de Pâques, sans découvrir même une isle. Enfin, sous le 15° & demi de latitude, nous en vîmes une ; son sol était fort bas, ses côtes étaient bordées d'un sable jaunâtre ; à son centre était une espèce de lac, & ces indices nous firent d'abord penser qu'elle était l'*isle des Chiens*, où Schouten ne voulut pas aborder. Cependant on a des raisons pour en douter ; elle n'a point la longitude, ni la latitude qu'assigne ce navigateur à l'isle qu'il découvrit, & sur un examen plus réfléchi, je crus pouvoir donner un nom à cette isle : je la nommai *Carls-Hof*, ou la Cour de Charles : son circuit est d'environ trois lieues : elle ne paraît point habitée, & nous nous en éloignâmes sans l'examiner de près.

Le vent alisé commençait à changer, & nous

annonçait des terres voisines : il souffla d'entre le midi & le couchant, & il poussa nos vaisseaux pendant la nuit entre plusieurs isles que nous n'avions point vues durant le jour, & que nous n'avions point lieu d'y soupçonner. La galère Africaine qui nous précédait, parce qu'elle prenait moins d'eau, s'engagea parmi des rochers dont elle ne put jamais se dégager; elle précipita ses signaux; le Tienhoven qui était le plus avancé se mit en devoir de la secourir, & le vaisseau Amiral se détourna pour remplir le même but; mais tout d'un coup une côte qui se montra près de nous, nous inspira la plus grande terreur. On jeta la sonde & on ne trouva pas de fond: alors nous mîmes en mer notre chaloupe pour tâcher de sauver nos amis; on fit tout ce qui était possible pour dégager le vaisseau; ce fut en vain; la force du vent l'avait jeté trop en avant entre deux rochers qui le pressaient; nous vîmes bientôt qu'il ne fallait penser qu'à sauver ceux qui le montaient. Nos tentatives ne furent pas sans succès: plusieurs avaient été blessés par les secousses, par des pointes du roc, & un matelot du Tienhoven qui aidait ses amis à se sauver, se noya lui-même.

Pendant ces isles étaient habitées, & au bruit de nos efforts pour dégager la galère Afri-

caine, les Indiens accoururent, allumerent des feux & courraient en foule sur le rivage. Ils ne voulaient peut-être que nous aider, & nous craignimes qu'ils n'eussent de mauvais desseins; on fit feu sur eux pour les écarter. Tels sont les effets de la crainte, que pour échapper à des maux imaginaires, elle nous en fait commettre de réels. Le jour vint enfin nous éclairer sur nos malheurs, & nous montrer l'horreur du danger auquel nous venions d'échapper. Nous vîmes quatre isles autour de nous, entourées de rochers aigus, semés dans les détroits qu'elles formaient, & nous ne pûmes concevoir par quel lieu nous y étions entrés. Il nous fallut cinq jours d'essais, de tentatives, d'efforts successifs pour sortir de ce labyrinthe de rocs, tantôt allant à la bouline, tantôt gagnant le large après mille détours. Ceux qui étaient dans le vaisseau Amiral ignorèrent pendant tout ce temps le sort de l'équipage de la galere Africaine: la chaloupe du Tienhóven, après avoir fait le tour de ces isles, vint enfin le leur apprendre; ils furent qu'un seul matelot s'était noyé; que les autres avaient abordé dans l'isle voisine dont les habitans s'étaient retirés quand on avait fait feu sur eux.

Dès que nous nous vîmes en sûreté, nous en-

voy  
frag  
ou i  
core  
écou  
arri  
ava  
à co  
fès =  
nier  
che  
lai  
ils  
fire  
fan  
exh  
pro  
en  
dés  
leur  
l'u  
fat  
& r  
fal  
ab

H



voyâmes chercher l'équipage du vaisseau naufragé; mais quand la chaloupe fut arrivée sur l'isle où il était descendu, on vit qu'il manquait encore cinq hommes: pendant le temps qui s'était écoulé entre leur descente dans l'isle & notre arrivée, ils s'étaient mutinés contre les officiers, avaient pris querelle entr'eux, s'étaient battus à coups de couteau, & quelques-uns furent blessés: les plus coupables furent menacés du dernier supplice par le capitaine, & à notre approche, ils s'enfuirent pour éviter le châtimeut. J'allai les chercher à la tête d'un détachement, mais ils se cachèrent dans les broussailles d'où ils firent feu sur nous. Je m'arrêtai, je m'avancai sans faire tirer sur eux, je les appellai en les exhortant de revenir sur les vaisseaux, je leur promis le pardon, & les assurai que l'amiral nous en avait donné sa parole. Je ne pus dissiper leur défiance; ils se refuserent à tout ce que nous leur demandions. Comme je ne voyais point l'utilité de faire du mal à des gens qui paraissaient résolus de rester dans l'isle, je les laissai, & nous allâmes chercher des fruits, des plantes salutaires pour nos malades, qui s'y trouvent abondamment.

Ces isles sont à douze lieues de celle de *Carls-Hof*, & chacune peut avoir quatre ou cinq

lieues de tour. Celle contre laquelle la galere Africaine avait échoué fut appelée l'*isle Pernicieuse*, deux autres eurent le nom des *Deux Freres*, la quatrième reçut celui de la *Sœur*. Toutes étaient tapissées de la verdure la plus riante, ombragées de beaux arbres, parmi lesquels on remarquait le cocotier. Ses herbes antiscorbutiques furent d'un grand secours pour nos malades; nous y trouvâmes beaucoup de moules, de nacres, & d'huitres perlières: nous nous persuadâmes qu'il ferait avantageux d'y établir une pêcherie de perles: nous y trouvâmes même des perles dans quelques huitres que les habitans avaient arrachées des rochers.

Ces isles sont fort basses & unies; on y voyait divers endroits inondés où les habitans navigaient avec de bons canots, & d'autres bâtimens pourvus de cables & de voiles. On y vit aussi en diverses parties du rivage des cordes dont le fil ressemblait plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'isle contre les rochers de laquelle se brisa la galere, nous parurent plus grands que ceux de l'isle de Pâques, & ce sont les plus grands hommes que nous ayons vus dans notre long voyage. Quelques-uns de nos gens dirent avoir mesuré des empreintes de leurs pieds imprimés sur le rivage & les avoir trouvées

longu  
ou les  
le cor  
veux  
nous  
roux  
longu  
rude,  
cruau  
troup  
à desc  
prépa  
pour  
eux.  
ces in  
point  
nuer  
le dar  
faisait  
que p  
ceux  
Il y  
mers  
vellée  
il n'es  
tres r  
enlev

longues de 20 pouces ; c'était une exagération , ou leurs pieds n'étaient point nuds. Ils avaient le corps peint de couleurs variées ; leurs cheveux sont fort longs & fort noirs , quelques-uns nous parurent les avoir d'un brun tirant sur le roux ; ils portaient dans leurs mains des piques longues de 18 à 20 pieds : leur physionomie est rude , menaçante ; elle semble annoncer de la cruauté , de la méchanceté. Ils marchaient par troupes de cent hommes & plus , nous invitaient à descendre ; mais semblaient s'occuper à nous préparer des embuscades & à nous assaillir pour se venger de ce que nous avions tiré sur eux. Mais comme il était inutile de lutter avec ces insulaires , que les côtes ne nous offraient point d'ancre sûr , nous résolûmes de continuer notre chemin avec toute la prudence dont le danger auquel nous venions d'échapper nous faisait une loi , & de continuer à chercher quelque pays qui put nous être plus avantageux que ceux que nous avions découverts jusqu'alors.

Il y avait dix mois que nous parcourions les mers ; nos provisions n'avaient pu être renouvelées , nous avions eu peu de rafraichissemens ; il n'est donc pas étonnant si le scorbut , si d'autres maladies encore nous poursuivaient , nous enlevaient chaque jour quelques hommes : nos

malades ne foupiraient qu'après des légumes frais ou des plantes anti-scorbutiques. Heureusement nous ne les attendimes pas long-temps. A huit lieues des *isles Pernicieuses* nous en découvrimés une nouvelle ; & nous la nommâmes *l'Aurore*, parce que nous la découvrimés à la pointe du jour. Nous y aurions perdu encore le Tienhoven , si nous nous en étions approchés demi-heure plutôt. Au moment où l'on put distinguer les objets, il n'était qu'à une portée de canon de ces côtes escarpées. Cette vue nous inspira de l'effroi. Un signal fit retourner le vaisseau ; mais cette manœuvre était difficile, & ce fut avec peine qu'on parvint à le sauver. Ce nouveau danger fit naître un tumulte parmi les matelots déjà fatigués d'une longue navigation ; ils voulurent obliger l'amiral à retourner sur ses pas ; mais il résista, il parvint à les calmer, & ils se bornerent à demander qu'on leur assurât leurs gages, quand même on perdrait encore un vaisseau ; leur demande était juste ; la coutume qui prive de tout salaire ceux qui reviennent en Hollande sans vaisseau, ne l'était pas, & l'amiral s'engagea par serment à les satisfaire, & malgré ses malheurs, il tint parole.

L'isle de l'Aurore qui occasionna tous ces mouvemens, a environ quatre lieues de circuit ;

elle  
les  
n'y  
de n  
com  
mes  
nous  
gran  
tour  
de b  
sans  
une  
color  
était  
toute  
des l  
Quan  
que  
isles  
trâm  
qui le  
dre  
mont  
nous  
détra  
une  
jeter

elle est tapissée d'une belle verdure, variée par les arbres & les arbustes qui l'ombragent. Nous n'y trouvâmes point de rades & fûmes obligés de nous en éloigner sans y descendre. Le jour commençait à baisser lorsque nous en découvrimmes une autre, que la circonstance du moment nous fit nommer le *Vépre*. Celle-ci était plus grande; elle nous parut avoir douze lieues de tour; mais elle est basse, parée de verdure & de beaux arbres. Nous la dépassâmes encore sans nous y arrêter, & le lendemain nous vîmes une terre étendue d'où s'élevaient çà & là des colonnes de fumée qui nous annonçaient qu'elle était habitée. Nous cinglâmes vers elle avec toutes nos voiles, & bientôt nous aperçûmes des habitans près du rivage dans des canots. Quand nous en fûmes plus près, nous vîmes que cette terre n'était formée que par plusieurs isles fort voisines les unes des autres. Nous entrâmes insensiblement si avant dans les canaux qui les séparent, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager. On fit monter un pilote au haut du mât pour qu'il put nous guider, & nous indiquer la sortie de ces détroits; le calme survint, & ce fut un bonheur; une tempête assez légère aurait suffi pour nous jeter sur les rochers qui bordaient ces isles, &

pour nous y brifer. Nous en fortimes sans accident.

Ces isles font au nombre de six ; toutes font riantes , paraissent fertiles , & toutes ensemble semblent avoir une enceinte de trente lieues ; elles font situées à 25 lieues au couchant des isles Pernicieuses , & nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe* , parce qu'il nous fallut faire plusieurs détours pour en sortir. Il y avait peu de sûreté pour y jeter l'ancre , & les habitans s'étant éloignés des rivages , nous résolûmes de ne point nous y arrêter. Nous poursuivîmes donc notre course vers le couchant , & quelques jours après nous découvrîmes une isle encore.

Celle-ci nous parut élevée ; mais belle & bien parée de verdure. Comme on n'y trouvait point de fond avec la sonde , & que nous craignions d'en approcher de trop près , on mit les deux chaloupes à la mer , chacune chargée de 25 hommes , pour se rendre à terre. Dès que les habitans nous virent approcher , ils se rassemblèrent en foule sur le rivage , pour s'opposer à notre descente. Ils portaient de longues piques , & nous montraient qu'ils savaient les manier avec adresse. Mais leur rivage était bien mieux défendu par des rochers que par des piques , & nos chaloupes ne purent jamais en approcher.

Impa  
s'élan  
la po  
tandi  
loupe  
par le  
Nous  
loupe  
vâme  
rapp  
mes c  
core  
raître  
sens  
pays  
herb  
en ab  
temp  
feau  
dans  
jasm  
plût  
de n  
nos r  
raien  
rent  
tour

Impatiens de toucher la terre, nos matelots s'élancent dans l'eau, tenant leurs armes, de la poudre & divers brimborions sur leur tête, tandis que quelques-uns demeurés dans les chaloupes se préparaient à protéger leur descente par le feu de leurs fusils, & à nettaier le rivage. Nous approchâmes de la terre. Le feu des chaloupes mit en fuite les insulaires, & nous arrivâmes à terre sans résistance. Alors nous nous rapprochâmes des habitans, nous leur montrâmes des miroirs, du corail, d'autres objets encore, & ils s'avancerent sans hésiter, sans paraître avoir des craintes. Ils reçurent nos présens, & ils nous menerent dans l'intérieur du pays, où nous cherchâmes & cueillimes des herbes pour nos malades. Nous en trouvâmes en abondance, & nous en remplimes en peu de temps douze grands sacs, six pour chaque vaisseau. Les habitans nous aidaiement amicalement dans notre travail: nous vimes les fleurs du jasmin parer les bosquets de cette isle qui nous plût encore par la bonté des insulaires. Contens de notre expédition, nous revinmes rapporter à nos malades des secours après lesquels ils soupiraient depuis long-temps, & qui leur inspirent plus de joie que des trésors accumulés autour d'eux. Le lendemain nous retournâmes

dans l'isle en plus grand nombre, pour y cueillir des plantes, & pour y faire encore quelques découvertes avantageuses. D'abord nous donnâmes à celui qui nous parût être le chef de l'isle des miroirs, du corail, de la quincaillerie. Il les accepta; mais avec indifférence, & presque avec dédain. Il envoya chercher des noix de cocos accommodées de deux manières différentes, l'une servant à boire, l'autre à manger. Quelques ornemens de nacre de perles distinguaient ce chef des autres insulaires: il en portait autour du corps & des bras pour la valeur de 600 florins de Hollande. Les femmes admiraient notre teint blanc, nous caressaient, nous touchaient des pieds jusqu'à la tête; mais ces traîtresses ne nous cajolaient que pour nous endormir & nous tromper; heureusement les hommes mirent moins d'adresse à exécuter leur mauvais dessein. Aussi-tôt que nous eûmes rempli une vingtaine de sacs de plantes, nous nous avançâmes sur des rochers escarpés qui dominaient sur une vallée profonde. Les insulaires nous précédaient; nous les suivions sans crainte; mais tout-à-coup ils nous quitterent brusquement, & bientôt nous en vîmes fortir des milliers des creux des montagnes; nous ne perdîmes point courage, & cherchâmes à regagner

la pl  
cher  
prisa  
Mais  
affai  
bras  
fûrs  
& le  
La r  
ils n  
& bi  
retir  
nuân  
nom  
Mais  
ne n  
pour  
fallu  
de pi  
ques  
bleff  
leur  
que  
D  
attire  
& re  
trahi



la plaine où nous aurions eu de l'avantage. Leur chef nous fit signe de ne pas avancer, nous méprisâmes ses ordres & continuâmes notre marche. Mais alors il donna le signal, & nous fûmes assailli d'une grêle de pierres, lancées par des bras vigoureux. Nous portâmes des coups plus sûrs & plus redoutables par notre mousqueterie, & leur chef tomba au milieu de quelques autres. La mort de ceux-ci n'effraya point les autres, ils ne nous en assaillirent qu'avec plus de fureur, & bientôt nous fûmes tous blessés. Nous nous retirâmes derrière un rocher d'où nous continuâmes à tirer sur eux avec succès; un grand nombre d'entr'eux furent étendus sur la poussière. Mais telle fut l'opiniâtreté de ces sauvages qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer, & pour ne pas être accablés sous le nombre, il fallut nous retirer au milieu d'une grêle épaisse de pierres qu'ils firent pleuvoir sur nous. Quelques-uns des nôtres tomberent morts, & les blessures des autres, d'abord peu considérables, leur devinrent funestes par le scorbut, de sorte que peu en échappèrent.

Dégagés de l'embuscade où l'on nous avait attirés, nous primes nos sacs remplis de plantes & rejoignîmes nos vaisseaux. Le récit de la trahison que nous venions d'éprouver, frappa si

vivement l'équipage que lorsqu'il s'agissait de descendre sur quelque isle, il ne se trouvait personne qui voulut s'y hasarder.

Malgré cette descente malheureuse, nous appellâmes cette isle, l'*Isle de la Recréation*, à cause des plantes salutaires que nous y avions trouvées: elle est sous le 16° de latitude, & a un circuit de douze lieues. Le terroir nous en a paru très-fertile; elle est ombragée d'un grand nombre d'arbres, & sur-tout de palmiers, de cocos & du bois de fer. Il est vraisemblable qu'elle recèle des métaux dans son sein; mais nous n'avons pu nous en assurer d'une manière plus positive. Ses habitans sont d'une taille médiocre, bien faits, adroits, forts & robustes; ils montrent beaucoup de vivacité: leurs longs cheveux noirs & luisans, sont graissés d'huile de cocos; ils ont le corps peint comme les habitans de l'isle de Pâques. Les hommes ont autour du corps une espèce de filet qui leur passe entre les cuisses; les femmes sont entièrement couvertes d'une étoffe aussi douce au toucher que la soie. Elles portaient aussi des nacres de perle autour du corps & des bras. Le fond n'offrant point de bon ancrage près de cette isle, & la hauteur des rochers qui l'environnent en rendant l'abordage difficile, & la perspective bor-

née,

née, nous nous en éloignâmes sans chercher à y faire de nouvelles recherches. Mais alors il fallut délibérer sur la route à prendre: l'amiral fit assembler le conseil sur son vaisseau. Ses ordres portaient que, si à la latitude, à la longitude où l'on se trouvait dans ce moment, on ne découvrait aucun pays, il devait ne penser qu'à son retour. Quelques officiers furent surpris & fâchés de cet ordre. Etre parvenu si loin, & ne pas faire plus de recherches pour arriver au but qu'on s'était proposé, leur semblaît au moins une légèreté impardonnable. Mais l'amiral appuya ses ordres d'autres considérations. Il représenta la longueur du voyage que nous venions de faire, celui qui nous restait encore avant même d'arriver aux Indes orientales, les maladies qui nous dévoraient, les vivres qui diminuaient; qu'il était imprudent & peut-être cruel de sacrifier tant d'hommes à un projet aussi incertain; que si l'on perdait vingt hommes de plus, on ne ferait plus en état de manœuvrer, de gouverner les vaisseaux. Il y avait d'autres difficultés; mais si ces difficultés étaient grandes en effet, nos officiers principaux les rendaient plus grandes encore, parce qu'ils étaient possédés du désir d'aller aux Indes orientales, & craignaient de manquer la mousson favorable, ce qui nous

aurait forcés de demeurer six mois de plus dans la mer du Sud. Ils firent déterminer qu'on prendrait la route de l'Inde, & ainsi s'évanouit le grand dessein pour lequel on s'était tant donné de peines, & bravé tant de fatigues & de dangers.

Mais en faisant réfoudre qu'on se rendrait aux Indes orientales avec toute la diligence possible, on ne pût éloigner les craintes de plusieurs, qui prévirent en effet les malheurs qui nous assaillirent dans cette route. Il eût mieux valu cingler vers le pays de Quier, dont par notre estime nous n'étions plus qu'à 150 lieues. Mais au milieu des débats violens pour décider si l'on devait reprendre le chemin que nous avions parcouru, ou le continuer, on ne vit point de moyens intermédiaires. Les uns voulaient qu'on rebrouffât, qu'on cherchât quelque île où l'on ferait une descente, où l'on fixerait nos malades pour les rétablir, où l'on élèverait un fort pour se mettre à couvert de la mauvaise volonté des sauvages, qu'on aurait cependant traités avec la plus grande douceur, afin de vivre en paix avec eux. Là, on aurait appris leur langue, observé le pays, connu ce qu'ils savent de ceux qui les environnent. Là encore, on se ferait mis en état de regagner le cap Horn, si l'on ne pouvait faire de nouvelles découvertes.

C'e  
couvr  
Si fes  
en fai  
vous f  
toutes  
ils vo  
pent.  
ceur &  
pléer  
entenu  
est dar  
on en  
l'idiom  
même.  
Dès  
cherch  
cours  
Guiné  
Moluc  
de viv  
vimes  
de Qu  
les Isle  
pays é  
cher d  
quand

C'est une erreur de croire qu'on ne peut découvrir des pays sans une troupe de gens armés. Si les habitans sont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rôdent nuit & jour pour vous surprendre, vous priver de vivres & de toutes les choses nécessaires. S'ils sont lâches, ils vous fuient, vous trahissent & vous trompent. Le meilleur moyen sera toujours la douceur & les caresses : c'est le seul qui puisse suppléer à la langue qu'on ignore, & de se faire entendre. On s'attache les habitans lorsqu'on est dans l'heureuse nécessité de s'en faire aimer ; on en connaît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiôme, on leur est utile, & on l'est à soi-même. Mais revenons à notre voyage.

Dès qu'on eut déterminé d'abandonner la recherche des terres Australes, nous prîmes notre cours vers la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Guinée : de là nous devions cingler vers les Moluques & jusqu'aux Indes & nous y pourvoit de vivres, de munitions, de matelots. Nous ne vîmes pas même le pays reconnu par Ferdinand de Quier, & qu'Alvarès de Savedra avait nommé les Isles de Salomon, parce qu'il crut que ce pays était l'Ophir où Salomon envoyait chercher de l'or dans ses vaisseaux : erreur ridicule, quand on connaît avec quelle timidité les an-

ciens voyageaient & devaient voyager sur mer. Ils n'abandonnaient point les côtes, en suivaient les sinuosités, entraient dans tous les ports, ainsi que fait aujourd'hui le vaisseau du grand Mogol qui va recueillir les tributs, & que les Hollandais appellent, le mendiant du Mogol. Ils attendaient les vents favorables dans ces ports, & ces vents se font attendre six mois. La mousson d'Est ou le vent d'orient, commence en Avril & Mai; celle d'Ouest, en Septembre ou Octobre; mais il y a entr'elles des vents variables. Dans l'état imparfait de la navigation, dans un tems sur-tout où l'on n'avait point de boussole, ces vents qui aident à la vitesse de nos voyages, retardaient souvent celle des premiers navigateurs. Il y a toute apparence qu'Ophir était le nom général de l'Inde, qui le devait au fils d'Ebers. Joseph appelle ce pays, le *Pays d'or*. Moïse qui donne aux Indes le nom d'Hevila, semble le lui donner parce que le prince de ce nom, frère d'Ophir, y régnait aussi. Je croirais qu'Ophir régnait dans la presqu'isle de Malaca, qui est encore aujourd'hui la clef de l'Inde. A douze lieues de la ville de ce nom, est une montagne très-haute, qu'on apperçoit à une grande distance; les habitans lui donnent le nom d'Ophir, & l'on dit qu'elle

renferme  
d'or  
l'étai  
c'est

Apr  
Espag  
situées

Le pr  
au ro

fa co  
une r

tie de  
qui p

ce qu  
de l'c  
musc.

nelle  
côtes

On  
les te  
tre,  
tout-à  
de re

(\*)  
ces co  
& exa

renferme des mines d'or ; on y exploite peu d'or aujourd'hui , on n'en tire presque que de l'étain ; mais ces mines semblent indiquer que c'est là qu'il faut chercher l'Ophir de Salomon.

Après la découverte des isles de Salomon , les Espagnols cherchèrent à découvrir des pays situés plus au midi. Quier & Torres y réussirent. Le premier dit dans les mémoires qu'il présenta au roi d'Espagne , qu'il serait très-avantageux à sa couronne d'y établir des colonies ; que c'est une région qui fait à peu près la quatrième partie de la terre ; que c'est un pays beau & fertile , qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, tout ce qui sert à l'ornement & à la force des trônes ; de l'or , de l'argent , des pierreries , des noix muscades , du poivre , du gingembre , de la canelle , &c. ; que par ce qu'ils ont vu le long des côtes , l'intérieur doit être un pays délicieux (\*).

On assure qu'il y a trois fortes d'habitans dans les terres australes : les uns ont le teint olivâtre , d'autres sont noirs , & les troisièmes sont tout-à-fait blancs ; j'y en ai vu de jaunâtres & de rougeâtres. De Quier dit qu'ils sont extrê-

---

(\*) On verra dans les Voyages de Cook , combien ces connoissances géographiques étaient imparfaites & exagérées.

mement adonnés à l'idolâtrie, & fans doute ils ont le même culte que les habitans de l'isle de Pâques; qu'ils font divisés en plusieurs factions, & le soin qu'ils ont de porter leurs armes dans leurs canots même, prouve qu'ils ont des ennemis à craindre. De Quier ajoute que leur gouvernement a la forme républicaine; il paraît que l'ainé de la famille en est le chef, le maître absolu.

On dit encore qu'il y a une si grande quantité de bêtes à cornes, de porcs, de poules & autres animaux, que le pays peut en nourrir ses habitans & en fournir à d'autres: l'isle de Pâques semble appuyer cette assertion; & ces hommes forts, robustes & grands, annoncent que leur nourriture est bonne & succulente. On assure que le pain dont ils se servent est nourrissant, solide & de bon goût; qu'il est fait de trois sortes de racines. Nous mangeâmes en effet de fort bonnes racines dans les isles où nous abordâmes; quelques-unes ressemblent à la bette-rave; quelques autres à la pomme de terre, mais nous ignorons si ce sont celles dont ils font du pain.

On y trouve une grande quantité de plantes, beaucoup de cannes à sucre, de belles fleurs de jasmin, des noix, des cocos, des pistans, des figues d'Inde, des pommes de grenade & autres fruits inconnus.



Ces habitans aiment la danse & ont des instrumens de musique ; des chefs font jouer d'une espèce de flûte devant eux. Leurs ustenciles sont faits de terre. Ils ont des barques assez bien construites, qui ont des voiles fabriquées comme celles de Hollande ; le fil ressemble à celui du chanvre.

De Quier parle d'un beau golfe, auquel il donna le nom de Philippe, qui entre, dit-il, dans les terres jusqu'à la profondeur de vingt lieues, & où les vaisseaux sont à couvert de la tempête. Tasman, Dampier disent y avoir vu des golfes & des rivières considérables.

Il est étonnant qu'on ait négligé jusqu'à présent de le reconnaître & d'y fonder des établissemens ; il faudrait y envoyer plusieurs vaisseaux bien fournis de tout ce qui est nécessaire à une longue navigation, plus forts en matelots qu'en soldats, les faire succéder les uns les autres, afin qu'ils pussent se secourir, les nouveaux arrivés par leurs vivres frais, les anciens par leur expérience & leur connaissance du pays, leur assigner un rendez-vous commun, & laisser à l'amiral tout le pouvoir de faire ce qu'il jugerait à propos. Mais c'est assez parler des terres Australes que nous n'avons pu découvrir.

En quittant l'isle de la Récréation, nous cin-

glâmes entre le nord & le couchant, dans la direction de la Nouvelle-Bretagne. Dès le troisième jour après notre départ, nous découvrîmes à la fois plusieurs isles agréables par la perspective qu'elles offraient, & qui, lorsque nous en fûmes plus près, nous parurent couvertes de beaux arbres fruitiers, & de toutes sortes de légumes & de plantes. Les habitans accouraient au-devant de nos vaisseaux, & nous présentaient de beaux poissons, des noix de cocos & d'autres fruits excellens. Nous les acceptâmes quand nous fûmes descendus, & leur donnâmes en échange quelques brimborions de quincaillerie. Ces isles doivent être bien peuplées, car le rivage était couvert d'hommes & de femmes; les premiers avaient presque tous des arcs & des flèches. Parmi eux était un homme distingué par son extérieur, & qui paraissait respecté; nous jugeâmes qu'il était un des chefs. Il se mit dans un canot; une femme jeune & d'un teint blanc s'assit à ses côtés; d'autres nacelles l'entourèrent comme pour lui servir de gardes. Tous ces hommes ont le teint assez blanc; on voit que s'ils l'ont moins que nous, c'est qu'étant presque nus, ils sont sans cesse exposés à l'action de l'air & du soleil. Ils paraissent assez vifs & gais dans leur conversa-

tion  
tres,  
corps  
que r  
de la  
pèce c  
forme  
qui ét  
ils por  
Des c  
ces is  
bles,  
blaien  
Nous  
nom  
qui le  
Il p  
verne  
rées a  
l'isle  
maine  
avions  
curen  
charm  
notre  
voulu  
vivres

tion, doux & humains les uns envers les autres, point sauvages dans leurs manières. Leurs corps ne sont pas peints comme ceux des isles que nous avons parcourues ; ils étaient vêtus de la ceinture aux talons de franges & d'une espèce de soie artistement tissue, dont ils savaient former aussi le chapeau qui couvrait leur tête & qui était très-large, pour les préserver du soleil : ils portaient des colliers de fleurs odoriférantes. Des objets rians s'offraient de toutes parts dans ces isles ; elles avaient des montagnes agréables, des vallées charmantes ; & plusieurs semblaient avoir quinze à vingt milles de circuit. Nous les appellâmes les *Isles de Bauman*, du nom que portait le capitaine du Tienhoven, qui les vit avant tous les autres.

Il paraît que chaque famille y forme un gouvernement distinct ; les possessions y sont séparées avec soin les unes des autres, comme dans l'isle de Pâques ; cette nation est la plus humaine, la plus honnête de celles que nous avons visitées dans la mer du Sud. Ils nous reçurent comme des êtres supérieurs, parurent charmés de notre arrivée, & s'affligèrent de notre départ. Plusieurs d'entre nous auraient voulu qu'on s'y reposât plus long-temps ; les vivres y étaient bons, ils y étaient abondans,

& nos malades s'y feraient rétablis ; toutes les côtes de ces isles offrent un ancrage sûr ; mais on craignait de manquer la mousson d'Est, nécessaire au voyage qu'on méditait ; on se hâta , & l'on arriva deux mois trop tôt. Cette précipitation funeste nous empêcha de visiter ces isles, d'y faire peut-être des découvertes avantageuses , d'y rétablir nos malades , dont le nombre s'augmenta au point que nous n'avions plus assez de bras pour la manœuvre , & qu'il fallut brûler un de nos vaisseaux , pour ne pas les perdre tous les deux.

On s'éloigna donc des isles Bauman , & le lendemain nous en vîmes deux autres qui nous parurent être, l'une l'isle des Cocos, l'autre celle des Traîtres de Schouten. Le capitaine Bauman voulait y aborder ; on ne le lui permit pas. La première est fort élevée , & peut avoir huit lieues de circuit ; la seconde est beaucoup plus basse ; le terroir en est rougeâtre , dénué d'arbres. Peu après , nous en découvrîmes deux encore , plus étendues que celles-là. Nous donnâmes à l'une le nom de Tienhoven , & à l'autre celui de Groningue ; cette dernière parut aux yeux de quelques-uns la Terre-Ferme même ; la première nous parut riante , couverte de verdure , ombragée de beaucoup d'arbres ; son

élévation était médiocre; nous la côtoyâmes pendant un jour entier fans en voir l'extrémité: nous remarquâmes qu'elle formait un demi-cercle vers l'isle de Groningue, & peut-être ne forment-elles qu'un long continent & une langue de la terre Australe. Cependant il se trouve de grandes isles dans ces parages; le pays de Quier en doit être une, coupée de canaux. La Nouvelle-Guinée a passé long-tems pour un amas d'isles. Schouten assure que c'est un continent; mais Dampier a trouvé un détroit entre la Nouvelle-Bretagne & elle; l'une des deux doit donc être une isle. Quelques-uns de nous voulaient y descendre; mais les Indes orientales & la mousson d'Est s'étaient emparés des têtes de nos chefs; ils nous dirent que si quelques-uns de l'équipage venaient à être tués par les habitans, nous ne pourrions plus gouverner nos vaisseaux. Nous continuâmes donc notre route.

On nous fit espérer que nous serions bientôt à la vue de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Guinée; mais une attente de plusieurs jours nous prouva qu'on s'était trompé. Nos malades cependant augmentèrent: nous perdions trois ou quatre hommes chaque jour; bientôt il fallut parler de brûler un de nos na-

vires , mais on retarda encore , dans l'espérance que s'il arrivait quelque malheur à l'un , l'autre pourrait le secourir.

Il serait difficile de peindre notre situation cruelle ; de toutes parts on était frappé de l'odeur , de la vue des cadavres & des mourans ; on n'entendait que gémissemens , que cris & lamentations ; ceux que le scorbut laissait debout encore étaient si décharnés , si maigres , qu'on croyait voir des squelettes mouvans sur les vaisseaux : au moins notre consolation à tous était qu'ils ne souffraient pas ; ils s'éteignaient comme un flambeau qui s'obscurcit , lance par intervalles quelques étincelles & s'éteint. Mais ceux qui n'étaient pas atteints par le scorbut , ou auquel une autre maladie aiguë s'était jointe , s'enflaient , souffraient , tombaient dans le désespoir , le délire , la rage. Quelques-uns étaient atteints de la dysenterie ; ils ne rendaient d'abord que du sang , puis une matière qui ressemblait au soufre gris , & c'était alors l'annonce d'une mort inévitable & prochaine. Il en était de frappés de paralysie , de rhumatisme ; leurs membres se rétrécissaient , se desséchaient , perdaient tout mouvement , & souvent ces maux les conduisaient à des inquiétudes cruelles , à des angoisses , au désespoir. Un

anabap  
deman  
taine r  
& crue  
monie  
de prê  
heureu  
signati  
liques  
prières  
ladie a  
peu d'a  
messes  
D'autr  
prières  
ques-u  
fans bo  
au mor  
causan  
& de vi  
commu  
falées a  
sang s  
camens  
pas ; c  
étaient  
étaient

anabaptiste, jeune homme de vingt-cinq ans, demandait avec instance d'être baptisé; le capitaine reçut sa demande avec une ironie froide & cruelle. Il fallait faire, lui dit-il, cette cérémonie avant de s'embarquer, nous n'avons plus de prêtres. Il ne put être satisfait; ce malheureux se tranquillisa enfin & mourut avec résignation. Deux de nos malades étaient catholiques, & demandèrent qu'on fit pour eux des prières, & on le fit; mais voyant que leur maladie augmentait, ils donnèrent à leurs amis le peu d'argent qu'ils avaient, afin de faire dire des messes en Hollande pour le repos de leur ame. D'autres ne voulurent entendre parler ni de prières, ni d'évangiles, ni de Dieu même. Quelques-uns vécurent pendant vingt-quatre jours sans boire ni manger. Il en est qui moururent au moment qu'ils s'y attendaient le moins; en causant avec leurs amis, ils cessaient de parler & de vivre. La mauvaise nourriture était la cause commune de ces diverses maladies; les viandes salées & les eaux douces étaient corrompues; le sang s'épaississait & ne circulait plus; les médicaments retardaient la mort, ils ne l'évitaient pas; ceux qui étaient sains ou le paraissaient, étaient défaits & pâles; toutes leurs dents étaient ébranlées, les gencives enflées & fan-

glantes, leur corps était couvert de pustules de couleurs diverses. Il fallait des alimens frais, des plantes salutaires pour nous remettre, & nous commencions à en perdre l'espérance. Mon cher compatriote, me dit notre chirurgien, soulageons nos malades avec tous les médicamens qui nous restent, tandis que nous pouvons marcher encore. Nul ne pourra nous soulager quand nous ferons accablés nous-mêmes; mais au moins, nous ne souffrirons qu'autant de jours qu'ils ont souffert de mois. Nous n'avions que des idées lugubres, que des objets effrayans sous nos yeux, & nous nous attendions à périr tous, lorsqu'enfin nous découvrimus les côtes de la Nouvelle-Bretagne.

Cette vue inspira une joie inexprimable à nos malades. Nous semblions sortir des angoisses de la mort la plus affreuse: ces côtes & les isles voisines sont fort élevées; les nuages y cachent presque toujours le sommet des montagnes; mais les bords de la mer sont rians, ornés de grands arbres, tapissés de la verdure la plus fraîche. Plusieurs d'entre nous se mirent dans la chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour se procurer des rafraichissemens & de l'eau douce. Les habitans vinrent au-devant de nous pour s'y opposer; ils semblaient désespérés de nous voir;

ils frapp  
cheveux  
flèches, c  
heureuse  
mousque  
tendu, i  
loignere  
leurs can  
avoir per  
lieux d'o  
arrêterem  
de les pe  
cendre à  
parions l  
ouragans  
ment Tr  
a le moind  
clair & fer  
& il tomb  
fond sur  
emporte l  
quelques je  
qui étaien  
loigner de  
& nous q  
exposés à  
des vague



ils frappaient des mains, ils s'arrachaient les cheveux, & bientôt firent pleuvoir sur nous des flèches, des javelots, une grêle de pierres, dont heureusement personne ne fut blessé; notre mousqueterie les mit en fuite; à ce bruit inattendu, ils se précipitèrent dans l'eau, ils s'éloignèrent à la nage. Ceux qui restèrent dans leurs canots s'enfuirent aussi, mais semblaient avoir perdu la tête, & ne plus retrouver les lieux d'où ils étaient sortis: des bas-fonds les arrêtaient, & ne nous permirent pas non plus de les poursuivre. Cependant, résolu de descendre à quelque prix que ce fût, nous en préparions les moyens, lorsqu'il s'éleva un de ces ouragans terribles, que les Hollandais nomment *Traffat*; ils s'élèvent au moment où l'on a le moins de raisons de l'attendre; le ciel est clair & serein, l'air est calme, rien ne l'annonce, & il tombe tout d'un coup comme un aigle qui fond sur sa proie; il abat les mâts, déchire, emporte les voiles, renverse les hommes, & quelquefois jette le vaisseau sur les rochers. Ceux qui étaient sur les vaisseaux se hâtèrent de s'éloigner des rives pour ne point y être brisés; & nous qui étions dans les chaloupes, restâmes exposés à toute l'impétuosité de la tempête & des vagues qui nous jettèrent çà & là; ce fut

un bonheur pour nous d'échouer enfin sur des bancs de sable, où encore nous nous attendions à chaque instant de voir les chaloupes brisées par la violence du vent & des flots. Dans cette extrémité, on s'animait, on s'encourageait les uns les autres; chacun mettait la main à l'œuvre, & après diverses reprises & des efforts répétés, abandonnés par faiblesse, recommencés par nécessité, nous tirâmes nos chaloupes au travers de ces bancs dans un espace de deux cents pieds jusqu'au bord. Nous fûmes étonnés d'avoir réussi, nous ne pensions pas avoir autant de forces; mais le danger les augmente & les renouvelle.

Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous cherchâmes quelque asyle où nous puissions nous reposer à l'abri de l'orage; mais nos forces étaient épuisées, & nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous ramassâmes des branches d'arbres, & fîmes du feu pour sécher nos habits, pour nous réchauffer & reprendre un peu de vigueur. La chaleur nous fit reprendre nos esprits; nous nous répandîmes autour de notre foyer, & nous découvrîmes des filets assez bien faits, des cabanes abandonnées, & des cocotiers dont nous aurions bien voulu cueillir les fruits, mais il nous était impossible de monter

ter sur  
ches po  
ter, ni  
fuis da  
eris, o  
pays no  
& nour  
théâtre  
quelle  
tagnes,  
perspe  
puisque  
méridio  
une isle  
sage à  
être cor  
partie. L  
font ext  
s'ils cor  
est situ  
rement  
ries. M  
avec foi  
Après  
le signa  
vaisseau  
loupes

Tom

ter sur ces arbres, & nous n'avions point de haches pour les abattre. Nous n'osions nous écarter, ni nous séparer; les habitans s'étaient enfuis dans les bois, & nous entendions leurs cris, ou pour mieux dire, leurs hurlemens. Le pays nous parut fort beau; le sol en est fertile & nourrit de grands arbres: derrière l'amphithéâtre que formait la colline au pied de laquelle nous étions, on voyait différentes montagnes, qui ajoutaient encore à la beauté de la perspective. Le climat y est chaud & doit l'être, puisqu'il est sous le cinquième degré de latitude méridionale. Il y a de l'apparence qu'il n'est pas une isle, puisque Abel Tasman a trouvé un passage à 6 degrés de cette même latitude; il doit être contigu à la Nouvelle-Hollande ou en faire partie. Les habitans ont le teint brun-jaune; ils sont extrêmement sauvages. Ils seraient riches, s'ils connaissaient le commerce, car leur terre est située sous le climat où l'on trouve ordinairement les épiceries, l'or, l'argent, les pierres. Mais comme nous n'avons pu le visiter avec soin, on n'en peut rien affirmer.

Après minuit la tempête s'abaissa, & on donna le signal pour nous faire retourner à bord des vaisseaux; nous nous mîmes donc dans nos chaloupes pour regagner nos navires. On nous

voyait revenir avec joie ; on espérait que nous apporterions des provisions , puisque nous n'étions point noyés , puisque les habitans ne nous avaient pas donné la mort. On fut trompé dans cette espérance , & nos malades en furent affligés. Ils le furent plus encore , lorsqu'on vit qu'on ne pouvait aborder en ce lieu , & qu'il était dangereux d'y descendre , vu notre faiblesse & les mauvaises dispositions des habitans. Nous côtoyâmes donc ce pays en nous dirigeant entre le nord & le couchant ; nous y vîmes un grand nombre d'isles ; aucune ne nous offrit les facilités que nous cherchions , & notre malheur s'accroissait chaque jour. Il n'y avait pas dix personnes dans les deux vaisseaux qui se portaient bien : il n'y avait plus de matelots en état de manœuvrer , & nous étions trop faibles pour faire une descente. Cependant il fallait la hasarder , heureux si les habitans ne nous opposaient aucune résistance. Il nous parut que pour moins courir de dangers , il fallait préférer de descendre dans une isle. Nous cherchâmes , nous tentâmes en vain dans celles qui bordent la Nouvelle-Bretagne & dans la Nouvelle-Guinée que nous avions toujours en vue. Enfin , le vent & nos espérances nous invitèrent à nous diriger sur les isles que Dampier appelle , les *Isles*

*Brûlan*  
son no  
celui c  
mes en  
Nous f  
habitan  
peindr  
à peu  
parer l  
descen  
mêmes  
petits c  
ches ,  
montr  
teaux  
échang  
cines &  
avec p  
incroy  
tres ar  
nous d  
malade  
avaien  
mes fu  
que no  
vaient  
retour

*Brûlantes*, & que Schouten découvrit. Il donna son nom à l'une d'elles; il laissa aux autres celui de *Moa* & d'*Arimoa*. Nous les découvri-  
mes enfin sous le 2<sup>e</sup> degré de latitude méridionale. Nous savions qu'elles étaient fertiles, & que les habitans en étaient assez doux. Je ne pourrais peindre nos transports, lorsque nous les vîmes à peu de distance de nous; on se hâta de préparer les chaloupes & de les lancer à l'eau pour descendre à celle d'*Arimoa*. Les habitans eux-mêmes se jettèrent dans un grand nombre de petits canots: tous étaient armés d'arcs & de flèches, hommes, femmes, enfans. Nous leur montrâmes des miroirs, du corail, des couteaux & autres bagatelles, pour recevoir en échange des cocos, des figues d'Inde, des racines & des plantes. Ils acceptèrent nos présens avec plaisir, & plusieurs grimperent avec une incroyable légèreté sur les cocotiers, sur d'autres arbres, & nous apportèrent les fruits que nous désirions. Qu'on juge avec quel délice nos malades les reçurent! Les bons insulaires nous avaient suivi sans crainte. Nous leur montrâmes sur nos vaisseaux toutes les marchandises que nous avions, pour découvrir celles qui pouvaient leur plaire; ils n'en prirent aucune & s'en retournèrent dans leur isle: mais le lendemain

ils revinrent en plus grand nombre & nous apportèrent des figues, des cocos, des racines, toutes fortes de légumes ; il y avait des racines d'une amertume extrême : c'était peut-être celles qui nous firent le plus de bien. Nous avions cherché à leur faire entendre la veille que nous désirions des cochons ; ils nous amenèrent des chiens, croyant nous servir comme nous l'avions désiré. Nous eûmes cependant encore des cochons ; cuits avec nos herbage, ils furent pour nous un repas délicieux qui commença à ranimer nos malades. J'étais dans ce moment si faible moi-même, & si languissant, que je me traînais avec peine d'un lieu à l'autre. Mais l'air pur & sain qu'on respire dans la radé de ces isles, & les alimens frais me redonnèrent bientôt une nouvelle vigueur, une nouvelle vie. Il ne me manqua qu'un séjour de deux ou trois jours à terre pour être entièrement rétabli. Les infulaires nous sollicitaient de les y suivre, & nous n'osions, il nous semblait voir dans leur physiologie qu'ils méditaient quelque dessein sinistre contre nous.

L'isle d'Arimoa est extrêmement peuplée. Nous crûmes nous appercevoir qu'ils étaient en guerre avec les habitans de Moa. Ils ont une espèce de drapeau blanc qui paraît annoncer la

paix  
bre de  
moa e  
cette  
enleve  
Pour c  
nous r  
signau  
exécut  
cocoti  
pour e  
dans l  
de flée  
cune.  
bèrent  
canots  
en vai  
disposi  
à l'abr  
taient  
quelqu  
froi,  
triste  
grands  
à une  
nous j  
Nou

paix ou la trêve avec leurs ennemis. Le petit nombre des habitans de Moa, la crainte que ceux d'Arimoa en avaient, nous inspira l'idée d'aborder à cette première, d'y faire une descente, & d'y enlever tous les vivres que nous y trouverions. Pour cet effet, nous descendîmes sur le rivage, nous nous dispersâmes, après être convenus des signaux & des moyens de nous réunir. Tout fut exécuté heureusement. Nos gens abattirent des cocotiers sur lesquels ils ne pouvaient monter pour en recueillir les fruits. Les habitans cachés dans les buissons, nous décochèrent une grêle de flèches, sans que nous fussions blessés d'aucune. Nous tirâmes sur eux, quelques-uns tombèrent morts, les autres s'enfuirent dans leurs canots, jettant des cris lugubres, implorant en vain le secours de leurs compatriotes. Nos dispositions pour nous défendre nous mettaient à l'abri de leurs entreprises, & ne leur permettaient pas d'en former : d'ailleurs, la mort de quelques-uns des leurs avait répandu tant d'effroi, qu'ils n'osèrent se montrer que de loin ; triste nécessité que celle qui impose de faire de grands maux pour échapper soi-même à la mort, à une mort lente & cruelle. Cette nécessité seule nous justifiait.

Nous eûmes ainsi la facilité de cueillir huit

cents noix de cocos , & avec ce butin , plus précieux pour nous que de l'or , nous rentrâmes dans nos chaloupes & rejoignîmes nos vaisseaux.

Puisque les cocos nous furent si utiles , je parlerai de l'arbre qui les produit. Son tronc est grand , droit , pyramidal : ses fruits reposent sur sa cime , attachés en bouquets par une longue queue : ses fleurs sont jaunâtres , disposées comme celles du châtaigner : ses branches sortent de sa partie supérieure : chaque mois il pousse des bouquets de fruits , & l'on y trouve toujours des fruits mûrs , d'autres qui commencent à mûrir , d'autres encore qui commencent à paraître. Le fruit est triangulaire , verdâtre , les uns plus grands que les autres : il en est comme la tête d'un homme , d'autres ne sont guères plus gros que le poing. Deux écorces le recouvrent : l'une est unie , composée de longs filamens rouffâtres : c'est l'extérieure : la seconde est épaisse comme le crâne d'un homme : entr'elles est une substance blanche qui a le goût de l'amande douce : les Indiens la mangent avec la viande , ils la brûlent , ils s'en frottent le corps. Dans la seconde écorce est une eau claire , belle , fraîche , sucrée. On en fait aussi par la fermentation le *sura* , liqueur agréable , ayant le goût du vin d'Espagne , mais qui s'aigrit lorsqu'on la garde

deux  
un tres  
douce  
la rend  
*raqua*  
de dist  
ble à c  
qu'on  
Les A  
le pun  
Nou  
pomme  
pifans  
nous f  
Dès  
nous r  
tinuer  
lorsqu  
deux  
pour l  
seconde  
nous  
chions  
fâmes  
nos va  
fimes  
près d



deux jours ; on l'expose au soleil & elle devient un très-bon vinaigre : on mêle le fura avec l'eau douce de la noix pour en tempérer l'activité & la rendre moins énivrante. On en tire aussi l'*Porraqua*, par le moyen du feu ; & par une espèce de distillation un *arac*, liqueur forte, préférable à celle qu'on fait aux Indes orientales, & qu'on nomme *kehleufel*, ou diable du gosier. Les Anglais s'en servent quelquefois pour faire le punch.

Nous trouvâmes encore dans cette isle des pommes de grenade d'un goût exquis, & des pisans ou figues d'inde : tous ces rafraichissemens nous sauvèrent de la mort.

Dès que nous eûmes atteints nos vaisseaux, nous nous disposâmes à lever l'ancre pour continuer notre voyage. Nous nous en occupions, lorsque les insulaires accoururent sur plus de deux cents canots avec toutes sortes de vivres pour les échanger ; ils craignaient peut-être une seconde descente, & voulaient la prévenir en nous fournissant eux-mêmes ce que nous cherchions. Nous les reçûmes bien : mais n'en laissâmes pas entrer un grand nombre à la fois dans nos vaisseaux, de peur d'en être accablés ; nous fîmes même feu sur ceux qui s'approchaient trop près de nous ; & quand nous tirions un coup,

ils se baiſſaient & riaient enſuite aux éclats, Enfin, nous réglâmes tout à l'amiable & partîmes. Nos malades les plus vigoureux furent guéris, les autres languirent encore & moururent.

Peu de temps après, nous nous trouvâmes dans une mer ſemée d'un nombre infini d'isles; nous les appellâmes les *mille Isles*. Leurs habitans ſont noirs, velus, courts, ramaffés; ils ont une phyſionomie traitreſſe; ils ſont fort ſauvages & très-impudens. Hommes, femmes, enfans, tous ſont nuds; ils n'ont qu'une ceinture large de deux doigts où ſont entrelaffées des dents de cochon; leurs bras, leurs jambes ſont chargés du même ornement. Sur leur tête eſt un chapeau de paille, relevé de plumes de l'oïſeau de paradis, qui ne ſe trouve, dit-on, que dans ces isles; car celui d'Afrique diffère de celui-ci par ſon plumage,

Celles de ces isles qui ſe rapprochent de la Nouvelle-Guinée ſont appellées encore *Isles des Papoes* ou *Papous*: elles trafiquent avec les Moluques, & fourniffent celles-ci d'oïſeaux de paradis, qu'on y porte toujours morts; les habitans diſent qu'ils ne ſavent d'où ils viennent, ni où ils naiſſent, mais qu'on les trouve morts, le bec planté en terre dans leurs isles. Ce qui me parait certain, c'eſt que cet oïſeau eſt tou-

jours  
trême  
de plu  
l'or p  
plume  
forme  
corps  
ronde  
que c  
pour  
c'eſt  
ceux  
leur c  
ſe rej  
traces  
gulier  
C'eſt  
partic  
ci. La  
pond  
la for  
& on  
trois  
les re  
de ſer  
voitu  
en dé

jours en l'air, qu'il vole avec une facilité extrême, parce qu'il n'est presque composé que de plumes. Celles de sa tête ont la couleur de l'or poli; celles de sa gorge ont le velouté des plumes du canard; sa queue & ses ailes réunis forment un panache brillant; la forme de son corps & de son bec ressemble à celle de l'hirondelle; mais il est plus grand qu'elle. On dit que ces oiseaux n'ont pas de pieds, & que pour dormir ils se suspendent à leurs plumes; c'est un conte qui ne peut être adopté que par ceux qui préfèrent le merveilleux au vrai; on leur coupe les pieds, & la peau & les plumes se rejoignent si bien, qu'on n'en voit plus de traces; c'est par-là qu'on rend l'oiseau plus singulier, & les acheteurs étrangers plus curieux. C'est de l'intérêt des vendeurs que naissent les particularités qu'on en raconte, comme celle-ci. Le mâle a une cavité sur le dos où la femelle pond & couve ses petits jusqu'à ce qu'ils aient la force de voler. On les appelle *manucodiata*, & on les envoie jusqu'à Batavia où on les vend trois écus. Les Mores, les Arabes, les Persans les recherchent comme une rareté; ils ornent de ses plumes les selles des chevaux & leurs voitures; ils y mêlent des perles & des diamans, en décorent leurs turbans, sur-tout quand ils vont

à la guerre , parce qu'ils leur croient une vertu secrete qui les préserve des traits de leurs ennemis. Le Sophi & le grand Mogol annonçaient leur bienveillance par le don d'un de ces oiseaux.

Les habitans des *mille Isles* se percent la cloison du nez & y passent une baguette de la longueur du doigt & de la grosseur d'un tuyau de pipe : ils sont fiers de cette parure , ils le sont autant que les vieux soldats de leurs moustaches. Cette nation paraît être la moins sociable & la plus féroce des nations de la mer du Sud.

La Nouvelle-Guinée est un pays très-élevé , & chargé d'arbres & de plantes. Nous en avons suivi les côtes dans un espace de 400 lieues , & nous n'y vîmes point de lieux qui annonçassent la stérilité ; sans doute elle renferme bien des minéraux , des épiceries , & des pierres précieuses. On m'assura aux Indes que des habitans des Moluques y portaient du fer & l'échangeaient contre des noix de muscade. Schouten fait l'éloge de ce pays ; mais les habitans en sont armés & redoutables.

Nous primes notre course au travers de toutes ces isles , parce que c'était le chemin le plus court ; mais il était aussi le plus dangereux. Notre chemin le plus sûr eut été de se diriger vers les isles de Tydor , de Ternate & de Ba-

tian ,  
isles qu  
pagnie  
aroma  
dit-or  
l'on ab  
tradi  
ces d'a  
hollan  
jour d  
& ces  
leur fo  
nate e  
tienne  
prêtre  
& qui  
que d  
avait u  
Moluc  
avaien  
pour  
qui av  
ensuit  
Retou  
Nor  
d'isles  
Guiné  
essuye

tian, dont les rois ont pour tributaires ceux des isles qui les avoifinent, & font payés par la compagnie hollandaise pour arracher tous les arbres aromatiques qui font dans leurs isles. C'est de là, dit-on, que font venus les mages d'Orient, & l'on assure que l'on trouve des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits d'écorces d'arbres. Cette opinion a engagé les matelots hollandais à venir faire leur cour à ces rois le jour de l'Epiphanie; ils ont une étoile à la main, & ces rois flattés les traitent somptueusement & leur font beaucoup de présens. Le roi de Ternate est le seul qui ait embrassé la religion chrétienne. Je me suis souvent entretenu avec des prêtres Malais versés dans l'histoire ancienne & qui avaient voyagé à la Mecque. Ils me dirent que dans une bibliothèque de cette ville, il y avait une chronique où l'on parlait des rois des Moluques, & qu'on disait que trois de ces rois avaient passé en Arabie pour se rendre en Judée pour y observer un phénomène extraordinaire qui avait alors paru dans le ciel, & qu'ils étaient ensuite revenus heureusement dans leur pays. Retournons à notre voyage.

Nous suivîmes la Terre-Ferme au travers d'isles innombrables, situées entre la Nouvelle-Guinée & Gilolo: nous fîmes ce passage sans essuyer d'accidens, mais toujours suivis de dan-

gers, & nous vinmes jeter l'ancre dans l'isle Boere ou Bouro, sous le 2° de latitude méridionale, où la compagnie des Indes orientales a établi son premier comptoir à l'ouest.

L'isle Boere est remplie de montagnes & de bois. Dès que nous y fûmes arrivés, un petit navire portant pavillon hollandais & sur lequel il y avait deux hommes blancs, & quelques nègres, vint nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous ne leur dûmes pas que nous étions de la compagnie des Indes orientales qui ne veut souffrir dans ces mers d'autres vaisseaux que les siens, & qui a donné ordre d'attaquer tous ceux qu'on y trouverait. Malgré ces ordres, les Anglais passent dans ces mers, & c'est la raison qui fait redoubler de vigilance à nos marchands qui veulent seuls être les maîtres du commerce des épiceries. Il y a des aromates dans plusieurs isles, & peut-être dans un grand nombre que nous ne connaissons pas: il paraît que les Anglais en avaient découvert quelques-unes peu de tems avant notre départ d'Europe; car ils en vendaient publiquement en Angleterre, sans qu'on put savoir d'où ils les tiraient.

L'isle de Boere a 40 ou 50 lieues d'étendue; elle est assez fertile. Les Hollandais y avaient bâti un fort que les habitans détruisirent; & l'on se borne aujourd'hui à y entretenir quel-

ques fo  
aromat  
fle. Apr  
mes no  
fait le  
vers d'  
gions v  
ques ra  
détroit.  
pendan  
perceve  
lut du  
l'avion  
deffous  
nous m  
le cour  
beau p  
nos ma  
dire au  
que tou  
Butt  
tude m  
même c  
& nour  
abonda  
muscad  
où il a  
point d

ques foldats occupés à en arracher les arbres aromatiques, & sur-tout celui qui donne le girofle. Après qu'on nous eut visité, nous continuâmes notre route; un vent favorable nous poussa fait le long des côtes de l'isle, & ensuite au travers d'un grand nombre d'isles; nous nous dirigeons vers celle de Button pour y prendre quelques rafraichissemens avant d'en embouquer le détroit. Nous y arrivâmes bientôt, & cinglâmes pendant un jour à la vue de ses côtes, sans appercevoir le détroit que nous cherchions. Il fallut du tems pour nous appercevoir que nous l'avions passé, & que nous étions à 8 lieues au-dessous: en vain nous voulumes le regagner; nous ne pumes vaincre à la fois la mousson & le courant. Nous jetâmes un triste regard sur ce beau pays que nous ne pouvions atteindre; nos malades semblaient, en lui disant adieu, le dire aussi à la vie; & en effet ils périrent presque tous dans notre passage à l'isle de Java.

Button est située entre le 4 & le 6° de latitude méridionale; son étendue est à peu près la même que celle de Boere: elle est fertile en riz & nourrit beaucoup de bestiaux; ses rives sont abondantes en poisson: on y trouve des noix de muscade & des cloux de girofle. Le roi y a un fort où il abore pavillon hollandais, quoiqu'il n'y ait point de foldats de cette nation. La compagnie

y envoie des députés pour en arracher les arbres, & paye un tribut au roi qui le permet. Ses peuples font les plus fidèles des Indes orientales pour la compagnie; ils l'ont soutenue, ils ont combattu pour elle, & c'est par eux que son commerce domine dans toutes ces mers: aussi leur a-t-elle accordé de grands privilèges. On a vu le fils du roi à Batavia en qualité d'ambassadeur de son père; sans le turban enrichi de broderies & de pierres précieuses qui couvrait sa tête, on l'eut pris pour un Européen; il était habillé à la française & portait une épée: sa nombreuse suite était habillée à l'Indienne, & plusieurs d'entreux étaient armés de cuirasses & de boucliers. Une maladie épidémique régnait alors dans la ville; c'était une fièvre chaude qui enleva dans une année 150000 personnes à Batavia, de toutes les nations différentes qu'elle rassemble: 500 personnes de la suite du prince de Button en moururent. De là cette maladie se repandit dans le Bengale, dans les Etats du Mogol, au Japon même. On en attribuait la cause à une sécheresse de deux ans qui avait répandu dans l'air une grande quantité de vapeurs minérales.

Nous passâmes au travers de diverses îles sans oser nous y arrêter, & nous arrivâmes enfin à la vue de Java, au mois de Septembre 1722. Nous

allâmes  
& falu

Not

d'abor

nom d

me no

tous p

déplor

fanté e

malad

homm

lades à

suppor

les vai

qu'on

tentes

imagin

échapp

Not

verneu

*kroon*

mettai

monde

engage

qu'il se

sions l

à Japa



allâmes d'abord jeter l'ancre à la rade de Japara & saluâmes la ville de quelques coups de canon.

Notre amiral & nos capitaines députèrent d'abord chez celui qui résidait dans Japara au nom de la compagnie : c'était un honnête homme nommé Kuffer ; il fit assembler le conseil ; tous plainquirent notre situation, elle était en effet déplorable. Il n'y avait plus que 10 hommes en santé dans nos vaisseaux ; vingt-six y étaient très-malades, & nous avions perdu soixante & dix hommes. On ordonna de transporter nos malades à terre dans des hamacs. Quatre ne purent supporter le mouvement & demeurèrent dans les vaisseaux ; ils y moururent le lendemain. Ceux qu'on avait transportés furent placés sous des tentes dans une isle ; on en eut tous les soins imaginables ; & cependant plusieurs ne purent échapper à la mort.

Notre arrivée fut annoncée à Batavia au gouverneur général : c'était alors Mr. *Swaardekroon* ; la réponse parut favorable ; on promettait d'assister, de fournir des vivres & du monde pour nous rendre à Batavia où l'on nous engageait à nous rendre le plus promptement qu'il serait possible. En attendant que nous puissions le faire, nous jouîmes de quelques plaisirs à Japara : les habitans avaient eu pitié de nos

misères ; ils nous reçurent avec amitié ; nous commençâmes à renaitre ; nos malheurs passés furent oubliés dans l'ivresse de quelques heures de joie. Mais je fus révolté de la vie scandaleuse de nos matelots. Tel qui les jours précédens prioit, gémissait, se plaignait, se mit à jurer, à s'énivrer, à fréquenter les lieux les plus infames : le peuple de Japara les y excitait, parce qu'il est lui-même très-dépravé, & l'une des premières demandes de ces hommes fut de demander à ceux qui débarquaient s'ils n'apportaient point quelques nouvelles manières de faire des juremens & des exécérations.

Japara est située au pied d'une montagne ; sa grandeur est médiocre ; des Javans, des Chinois, des Hollandais en font les habitans. Elle était plus grande lorsque les Portugais la possédaient. La compagnie y avait établi un entrepôt d'où ressortissaient tous les autres ; mais il tomba & fut transporté à Sameran. Cependant le port de Japara est facile & sûr ; un fort de bois construit sur la montagne qui la domine, commande à la rade. Les Portugais donnent à cette montagne le nom d'Invincible, parce qu'ils y vainquirent leurs ennemis. Le roi de Japara demeure à Katsure, ville située à 29 lieues de là, dans l'intérieur du pays, où les Hollandais ont une garnison

garnison  
font se  
pour le  
interdit  
est mal  
dont le  
ques-  
à la Me  
vœux  
sous la  
font de  
pant,  
de guer  
sur-tout  
krid, es  
telle ; &  
Les  
médioc  
longs  
& ébra  
& le f  
est une  
suc ro  
toiles  
duit u  
sembla  
arbuft

To

garnison pour veiller sur les habitans qui leur sont soumis, & sur le roi qu'ils gardent moins pour le garantir de ses ennemis, que pour lui interdire les moyens d'agir comme le leur. Il est mahométan & se fait servir par ses femmes dont le nombre dépend de son caprice. Quelques-uns de ses prêtres se rendent tous les ans à la Mecque pour y faire des vœux en sa faveur, vœux qui ne l'ont point empêché de tomber sous la dépendance des Hollandais. Ses sujets lui sont dévoués; ils ne l'approchent qu'en rampant, cérémonie dont il les dispense en tems de guerre. La moindre faute qu'ils commettent, sur-tout envers lui, est punie par un coup de *krid*, espèce de poignard dont la blessure est mortelle; & c'est presque la seule punition usitée.

Les habitans du pays sont bruns, de taille médiocre, bien faits; ils ont les cheveux noirs & longs qu'ils raccourcissent souvent, le nez plat & écrasé, de vilaines dents, noircies par le betel & le faufel qu'ils mâchent sans cesse: le faufel est une espèce de noisette, inodore, pleine d'un suc rouge dont on se sert aussi pour teindre les toiles connues sous le nom de *zits*, & que produit un arbre à tige droite, qui a des feuilles semblables à celles du cocotier: le betel est un arbusste à branches rampantes & longues, dont

les feuilles ressemblent à celles du citronier, & d'un goût amer. Son fruit a la figure d'une queue de lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, d'une odeur agréable. Les Indiens mêlent cette feuille avec le faufel ou l'areca, & des écailles d'huitres calcinées; quelques-uns y joignent de la chaux, de l'ambre & du cardamome. Les Européens s'y habituent & ne peuvent plus s'en passer.

Un des grands plaisirs de ce peuple est le spectacle. Des actrices extrêmement ornées, y jouent des comédies qui ne consistent presque qu'en chants & en danse: leurs instrumens sont de petits tambours dont ils se servent pour régler leur ton: leurs danses sont mêlées de contorsions grotesques & très-difficiles à imiter. On y fait aussi des tournois où assistent les princes, & des combats de coqs, objets de paris souvent si considérables qu'ils ruinent ceux qui les font.

Le pays est abondant en tout ce qui est nécessaire à la vie; les bêtes à cornes, les cochons y sont communs; mais sur-tout les poules & les pigeons. Les moutons y sont plus rares, parce que les rosées & les pâturages leur y sont souvent funestes. On trouve dans les montagnes des buffes, des cerfs, des tigres, des rhinocéros: la corne de ce dernier sert à des vases à boire

recherch  
qu'on y  
abondant  
cannelle,  
père; le  
bres fru  
des rivie  
mantes:  
y porte  
sins don  
maturité  
vieres y  
dire qu  
les plus  
Nous  
pour no  
tait plus  
amis no  
& nous  
crainte  
tes dan  
pouffés  
l'ancre  
seaux q  
Dès  
le capit  
une ch

recherchés, parce qu'on y croit qu'il se fend lorsqu'on y met du poison. Un sol fertile y produit abondamment du poivre, du gingembre, de la canelle, du ris, du cardamome; le café y prospère; les cocotiers, les figuiers, & d'autres arbres fruitiers y ornent les champs & les bords des rivières; ils y forment des promenades charmantes: la canne à sucre y est cultivée. La vigne y porte, dit-on, sept fois dans l'année des raisins dont on ne peut faire du vin, parce que la maturité en est trop précipitée. La mer, les rivières y sont riches en poissons, & l'on peut dire que Java est une des isles les plus riches, les plus belles de l'univers.

Nous en partîmes après un séjour d'un mois, pour nous rendre à Batavia, où l'on nous promettait plus de plaisirs, plus de secours encore. Nos amis nous donnerent toutes sortes de provisions, & nous quittâmes Japara avec regret; mais sans crainte, sans inquiétude. Nous suivîmes les côtes dans un espace de soixante & dix lieues, & poussés par un vent favorable, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia, auprès des vaisseaux qu'on chargeait pour l'Europe.

Dès que nous fâmes arrivés, notre amiral & le capitaine de son vaisseau descendirent dans une chaloupe pour se rendre à la ville. Ils s'éloi-

gnaient à peine du vaisseau, qu'ils virent venir le commandant de Batavia, le fiscal & d'autres magistrats qui lui dirent de retourner à bord, & l'y suivirent. Là, on nous signifia que nous étions aux arrêts. De gros vaisseaux nous environnerent pour que nous ne pussions échapper, & quelques centaines de soldats vinrent s'emparer de nos navires. Notre amiral fut consterné, il se repentit d'être venu à Batavia. Il était trop tard. Nos vaisseaux furent déclarés de bonne prise; tout ce qu'ils renfermaient fut confisqué, tous les effets en furent vendus à l'enchère, & nous fûmes séparés & distribués en différens vaisseaux de la compagnie.

On fonda ce traitement odieux sur un bill publié par les Etats de Hollande, qui défendait à tout vaisseau particulier, ou appartenant à la compagnie des Indes occidentales, d'aborder en aucun port appartenant à ceux des Indes orientales, sous peine d'être traités comme ennemis, & le vaisseau confisqué. C'était appliquer une loi dure d'une manière injuste; car nous ne venions point faire le commerce; nous ne venions que chercher du secours, & un asyle chez nos compatriotes. Notre but n'avait été que de faire des découvertes dans la mer du Sud, & le succès put seul nous conduire à Batavia.

Cet év  
un pro  
Etats-Gé  
décideren  
nous av  
deux be  
avait fai  
on put p  
même le  
furent à  
rent con  
en argen

Batav  
circuit  
qui s'y c  
bordés  
verle f  
cordeau  
sons fo  
cinq po  
voit un  
réformé  
Hollan  
réform  
ont em  
Hollan  
divers

Cet événement si triste pour nous, fit naître un procès entre les deux compagnies, & les Etats-Généraux, après de longues délibérations, décidèrent en notre faveur. La compagnie qui nous avait dépouillés, fut obligée de donner deux beaux vaisseaux pour ceux qu'elle nous avait faisi; la charge fut estimée & restituée, & on put payer aux matelots tous leurs gages, & même leur retour en Hollande. Tous les frais furent à la charge de nos oppresseurs, & ils furent condamnés à une satisfaction considérable en argent.

Batavia est une ville d'une lieue & demi de circuit, traversée par la riviere de Jacatra, qui s'y distribue en quinze canaux d'eaux-vives, bordés d'arbres toujours verts, & qu'on traverse sur 56 ponts; les rues en sont tirées au cordeau & sont larges de trente pieds; les maisons sont de pierres de taille. On en fait par cinq portes; on en a muré une sixieme. On y voit une belle maison de ville, & quatre églises réformées: dans deux d'entr'elles on prêche en Hollandais; la troisieme est pour les Portugais réformés; la quatrieme pour les Malais qui ont embrassé la religion comme on l'enseigne en Hollande. Il y a d'autres églises pour les cultes divers qui sont suivis dans cette ville, des hôpi-

taux, une maison de correction, & de nombreux magasins. Sa citadelle fut bâtie au commencement du dix-septième siècle; on y entre par un pont de pierres de taille de quatorze arches; elle a encore une autre grande porte & deux petites. C'est dans son enceinte que réside le gouverneur, dans un hôtel construit en briques & à façade italienne. Là aussi, sont le directeur-général, les conseillers & les principaux officiers de la compagnie. On y voit une petite église octogone, divers arsenaux, des magasins militaires, les archives & tout ce qui concerne le gouvernement.

Ses habitans sont Hollandais, Portugais, Français & d'autres nations Européennes qui s'y sont établis pour le commerce; mais le plus grand nombre sont des Indiens, Javanois, Chinois, Malais, Nègres, Arméniens, Amboisiens, Balyens, Mardykens, Macassars, Timoriens. On aime à y voir cette multitude formée de nations différentes, ayant un culte différent, des mœurs, des usages divers, vivant tranquille & chacun à sa manière, bigarée de visages de couleurs différentes, distincte par ses habillemens, sa langue, & vivant unie sous la protection de loix douces, impartiales & sages. Il n'y est défendu qu'aux moines catholiques-

romains  
de leur  
jamais.

Chaque  
l'autori  
ses com  
peuvent  
nations  
férentes  
chent :  
qui va  
passe u  
épée :  
leurs c  
bambe  
pour e  
un air  
viron  
dételle  
dans e  
hardis  
mais f  
noren  
natio  
ture :  
ore de  
transp



romains de paraître dans les rues dans les habits de leur ordre, & qu'aux jésuites de s'y montrer jamais.

Chaque nation indienne y a son chef dont l'autorité ne s'étend guères que sur la religion de ses compatriotes, & sur les disputes légères qui peuvent s'élever parmi eux. Presque toutes ces nations ont un caractère & des occupations différentes. Les Javanois cultivent la terre & pêchent : ils ne portent qu'une espèce de jupon qui va de la ceinture au genou, sur lequel passe une écharpe où ils attachent une petite épée : leur tête est couverte d'un petit bonnet ; leurs cabanes sont propres, & construites de bambou fendu : leur toit s'avance sur le devant pour couvrir un banc où ils viennent respirer un air frais. Les Chinois y sont au nombre d'environ cinq mille ; nés pour le commerce, ils détestent l'oïveté, & ne voient rien de pénible dans ce qui leur paraît avantageux : sobres, hardis, entreprenans, adroits, industrieux, mais fourbes, ils se plaisent à tromper, & s'honorent de l'avoir fait ; ils surpassent les autres nations indiennes pour la navigation & l'agriculture : ils possèdent presque tous les moulins à sucre de Batavia, & distillent beaucoup d'arac qu'ils transportent dans toute l'Asie. Ils sont bouti-

quiers, aubergistes, péagers. Ils ne se coupent point les cheveux comme ceux qui rentrent dans leur patrie. On les voit toujours la tête nue & l'éventail à la main, armés de longs ongles qui ne leur sont pas inutiles pour faire le métier d'escrocs : ils portent de longues robes fort amples, à manches larges, & des culottes qui leur descendent jusqu'au talon : ils n'ont point de bas, & ont des mules en place de souliers ; ils aiment tous les alimens & se font de tout un aliment : ils recherchent les festins & les spectacles, dansent au son des bassins, des trompettes & des flûtes. Leurs comédies sont partie en récits, partie en chants ; ils y célèbrent leurs héros & leurs saints ; les théâtres se dressent dans les rues à la porte de celui qui donne le spectacle à ses frais. Les riches sont ensevelis avec un convoi pompeux, les femmes les suivent vêtues de blanc ; la musique les accompagne avec des dais, des parefols, des drapeaux. A une lieue de la ville ils ont une pagode : ils reconnaissent qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est un bon homme, ne faisant mal à personne ; mais ils honorent *Joostje*, esprit malfaisant dont ils ont tout à craindre.

Ils aiment beaucoup les paris & les jeux : souvent après y avoir perdu leur bien, ils

jouent  
bles,  
leur ba  
peuver  
les ven  
trafic  
miséra  
Les  
se serv  
voiles  
mécha  
ou d'é  
noués  
robes  
grace  
Les  
vienne  
comm  
trava  
merci  
res à  
Les  
bous  
fendu  
diver  
duran  
de la

jouent ou parient pour la valeur de leurs meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, leurs ongles, que dans ce cas ils ne peuvent plus laisser croître; ils engagent même les vents, c'est-à-dire, qu'ils renoncent à tout trafic maritime, & deviennent ainsi les plus misérables des hommes.

Les Malais s'attachent à la pêche & aiment à se servir de bateaux propres & luisans; leurs voiles sont de paille treffée; ils sont fourbes & méchans, leurs habits sont de toiles de coton ou d'étoffe de soie; leurs cheveux noirs sont noués par derriere: les femmes riches ont des robes d'étoffe de soie qu'elles font flotter avec grace: ils sont Mahométans.

Les Nègres sont aussi de cette religion: ils viennent presque tous du Bengale, s'habillent comme les Malais, habitent le même quartier, travaillent à différens métiers, sont colporteurs, merciers, vendeurs de brinborions & de pierres à bâtir qu'ils apportent des isles voisines.

Les Amboiniens bâtissent les maisons de bambous, & en arrangent les fenêtres en cannes fendues, ingénieusement arrangées pour former diverses figures; hardis, courageux, peu endurans, on les a crus dangereux dans l'enceinte de la ville, & ils en habitent le dehors. Ils ont

un chef, font idolâtres, & ont pour armes de grands fabres & de longs boucliers. Une toile de coton enveloppe leur tête avec des fleurs : les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & une toile de coton couvre leurs épaules en leur laissant les bras nus.

Les Mardykens ou Toupasses font un ramas de diverses nations de l'Inde ; munis de passeports, ils vont dans leurs propres navires faire toutes sortes de commerce dans les isles voisines : il en est qui font jardiniers, qui nourrissent du bétail & de la volaille. Les hommes s'habillent comme les Hollandais, les femmes comme les Indiennes ; les uns habitent la ville, les autres la campagne ; leurs maisons sont assez hautes, & construites de pierres ou de briques.

Les Macassars sont connus par les petites flèches empoisonnées qu'ils lancent avec des farbacanes : ce poison est le suc d'un arbre dans lequel ils trempent leurs armes.

Les Bougis sont originaires de trois ou quatre isles voisines de Borneo ; ils servent de soldats à la compagnie, & sont armés de fabres, de flèches & de boucliers.

Les Arméniens & d'autres peuples qui viennent s'établir à Batavia, n'y ont d'autre but que le commerce, & n'y demeurent qu'autant qu'il les y fixe.

Les  
de 40  
royau  
leur e  
cer la  
tenda  
gouve  
De  
soit d  
Ce fo  
l'un a  
l'autr  
est co  
fois p  
dépen  
teurs  
secon  
tous  
du co  
un f  
contr  
& po  
vérit  
desso  
de ce  
y a e  
tive

Les originaires de Java , habitent un district de 40 lieues , dans les montagnes , le long du royaume de Bantam : le gouverneur général leur envoie des droffars ou baillifs pour y exercer la justice , & veiller sur les revenus ; ces intendans sont sujets à être accusés par ceux qu'ils gouvernent.

Deux conseils administrent toutes les affaires , soit de Batavia , soit des Etats qui en dépendent. Ce sont le *conseil des Indes* & celui de la justice : l'un a pour objet le gouvernement politique , l'autre l'administration de la justice. Le premier est composé de vingt personnes , s'assemble deux fois par semaine , décide de tout en Asie , & dépend pour les affaires importantes des directeurs de la compagnie des Indes en Europe. Le second n'est composé que de dix à onze juges , tous docteurs en droit , présidés par un membre du conseil des Indes. L'un de ses membres est un fiscal , qui veille à ce que rien ne se fasse contre les loix & l'autorité du gouvernement ; & pour l'intéresser à exercer sa charge avec sévérité , on lui assigna le tiers des amendes au-dessous de cent florins de Hollande , & le sixième de celles qui sont au-dessus de cette somme. Il y a encore un fiscal de la mer , charge lucrative , créée pour prévenir ou pour punir les

fraudes qui se commettent dans le commerce maritime au préjudice de la compagnie.

Il y a encore un tribunal de neuf personnes, pour la ville de Batavia & son territoire. Le gouverneur-général est le chef de tous les tribunaux; il est le stadhouder des Indes; mais il y est moins dangereux, parce que sa charge n'est point à vie, qu'il peut être rappelé dès qu'il le plaît aux directeurs de la compagnie en Europe, & qu'il est responsable de ses actions; sans cela, il ferait une espèce de roi, car il préside le conseil des Indes & y a deux voix; il a une clef de tous les magasins; il commande ce qui lui plaît, & personne ne peut refuser de lui obéir. Le conseil des Indes l'élit; mais son choix doit être approuvé des directeurs en Hollande pour être valable; il doit l'être encore des Etats-Généraux: ordinairement il l'est; mais on a des exemples de refus. Sa paye est de treize cents rixdales par mois; c'est la moindre des branches des revenus dont il jouit; on fait & l'on voit tous les jours qu'en peu de tems il peut acquérir des richesses immenses. Pour le rendre respectable, on l'a environné d'un faste royal. Lorsqu'il sort, il est précédé par un maréchal de logis avec seize cavaliers & un trompette; deux halbardiers à cheval, marchent devant

son ca  
te, fix  
carosse  
trois  
core fe

Tou  
Du ma  
dience  
ner de  
heure

Apr  
qui a  
toutes  
besoin  
a la ga  
merce.  
fonne  
les tro  
de dou  
milice  
téger f  
lequel  
30 à 6

Une  
point  
de la c  
Catadi

son carosse; un écuyer est à la portiere droite, six hallebardiers le suivent, deux autres carosses, quarante-huit cavaliers, un capitaine, trois maréchaux de logis, & un trompette encore ferment la marche.

Tout n'est pas jouissance dans cette charge. Du matin au soir, il doit être prêt à donner audience, à lire les lettres, à y répondre, à donner des ordres. Il ne reste pas plus de demi-heure à table. Il est sans cesse occupé.

Après lui est le premier conseiller des Indes qui a le nom de directeur-général. Il achete toutes les marchandises dont la compagnie a besoin, il vend celles dont elle veut se défaire, a la garde des magasins, & dirige tout le commerce. Le major-général est la troisième personne du gouvernement; il commande à toutes les troupes de la compagnie qui sont au nombre de douze mille hommes, sans y comprendre les milices. Ces forces n'ont pour but que de protéger ses possessions & son commerce, but pour lequel encore elle entretient 180 vaisseaux de 30 à 60 pieces de canon.

Une conspiration tramée en 1722, fut sur le point de faire disparaître ce riche établissement de la compagnie des Indes. Un Javan, nommé Catadia, l'avait méditée & préparée pendant six

ans; il y avait engagé les petits princes du pays, qui devaient lui fournir des troupes, & un bourgeois riche de Batavia nommé Eberfeld, qui devait en être le chef au moins apparent. Ils devaient attaquer à la fois Batavia & la citadelle, égorger les chefs, s'emparer des magasins, & régner sur les ruines des richesses des Hollandais. Déjà ils s'étaient partagés les emplois, déjà ils pouvaient compter sur environ 17000 hommes armés: mais l'indiscrétion de quelques-uns avait répandu des craintes, que le roi de Bantam vint éclairer. Les conjurés s'étaient adressés à ce prince, qui redouta plus encore les projets qui suivraient le succès des conspirateurs, que la puissance de la compagnie. Ils furent saisis, livrés aux supplices les plus cruels & consacrés à une infamie éternelle.

Onze ministres de la religion réformée, ont l'inspection sur la religion & forment le gouvernement ecclésiastique. Trois sont pour instruire & prêcher les Portugais convertis, deux pour les Malais: ces cinq-là doivent être Hollandais de naissance, mais prêchent dans la langue des peuples auxquels ils s'adressent. La Bible a aussi été traduite par eux dans les deux langues: ces ministres s'assemblent & délibèrent sur les objets de leur ressort, sous la présidence d'un commis-

faire n  
consist  
diacres  
pour se  
pour u  
places  
pasteur  
quatre  
sainte c  
cice de  
elle s'e  
ques-ro

Les e  
de jolie  
beaux  
d'arbre  
pour en

L'isle  
circuit;  
qui dép  
à Katta  
de bois  
ses tréso  
y en a e  
produit  
que le e  
abondan



faire nommé par l'Etat. Quand ils forment le consistoire, il s'y joint huit anciens & douze diacres. La compagnie nomme des ministres pour ses autres établissemens, mais seulement pour un petit nombre d'années, & quant aux places trop peu considérables pour y tenir un pasteur, on y en envoie un tous les trois ou quatre ans pour y administrer le baptême & la sainte cène. La compagnie accorde le libre exercice de leur religion à tous les Indiens; mais elle s'est toujours opposée à celui des Catholiques-romains & des Luthériens.

Les environs de Batavia sont charmans, semés de jolies maisons, de promenades riantes, de beaux jardins arrosés par des canaux bordés d'arbres fruitiers; la nature & l'art s'unissent pour en rendre la perspective délicieuse.

L'isle de Java a environ trois cents lieues de circuit; elle renferme plusieurs petits royaumes qui dépendent presque tous du prince qui réside à Kattasura. Elle est entrecoupée de rivières, de bois, de montagnes où la nature a répandu ses trésors. On y trouve des mines d'or, & on y en a exploité dans la montagne de Parang; le produit n'a pas encouragé, & on s'est persuadé que le commerce était encore la mine la plus abondante en richesses. On croit que les habi-

tans en connaissent d'autres qu'ils cachent avec soin : on a vu de certaines contrées dévastées par la guerre à diverses reprises, se montrer riches en une année, & vendre de la poudre & des lingots d'or.

Les montagnes s'y élèvent à une telle hauteur qu'on les découvre à la distance de plus de trente lieues ; la plus haute est la montagne bleue. Les tremblemens de terre y sont terribles ; la mer en est agitée & paraît bouillonnante, la terre s'entr'ouvre & se referme, les maisons sont ébranlées, quelquefois elles s'écroutent. On dit que ces secouffes viennent des amas de soufre, de salpêtre & de bitume renfermés dans la montagne de Parang, & qu'elle exhale alors des tourbillons de fumée. Un général nommé Rybeck, fit descendre dans un des gouffres qui s'y sont ouverts, un homme, pour en examiner l'intérieur : on l'en tira ensuite, & il raconta qu'il avait vu un abîme immense où l'on entendait un bruit horrible causé par les torrens, qu'il y avait vu des flammes çà & là ; mais que les vapeurs toujours plus épaisses à mesure qu'il avançait, ne lui avaient pas permis d'aller plus avant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les eaux qui en sortent ne sont pas saines ; que celles même de Batavia sont imprégnées de soufre,

fre, &  
sans de

Les

Les coc

que le p

plante

l'enfant

quent f

bœuf. I

Chine,

très-ab

admirab

Les

de buffe

d'un gra

des fer

grands

& il y a

de Bata

trois pi

paons,

miers,

ont cin

commu

en rassa

y surpa

merce y

Tom

fre, & qu'il faut la faire bouillir pour la boire sans danger.

Les fruits y sont excellens & très-nombreux. Les cocos y tiennent le premier rang, & l'on dit que le pere de famille auquel il nait un enfant y plante un cocotier; il sert à connaître l'âge de l'enfant, par le nombre de cercles qui se marquent sur son écorce, comme sur la corne d'un bœuf. Les citrons, les limons, les pommes de Chine, de grenade, les figues d'Inde, y sont très-abondantes; la variété des plantes y est admirable.

Les bois & les forêts sont peuplés de tigres, de buffes, de rhinoceros, de chevaux sauvages, d'un grand nombre de bêtes fauves: on y voit des serpens d'une longueur prodigieuse; de grands crocodiles s'y cachent dans les rivières, & il y a peu de tems qu'on en trouva un à l'orient de Batavia qui, à ce qu'on assure, avait trente-trois pieds de long. On y trouve beaucoup de paons, de faisans, de perdrix, de pigeons ramiers, & d'une espèce de chauve-souris qui ont cinq pieds d'envergure. Le poisson y est si commun que pour trois ou quatre sous, on peut en rassasier huit personnes. La chair des tortues y surpasse celle du veau en délicatesse. Le commerce y rend abondant le bois, le ris, l'indigo,

le poivre, le cardamome, le café, le thé, &c.

La compagnie a partagé les états qu'elle a conquis en plusieurs gouvernemens: ce sont ceux de Ceylan, d'Amboine, de Banda, de Macassar, de Ternate, de Malaca & du cap de Bonne-Espérance. Nous passons rapidement sur la description de ces pays (\*) ainsi que sur les quatre directoires de Coromandel, de Surate, de Bengale & de Perse. Elle nomme encore les commandeurs ou chefs de Malabar, de Gallo, de Java & de Bantam. Le premier réside à Cuschien, sur la côte de Malabar; le second dans la ville de ce nom dans l'isle de Ceylan; le troisieme à Samaran, dans celle de Java; le dernier à Bantam même, & réside dans une citadelle qui tient en bride, & le peuple inquiet de ce royaume, & son chef souvent indolent & jaloux. Elle défend aussi le détroit de la Sonde: car tous ceux qui veulent le passer, sont obligés de se diriger sur le haut pays de Bantam. Le royaume de ce nom est un des plus grands de l'isle de Java; ses habitans sont courageux, vindicatifs & ennemis des chrétiens; ils ont sou-

---

(\*) Par la raison que l'auteur n'en parle que sur les récits des autres: il faut se borner à ce que chaque voyageur a vu lui-même.

vent attaqué les Hollandais & les ont obligés de renforcer la garnison de la citadelle pour reprendre leurs entreprises ; ils sont presque tous mahométans ; ils sont agiles , de moyenne taille , de couleur brune. Le pays est abondant en fruits & en plantes ; on y trouve toutes sortes de bétail & de gibier. Le dernier de ses rois mourut à l'âge de cent ans. J'ai vu son successeur ; il était aimable & gracieux ; avant de monter sur le trône , il exerça la piraterie ; depuis qu'il y est assis , il est devenu aussi débauché que son pere , qui avait quatre à cinq cents concubines , & n'a respecté ni ses belles-sœurs , ni ses sœurs , ni même ses filles. Le gouverneur de Batavia lui fit faire des reproches sur cette dernière infamie ; mais il répondit qu'il était souverain , le maître de ses sujets & de ses enfans , & qu'il dépendait de lui d'introduire quelle coutume il lui plaisait , sans que la religion ni les hommes eussent rien à y voir. Qu'après tout , un jardinier qui avait planté des arbres , avait le droit de jouir de leurs premiers fruits. Il pria la compagnie de lui envoyer une jeune Européenne pour en faire son épouse ; mais elle crut devoir se borner à lui envoyer le portrait d'une jeune beauté de grandeur naturelle. Ses excès lui firent craindre tous ceux qui l'entouraient ,

& il n'osa plus sortir de son palais fortifié. Il mourut subitement.

Les matelots & les chefs de notre petite flotte furent embarqués après quelque séjour à Batavia, sur des vaisseaux qui retournerent en Europe : je le fus comme eux : un vent favorable nous fit arriver en deux mois & demi au cap de Bonne-Espérance, sans qu'il nous arrivât aucune aventure qui mérite d'être rapportée. J'en excepte une tempête violente qui nous surprit à la hauteur d'Angola, sur la côte d'Afrique : nous fûmes sur le point d'être jetés sur les rochers qui la bordent, & où nous voyons flotter les débris du vaisseau appelé le Schonenberg, qui peu de jours auparavant y avait été brisé.

Dès que nous eûmes découvert la rade, nous y vîmes les pavillons d'un grand nombre de vaisseaux Hollands, Anglais, Français, dont les uns portaient pour l'Inde & les autres pour l'Europe. Avant d'y entrer, on rencontre la petite isle des Chiens de mer. On y tient un sergent avec quelques soldats qui s'occupent à apprêter l'huile de baleine, & à ramasser des coquilles de moules pour faire de la chaux. On y relègue les malfaiteurs & on les y force aux travaux les plus fatigans. Dès que le sergent découvre des vaisseaux, il fait arborer un drapeau, & tirer

autant  
timens

La b  
vaisseau  
égaleme  
canons  
situés a  
d'une p  
gue à l  
tagnes  
sud-est  
de la vi  
font Eu  
a des c  
lieues d  
revue u  
le droff  
voyage  
ter les c  
vent la  
pois, de  
plus gra  
La co  
de la vi  
ils font a  
ministre  
service

autant de coups de canon qu'il découvre de bâtimens ; afin d'avertir le gouverneur du cap.

La baie est étendue ; elle peut recevoir cent vaisseaux ; mais le fond n'en est pas par-tout également bon. Un fort garni d'une centaine de canons la commande : ce fort & la ville sont situés au pied de trois montagnes , à l'extrémité d'une plaine de trois lieues de circuit. On distingue à la distance de 20 lieues l'une de ces montagnes qu'on nomme *de la Table*. Les vents de sud-est ne permettent pas d'élever les maisons de la ville de plus de deux étages. Ses habitans sont Européens ou d'origine Européenne : il y a des colons qui ont des établissemens à 300 lieues de-là , ils sont obligés de venir passer en revue une fois chaque année à Shellenbosch où le droffard du pays réside ; ils se servent de se voyage ordonné par le gouvernement pour acheter les choses qui leur sont nécessaires. Ils cultivent la terre , sèment du seigle, de l'orge, des pois, des fèves , plantent la vigne , mais leurs plus grandes richesses sont en troupeaux.

La colonie de Drachenstein, située à 8 lieues de la ville, est composée de réfugiés Français : ils sont aussi cultivateurs & ont leur église & leur ministre. Une partie des habitans du cap sont au service de la compagnie, les autres sont bour-

geois libres : là comme dans les établissemens éloignés, les magistrats jugent des affaires civiles & criminelles peu importantes ; mais toutes les autres sont portées au gouverneur.

Les payfans sont exercés à tirer au but dès leur première jeunesse ; ils vont souvent à la chasse, & attaquent avec une hardiesse qui étonne les bêtes les plus féroces : s'ils voyent un lion endormi, ils le réveillent pour l'attaquer : deux d'entr'eux étaient à la chasse, l'un tira sur un lion & le manqua ; l'animal irrité s'élança sur lui, son compagnon arriva, prit le fusil que son compagnon avait abandonné pour mieux se défendre, & tomba sur le lion avec tant de fureur qu'il le eut bientôt assommé. Le payfan sauvé voyant son fusil en pièces, se fâcha, & prétendit qu'il n'aurait pas eu besoin du secours de son compagnon, & sa prétention ne fut point trouvée déraisonnable. On y tue presque aussi souvent des lions qu'en Europe on tue des lièvres.

Le pays est montueux, il y a des vallées agréables & fertiles, où tout se reproduit avec abondance : on dit que les montagnes y recellent des métaux précieux : il n'y manque que du bois, mais on en trouve plus avant dans le pays. On y compte sept nations différentes de Hottentots. L'une est sans chef, & presque entière au ser-

vice d'  
tagnes  
fait un  
tots. L  
la quat  
tes, la  
dernièr  
noms  
prince  
les aut  
tueller  
se teni  
passé e  
aider  
arak,  
toute e

Cer  
testés  
nuelle  
vent p  
le secc  
fufe,  
donné  
compa  
son H  
tel ref  
Cet



vice des Européens ; la seconde habite les montagnes , les collines , vit de rapine & de vols , & fait une guerre continuelle aux autres Hottentots. La troisième est appelée la *petite Maqua* , la quatrième la *grande Maqua* , les deux suivantes , la *petite* & la *grande Kircqua*. Ces quatre dernières sont fort distinctes des autres ; leurs noms Maqua & Kircqua équivaient à celui de prince ou de roi. Toujours armées les unes contre les autres , elles se balancent , se secourent mutuellement l'une contre l'autre , & cherchent à se tenir en équilibre. C'est l'image de ce qui se passe en Europe où la crainte du puissant fait aider le faible. Les Hollandais échangent leur arak , leur tabac , leur chanvre & les graines de toute espèce contre leur bétail.

Ceux qui sont soumis à la compagnie sont détestés des autres qui leur font une guerre continuelle. S'ils sont pressés trop vivement & ne peuvent plus se défendre , leur chef vient implorer le secours du gouverneur ; si celui-ci lui en refuse , il jette à ses pieds le bâton qu'on lui a donné & sur lequel sont gravées les armes de la compagnie , & lui déclare qu'il ne veut plus être son Hottentot ; mais il est rare qu'il eschive un tel refus.

Cette nation est sale & grossière ; elle a des

usages cruels : quand une femme accouche de deux enfans, l'un des deux est condamné à périr, & il est attaché à un arbre jusqu'à ce qu'il périsse. Cet usage barbare en a fait naître un autre ; on ôte un des testicules aux enfans qui naissent afin qu'ils ne soyent pas exposés un jour au malheur d'avoir deux enfans à la fois, & l'expérience n'a pu les convaincre que ce moyen n'arrivait point à son but. (\*)

Ils ont peu de religion, ou n'en ont point : ils admirent cependant les astres, & disent que celui qui les gouverne doit être un homme grand & puissant.

Ils sont d'une figure désagréable ; leur peau est brune quoiqu'ils naissent blancs ; mais le soleil & la graisse dont ils se couvrent ont bientôt effacé leur blancheur : leur taille est moyenne, leur nez plat, écrasé ; leurs lèvres sont grosses, leurs dents blanches, longues, difformes ; quelques-unes leur sortent de la bouche comme les défenses du sanglier : leurs cheveux sont noirs, & frisés comme de la laine. Ils courent d'une vitesse extrême, couverts d'une peau de mouton, ayant un carquois sur le dos & un arc à la main : ils dansent & font de grands cris lorsqu'ils vont à l'ennemi.

(\*) Ce fait est exagéré ou n'arrive plus.

La f  
du cap  
font an  
pendan  
merce  
nombre  
est rob  
un visa  
Il y  
nomme  
tous les  
excell  
le pays  
effraya  
il était  
quatre  
mais il  
sa cou  
comme  
sembla  
aux jar  
La  
qu'on  
grand  
sept p  
très-le  
blanc  
blanc

La septième nation qui habite aux environs du cap de Bonne-Espérance sont les Cafres; ils sont antropophages, rôtissent leurs ennemis, & pendant long-tems n'ont voulu faire aucun commerce avec les Hollandais. Elle est puissante & nombreuse, redoutée de ses voisins. Le Cafre est robuste, bien fait, de couleur tannée; il a un visage plein & mâle, & les cheveux frisés.

Il y a un autre port à dix-huit lieues du cap, nommé la baye de Saldengey. On y entre dans tous les tems, dans tous les orages; le fond en est excellent; mais on n'y peut faire de l'eau. Tout le pays est rempli d'animaux féroces d'une forme effrayante. J'ai vu la peau d'un de ces monstres; il était gros comme un veau de six mois, il avait quatre yeux & sa tête ressemblait à celle du lion, mais il avait le poil droit & uni partout le corps: sa couleur était grisâtre; il avait des défenses comme le sanglier, ses jambes de derrière ressembaient à celle du porc, & celles de devant aux jambes du tigre.

La variété des oiseaux y est infinie. C'est ici qu'on trouve principalement l'autruche, le plus grand des oiseaux: sa hauteur ordinaire est de sept pieds; son bec est court & pointu, son cou très-long: les mâles ont un plumage varié de blanc & de noir; celui des femelles de gris, de blanc & de noir. Les plumes du mâle sont plus

estimées que celles de la femelle, elles sont plus larges, mieux fournies, leur extrémité plus touffue & leurs foies plus fines. L'autruche court avec beaucoup de vitesse; il se sert de ses ailes pour aider à la rapidité de sa course; car il ne vole point. Cet oiseau avale du fer; mais c'est une erreur de croire qu'il le digère.

On a vu, il y a quelques années, sur la montagne de la Table un oiseau d'une grandeur extraordinaire: son plumage était noir & gris, son bec était noir & crochu comme celui d'un aigle, ses griffes étaient terribles. Le peuple le prit pour l'oiseau fabuleux qu'on nomme un grifon. Il enlevait des moutons, des veaux, dévorait des vaches; on craignit qu'il n'enlevât des hommes, & on le tua: sa peau fut envoyée en Europe.

Les montagnes de ce vaste pays sont remplies de minéraux & de cristaux. Il y en a une à cinq cents lieues du cap qu'on nomme la Montagne de Cuivre, parce qu'elle est remplie de ce métal qui renferme de l'or: des Européens voulurent s'y rendre, poussés par le désir de s'enrichir; mais ils y furent tous massacrés. On assure qu'on en a trouvé dernièrement dans une caverne d'où suintait le venin avec lequel les Hottentots empoisonnent leurs flèches. Une découverte qui sem-

ble plu-  
neux, c  
périenc  
d'intére

Nos  
times d  
venait  
vaissea  
part ap  
étaient  
lène, c  
Lorsqu  
meille  
pour r  
dans le  
poursu  
chant  
précat  
elle le

Ste  
elle es  
est m  
pouv  
prêts-  
gafin  
glais  
en or

ble plus utile est celle de bains chauds & férugineux, dont l'usage a été prouvé utile par l'expérience. C'est là tout ce que j'ai vu & appris d'intéressant au cap de Bonne-Espérance.

Nos vaisseaux ayant été ravitaillés, nous sortîmes de cette dangereuse baie par un vent qui venait du sud-est, sur la fin de Mars 1723. Ces vaisseaux étaient au nombre de 23, dont la plupart appartenaient à la compagnie & les autres étaient Anglais. Nous cinglâmes vers *Ste. Helène*, où nous arrivâmes trois semaines après. Lorsqu'on crut en être près, deux vaisseaux, les meilleurs voiliers de la flotte, prirent les devants pour reconnaître s'il n'y avait point de corsaires dans les environs: nous y en trouvâmes un qu'on poursuivit sans pouvoir l'atteindre. En approchant de l'isle on se mit en ordre de bataille, précaution prudente, quoique souvent inutile; elle le fut au moins pour nous.

*Ste. Helène* peut avoir douze lieues de circuit; elle est sous le 16° de latitude méridionale: elle est montueuse, fertile en fruits, en plantes, pourvue de bétail. Les vivres sont toujours prêts, & l'on peut la regarder comme un magasin de rafraîchissemens pour les vaisseaux Anglais qui viennent y relâcher. Les Hollandais en ont été les maîtres; les Anglais le sont au-

jourd'hui ; mais les premiers y peuvent aborder encore en toute sûreté. Ses habitans sont Anglois , au moins d'origine ; on y célèbre leur culte.

De là nous navigâmes vers l'isle de l'Ascension, sous le 8° de latitude méridionale : elle a la même étendue que Ste. Hélène ; mais ses côtes sont hérissées de rochers escarpés qui la rendent d'un abord difficile , & elle est déserte. Il y a cependant un havre où l'on peut aborder , & on y peut faire de l'eau. On y laisse souvent des mal-faiteurs. Nous nous éloignâmes bientôt de cette isle , & nous passâmes la ligne sans être beaucoup incommodés de la chaleur , parce que le vent soufflait avec force. Enfin , nous découvrîmes avec joie l'étoile polaire que nous n'avions point vue depuis 18 mois. Nous atteignîmes le 18° de latitude septentrionale, où la mer est si couverte d'herbes qu'elle paraît de loin comme une prairie verte & sans bornes. Cette herbe a une teinte jaune ; elle est creuse , & quand on la presse , il en sort un suc visqueux. Il y a des années où elle ne paraît point : les uns disent qu'elle croît au fond de la mer , & les plongeurs assurent qu'il est tapissé de verdure & de fleurs : d'autres croient qu'elle est détachée par les vagues des côtes d'Afrique & que les vents la cha-

rient da  
qu'ici &  
de telles  
d'Améri  
trouve t

Nous  
gne où  
nail , acc  
des côte  
nouveau  
de Hicla  
ont ord  
d'être fo  
les côte  
ceux qu  
la mer ,

Pend  
core env  
cependa  
les Hol  
y trouv  
tendaier  
où chac  
Pour no  
pagnie ,  
1723 , &  
précisen  
sortis d

rient dans l'Océan : mais comme on ne la voit qu'ici & que les côtes d'Afrique n'offrent point de telles herbes, il est plus croyable qu'elle vient d'Amérique, du golfe de Bahama où on la retrouve très-abondante.

Nous entrâmes ensuite dans les mers d'Espagne où notre vaisseau d'avis perdit son gouvernail, accident qui l'obligea de jeter l'ancre près des côtes d'Angleterre pour s'en pourvoir d'un nouveau. Pour nous, nous cinglâmes vers l'isle de Hitland ; car les vaisseaux de la compagnie ont ordre de faire le tour de l'Irlande pour éviter d'être forcés par le mauvais tems d'aborder sur les côtes d'Angleterre. On n'en excepte que ceux qui sont endommagés & ne peuvent tenir la mer, comme il arriva au nôtre.

Pendant trois semaines, nous navigâmes encore enveloppés d'épais brouillards. Nous vîmes cependant les Orcades, à la hauteur de 60°, où les Hollandais ont leur pêche de harang ; nous y trouvâmes quelques vaisseaux qui nous y attendaient pour nous escorter jusqu'en Hollande où chacun chercha le port qui lui était désigné. Pour nous autres, tous prisonniers de la compagnie, nous arrivâmes au Texel le 11 Juillet 1723, & cinq jours après devant Amsterdam, précisément le même jour que nous en étions sortis deux ans auparavant.

---

V O Y A G E

DU COMMODORE BYRON.

---

C E voyage eut pour but de faire de nouvelles découvertes, de chercher sur-tout entre le cap de Bonne-Espérance & le détroit de Magellan, des terres inconnues, & d'examiner les isles Pépys & Falkland. J'avais sous mon commandement deux vaisseaux; l'un nommé le Dauphin, portait vingt-quatre canons, trois lieutenans, trente-sept bas-officiers, & cent-cinquante matelots; l'autre était la Tamar, frégate de seize canons, commandée par le capitaine Mouat, portant trois lieutenans, vingt-deux bas-officiers & quatre-vingt-dix matelots. Forcé par un accident de relâcher à Plymouth, je donnai à mes matelots deux mois de paie d'avance afin qu'ils pussent se procurer les facilités qu'ils voudraient, & je partis le 3 juillet 1764. Un vent frais favorisait notre marche; mais il servit toujours plus à nous prouver que la frégate portait mal la voile, & retarderait notre course. Trois jours après notre départ,

Vo  
durant  
nomène  
paraissai  
heure,

Ce fin  
voisins  
les désér  
désert,  
cre dans  
mes & n  
Portugai  
primes  
& contin  
après no  
des Cana

Notre  
jours ap  
pèce de  
l'eau en  
prolonge  
Mais no  
de cette  
cap Verd  
de Sel, c  
perent à

Le 30  
Praïa, le



durant la nuit, l'officier qui veillait vit un phénomène extraordinaire; c'était un météore qui paraissait un vaisseau en feu, & qui dura une heure, puis disparut.

Ce fut le 12, que nous découvrîmes les rocs voisins de Madere, nommés les sauvages, ou les déserteurs, parce qu'ils ont un aspect triste, désert, stérile. Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal. Nous nous saluâmes & nous visitâmes réciproquement avec les Portugais, y vîmes deux vaisseaux Anglais, y prîmes des provisions, sur-tout des oignons, & continuâmes notre route le 19. Trois jours après nous découvrîmes l'isle de Palme, l'une des Canaries.

Notre eau commença à se corrompre quelques jours après, & nous la purifiâmes avec une espèce de ventilateur qui force l'air de traverser l'eau en formant un courant continu qui on prolonge aussi long-tems qu'on le croit nécessaire. Mais nous n'avions pas une provision suffisante de cette eau, & nous pensâmes aux isles du cap Verd. A peine eûmes nous découvert l'isle de Sel, que nous vîmes des tortues; elles échappèrent à nos efforts pour les prendre.

Le 30, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Praïa, le meilleur port peut-être de l'isle St.

Jago. Son mouillage est très-dangereux dans la saison pluvieuse, c'était celle où nous étions; les vents du midi y soulevaient la mer en grosses lames qui se brisaient avec fureur sur le rivage; elles annoncent des tempêtes & nous firent faire de l'eau avec toute la diligence possible. La chaleur humide y corrompit la chair de trois jeunes bœufs que nous y achetâmes, dès que nous les eûmes tués.

Nous y restâmes trois jours & remîmes à la voile, pourvus de volailles, de chèvres maigres & de singes, que nos gens échangèrent contre de vieilles hardes & du vieux linge; mais nous en emportâmes aussi des fièvres accablantes, malgré le soin que je prenais, de faire changer de linge aux matelots, avant de s'endormir, lorsqu'ils étaient mouillés.

La Tamar nous retarda encore parce qu'elle perdit une vergue, il fallut l'attendre. Nous voguâmes cependant sans accident, & vinmes mouiller dans la rade de Rio-Janeiro. Une observation qui nous fit de la peine, c'est que le poisson s'éloignait de notre vaisseau, sans doute parce qu'il était doublé de cuivre; la pêche est abondante dans ces latitudes, & nous ne pûmes prendre que des goulus de mer.

Rio-Janeiro présente un très-beau coup d'œil;  
son

son go  
avec ta  
merce.  
pour fa  
jettent

Les  
promp  
vire; r  
ressent  
nous  
nous l  
un ven  
chimes  
étroite

Le E  
& qui  
dans c  
lenteur  
par le f

Dès  
blai mo  
Tamar.  
dre, je  
m'écou  
nous de  
cherche  
qu'ils a

Tom

son gouverneur est despotique; il nous reçut avec faste; les Portugais y font un grand commerce, & employent toutes sortes de moyens pour faire désertter les matelots des bâtimens qui jettent l'ancre dans le port.

Les malades de la Tamar s'y rétablirent promptement; il n'y en avait pas sur mon navire; mais les chaleurs insupportables qu'on y ressent nous rendirent impatiens de le quitter; nous calfatâmes promptement nos vaisseaux; nous levâmes l'ancre; mais il fallut attendre un vent de terre pour en sortir. Nous ne franchîmes pas sans danger son entrée, elle est étroite & la mer y bat avec violence.

Le Kent, vaisseau qui portait le lord Clive, & qui était parti un mois avant nous, entra dans cette rade tandis que nous y étions. La lenteur de sa marche lui était sur-tout funeste par le scorbut qui déjà le désolait.

Dès que je fus fortis de Rio-Janeiro, j'assemblai mon équipage & fit venir le capitaine de la Tamar. Là, n'ayant plus d'indiscrétions à craindre, je leur appris le but de notre voyage: ils m'écoutèrent avec joie lorsque je leur dis que nous devions entrer dans la mer du Sud, pour chercher à y faire des découvertes importantes, qu'ils auraient double paie & des gratifications

s'ils remplissaient leur devoir avec zele. Tous m'assurèrent qu'ils iraient par-tout où je voudrais les conduire; qu'ils braveraient tous les dangers pour servir la patrie, & que je pouvais compter sur leur obéissance.

Le 29 Octobre, les vents soufflerent par rafales violentes; il falut abattre une partie de nos voiles; la mer devint affreuse, le vaisseau fatiguait beaucoup, je fus réduit à faire jeter quatre canons à la mer pour le soulager. La tempête ne s'appaîsa que le lendemain; mais quoique nous fussions encore dans des climats tempérés, le froid devint très-vif; il nous fut d'autant plus sensible qu'il n'y avait que huit jours que nous avions éprouvé des chaleurs excessives; nos matelots qui ne s'attendaient pas à voyager dans des climats froids, avaient vendu leurs habits d'hiver & leurs couvertures dans les ports où nous avions relâché, & ils furent obligés d'en acheter du magasin qu'on en avait fait par précaution.

Quelques jours après nous vîmes divers oiseaux voltiger autour de nous: il y en avait de très-gros à plumage blanc & à plumage noir: des pintades tachetées de ces deux couleurs volaient en troupes: elles nous parurent un peu plus grosses que des pigeons; nous découvrîmes

ces her  
des vea  
res, l'e  
tôt nou  
fond à  
j'entenc  
nuages  
paru un  
de deux  
à une te  
Je fis m  
je voya  
nous, j  
montagr  
tendre l  
vage de  
pendant  
craintiv  
silence  
s'évanou  
cette ill  
les mers  
parence  
brouillar  
cru pou  
la terre  
des isles

ces herbes que la mer détache des rochers & des veaux marins, signes du voisinage des terres, l'eau changea ensuite de couleur, & bientôt nous cinglâmes vers la côte & trouvâmes fond à 52 brasses. Le soir du 12 Novembre, j'entendis crier *terre*; l'horison était chargé de nuages que les éclairs sillonnaient, ce qui avait paru une isle à mes gens, me présenta l'aspect de deux montagnes escarpées qui se joignaient à une terre, s'étendant entre le midi & l'orient. Je fis mettre en panne, & sondâmes. Comme je voyais la terre presque par-tout autour de nous, je crus être entré dans une baie; les montagnes paraissaient bleues; on croyait entendre le bruit des flots qui se brisent sur un rivage de fable: mais après nous être avancés pendant une heure, avec une circonspection craintive, nous vîmes les monts disparaître, le silence succéder au bruit des vagues, & la terre s'évanouir. Un brouillard épais avait produit cette illusion. Il y a vingt-sept ans que je parcours les mers, & je n'ai pas vu d'exemple d'une apparence aussi générale, aussi soutenue. Si le brouillard ne s'était pas dissipé, nous aurions cru pouvoir faire serment que nous avions vu la terre; de telles illusions ont souvent placé des isles où il n'y en eut jamais.

Le temps devint ferein le lendemain ; mais sur le soir le vent souffla avec furie , il amena de grands nuages noirs , & l'équipage fut effrayé d'un bruit subit & extraordinaire, semblable au mugissement des flots agités. Je fis abattre nos voiles élevées ; mais avant qu'on pût le faire , la mer se souleva en lames énormes qui s'avançaient sur nous ; il fallut plier toutes les voiles pour échapper au danger qui nous menaçait ; elles coucherent en effet le vaisseau sur le côté ; une de nos voiles qui n'avait pu être pliée fut mise en pieces , un de mes officiers fut renversé & blessé. Sans nos précautions , nous aurions coulé à fond , & si cet ouragan nous eût attaqué de nuit , nous eussions pu difficilement échapper à sa fureur. Il nous fut annoncé par les cris perçans d'un grand nombre d'oiseaux qui le fuyaient ; il ne dura que vingt minutes. La *Tantiar* qui eut plus de temps pour se préparer , n'eut que sa grande voile déchirée. La mer demeura encore agitée , quoique l'air se fut calmé.

Les premiers rayons du jour , le 14 Novembre , nous montrèrent la mer teinte d'un rouge de sang , couverte de coquillages de cette couleur , semblables à de petites écrevisses ; nous en primes beaucoup avec des corbeilles. Le

lendem  
parenc  
il me p  
s'avanc  
baies ,  
était be  
borde  
La terr  
nuds ,  
bustes.  
un ven  
que j'é  
mes tro  
que le  
mer agi  
fussions  
naient c  
Ce f  
Blanc ;  
que po  
rèta en  
butte a  
Le jour  
tempête  
pluie fa  
ne faisa  
river a

lendemain nous vîmes la terre ; elle avait l'apparence d'une isle longue de huit à neuf lieues : il me parut que c'était le cap Ste. Helène, qui s'avance au loin dans la mer, & forme deux baies, l'une au midi, l'autre au nord ; le tems était beau ; mais je savais que le rivage était bordé de rocs à fleur d'eau, & je m'en écartai. La terre offrait l'aspect d'une chaîne de rocs nus, où l'on ne découvrait ni arbres, ni arbustes. Je dirigeai ma route sur le cap Blanc, un vent terrible vint retarder encore une route que j'étais impatient de faire, parce que j'avais mes trois lieutenans & le maître malades, quoique le reste de l'équipage fut en bon état. Une mer agitée, un temps très-froid malgré, que nous fussions dans l'été de ces climats, nous donnaient des inquiétudes sur l'avenir.

Ce fut le 17, que nous découvrîmes le cap Blanc ; mais la violence du vent, qui ne cessait que pour renaître avec plus de force, nous arrêta encore ; la nuit fut cruelle & le vaisseau en butte aux vagues irritées fatiguait extrêmement. Le jour n'apporta que peu de soulagement ; la tempête fut moins forte, mais la neige & la pluie furent très-incommodes. Tant d'obstacles ne faisaient qu'irriter le desir qu'on avait d'arriver au port Desiré. Nous en approchâmes

deux jours ; mais en passant sur l'extrémité d'un banc qui nous eut fait échouer si notre route eût été un peu plus au nord. Le cap Blanc était à quatre lieues de nous vers le couchant.

Le port Desiré est décrit par Narborough d'une manière confuse, & nous ne savions quelle route prendre pour nous y rendre. Ce navigateur place une baie au midi du cap Blanc, cependant je ne découvris rien de semblable ; je suivis le rivage à quelque distance en me dirigeant au midi, poussé par un bon vent qui venait de la terre : diverses colones de fumée nous annonçaient des habitans, & nous ne voyions que des collines de sables arides, aucune plante élevée ne frappait nos regards. Quelquefois à sept ou huit milles du rivage il y avait très-peu de fond. Enfin, après avoir suivi la côte tout le jour, nous aperçûmes vers le soir une isle qui nous parut être l'isle des Pingoins, & qui l'était en effet ; elle était à six lieues de nous, & le port Desiré n'en est qu'à trois lieues : le lendemain nous nous en approchâmes à la distance de quatre à cinq milles : la mer y était couverte de veaux marins & de pingoins. L'isle qui prend son nom de ces derniers nous parut bordée de rochers : il en est un qui s'éleve de la mer comme une pyramide dans la partie mé-

ridion  
perme  
étroite  
le flot  
trême.  
milieu  
afin d'  
est ét  
s'élarg  
vre qu  
fablon  
pèdes  
nous r  
sans d  
aux d  
course  
mes à  
marins  
que de  
chargé

Par  
une d  
faitem  
de hu  
touffu  
éclatan  
ou col



ridionale de l'entrée du port ; c'est l'indice qui permet le moins de la méconnaître : elle est étroite, bordée de rocs & de bancs de sable, & le flot y forme un courant d'une rapidité extrême. Je crus devoir mouiller au dehors, au milieu des vagues qu'un vent impétueux élevait ; afin d'avoir le temps de le faire visiter. Ce port est étroit dans un espace de deux milles, il s'élargit ensuite ; dans l'intérieur on ne découvre qu'une campagne déserte, que des collines sablonneuses : nous y vîmes quelques quadrupèdes qui s'enfuirent à notre approche, & nous ne pûmes en connaître l'espèce. C'étaient sans doute des guanaques, animaux semblables aux daims, moins grands, & très-légers à la course. En remontant le canal, nous abordâmes à une isle où nous tuâmes cinquante veaux marins, dont quelques-uns étaient aussi gros que de jeunes bœufs : nos bateaux étaient aussi chargés d'oiseaux.

Parmi ces derniers, il en est un qui mérite une description particulière. Sa tête serait parfaitement semblable à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée était un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou une palatine ou colier naturel de la plus grande beauté ; sur

le dos, son plumage est d'un noir aussi brillant que le jais le plus poli; ses jambes sont remarquables par leur grosseur & par leur force; mais les ferres en sont moins acérées que celles de l'aigle; il a près de douze pieds d'envergure.

La Tamar entra dans le port avant moi; je crus devoir attendre un vent favorable; il se fit sentir & je levai l'ancre, mais il changea que nous étions encore à l'embouchure & nous fûmes forcés d'y jeter l'ancre. Le vent soufflait avec des raffales si violentes que le vaisseau traîna son ancre & vint échouer sur une pointe de gravier. La marée accourut avec violence & le vent qui se renforça encore augmentèrent les dangers de notre situation, & ce ne fut qu'après quatre heures du travail le plus pénible, que nous parvinmes à faire flotter le vaisseau. Mais nous craignîmes que ce ne fut pas pour long-tems; les raffales toujours plus violentes nous rejetaient sur le rivage malgré tous nos efforts, quand enfin, les secours de la Tamar vinrent nous tirer de cette situation dangereuse, & nous permirent de jeter l'ancre de nouveau sur un fond plus sûr.

Nous y restâmes le 23; pendant ce jour, nous visitâmes le port; nous y trouvâmes une source d'une eau saumâtre, & nos excursions

dans le  
qu'un  
mes les  
d'un ét  
d'une  
présent  
un exc  
peut-ét  
pagnes  
autour  
découv  
environ  
nous f  
nous e  
nous i  
faire &  
La r  
pûmes  
ferait  
l'y av  
& nou  
coup d  
vreuil  
goût a  
tiré,  
quoiqu  
apport

dans les campagnes ne nous offrirent au loin qu'une contrée nue & désolée. Nous distinguâmes les traces de divers animaux sur les bords d'un étang d'eau salée ; nous crûmes y voir ceux d'une espèce de tigre. Un nid d'autruches se présenta sous nos pas , & les œufs nous parurent un excellent mets. Les animaux ne trouvent peut-être que de l'eau salée dans ces tristes campagnes, & c'est la raison qui paraît les attirer autour de l'étang. La source que nous avions découverte était jusqu'à ce jour, la seule des environs du port, & ne pouvant en boire l'eau, nous fûmes obligés de creuser des puits, qui nous en donnerent, mais très-peu, quoiqu'ils nous imposassent de grands travaux pour les faire & les conserver.

La mer devint enfin plus tranquille, & nous pûmes chercher un lieu commode où le vaisseau ferait en sûreté ; nous le trouvâmes, & après l'y avoir amené, nous descendîmes à terre, & nous amusâmes à chasser. Nous tuâmes beaucoup de lievres aussi gros que de jeunes chevreuils ; la chair en est très-blanche & d'un goût agréable ; l'un de ceux que nous avons tiré, courut encore l'espace de deux milles quoique la balle lui eût traversé le corps. Nous apportâmes encore des canards sauvages & un

petit vilain animal qui répandait une odeur infecte ; un guanaque que nous chassâmes longtemps, nous échappa ; c'était le plus gros que nous eussions vu ; quand sa course rapide l'avait éloigné de nous , il s'arrêtait pour nous regarder & poussait des hennissemens assez semblables à ceux du cheval ; puis il reprenait la course ; enfin il disparut. Une autre troupe de nos gens fut plus heureuse que nous ; ils avaient tué deux guanaques & un faon que leur pesanteur fit laisser sur le lieu même. Les plus pesans que nous y avons vus, pesaient environ trois cents livres. On les envoya chercher le lendemain , mais les tigres n'en avaient laissé que les os.

Nous trouvâmes près du rivage un canot à deux rames, d'une forme singulière, & le canon d'une arme à feu, sur lequel étaient gravées les armes d'Angleterre ; il y fut laissé sans doute, ou par l'équipage de Jean Narborough, ou par celui de Wager : il était si rongé par la rouille, qu'il tombait en poussière sous les doigts.

Les végétaux des environs du port se réduisent à une espèce de pois sauvages : nous ne découvrîmes aucun habitant, mais nous aperçûmes des vestiges du feu qu'ils y avaient fait.

Le vent toujours très-violent s'opposait à nos opérations ; nous voulions réparer notre vais-

seau,  
pour  
dange  
retard  
si gra  
nageu  
hors d  
secour  
de for  
le mili  
rempli  
elles ;  
que p  
ce cau  
nous  
sur le  
cidens  
fortir  
No  
le cra  
qui n  
rent à  
plus  
nous  
venait  
nos se  
jours,

seau, le lester, descendre nos canons au fond pour faciliter notre course & la rendre moins dangereuse ; mais les tempêtes & la marée même retardaient nos travaux ; cette dernière est d'une si grande rapidité, qu'un matelot, excellent nageur, étant tombé dans la mer, fut entraîné hors de notre vue avant qu'on put courir à son secours : cependant, facilité par nos soins, aidé de son adresse, il parvint sur le rivage. Dans le milieu de la nuit, notre canot à six rames fut rempli d'eau par les vagues & jeté à la mer par elles ; celui qui le gardait n'échappa à la mort que par un heureux hasard. Il fallut chercher ce canot le lendemain, & le ramener quand nous l'eûmes trouvé à plusieurs milles de là, sur le rivage. Tant d'inconvéniens, tant d'accidens me firent hâter nos réparations, afin de sortir plus vite de ce port Désiré.

Nos gens trouverent dans les jours suivans, le crane & les os d'un homme ; cependant, ce qui nous fit le plus de plaisir fut qu'ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque : c'était le plus bel animal que nous eussions jamais vu ; nous parvinmes à l'appivoiser au point qu'il venait nous lécher les mains ; mais malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours,

L'accident arrivé à notre canot nous fut de quelque utilité ; ceux qui le raccommoderent sur la rive méridionale y trouverent deux sources dont l'eau pouvait se boire : c'était une découverte intéressante pour nous , car la disette d'eau commençait à se faire sentir.

Le 28 , je remonta le canal dans mon bateau jusqu'à la distance de vingt milles ; mais la mer devenant très-agitée , je descendis sur le rivage dans un lieu d'où j'avais peine à distinguer la rive opposée , ce canal parait s'avancer quatre ou cinq fois plus avant dans les terres. On y voyait diverses isles dont quelques-unes étaient assez grandes : je mis pied à terre sur l'une d'entr'elles ; telle était la multitude d'oiseaux qui s'y trouverent , qu'en s'élevant pour fuir , ils formèrent une nuée qui obscurcit le ciel : nous ne pouvions marcher sans écraser leurs œufs : nous en tuâmes en l'air avec des bâtons , avec des pierres. Leurs œufs fournirent un repas à nos matelots.

Aucun vestige d'homme ne se montra sur les bords de ce canal ; ses seuls habitans paraissent être des multitudes d'oiseaux , des troupeaux de guanaques & des bêtes féroces. Les guanaques marchent en troupes de 60 à 70 ; elles ne se laissent point approcher ; souvent après avoir

fuit de  
met q  
Nous y  
fier, in  
que m

Enfi  
malgré  
param  
deux  
puits  
vèrent  
regard  
stupid  
lui lan  
il dem  
qu'il  
pôtear  
des na  
que n

No  
grand  
canal  
un po  
draier  
niens  
Le ba  
frent

fuit derrière les collines, on les voyait au sommet qui attachaient sur nous leurs regards. Nous y tuâmes un chat tigre, petit animal, mais fier, intrépide, qui se défendit long-tems, quoique mortellement blessé.

Enfin, nous parvinmes à lester notre vaisseau, malgré les vents & la rapidité du flux, nous préparâmes nos agrès, nous fîmes de l'eau. Les deux matelots qui arriverent les premiers au puits dont il fallut faire encore usage, y trouvèrent un tigre couché par terre; l'animal les regarda l'un & l'autre avec une indifférence stupide, ils eurent la sottise de s'en irriter, & lui lancerent des pierres: malgré cette insulte, il demeura couché & ne prit la fuite que lorsqu'il eut vu arriver la troupe. Je fis planter un poteau près de ce puits, afin d'y diriger les pas des navigateurs qui auraient les mêmes besoins que nous.

Nous primes les sondes du port avec le plus grand soin & nous vîmes que dans la longueur du canal, il n'y a point de rocs cachés; & qu'il ferait un port commode pour les vaisseaux qui voudraient y relâcher; il n'y a que deux inconvéniens, la disette d'eau, & la rapidité du flot. Le bois y est rare, quelques brossailles y offrent la facilité d'y faire du feu; il n'y a pas de

plantes salutaires : mais la contrée abonde en guanaques, en guanacos, en oiseaux d'espèces différentes, en canards, en oies sauvages ; les moules y sont si abondantes, que lorsque la mer est basse, on peut aisément en charger un bateau.

Après avoir réparé notre vaisseau & notre canot, nous abatimes nos tentes, levâmes l'ancre & partimes le soir du 5 décembre. Nous cherchions l'isle *Pépys*, qu'on dit être sous le 47<sup>e</sup> degré de latitude. C'est Cowley qui la détermine ; Halley se borne à dire qu'elle est à 80 lieues du continent. Le vent était favorable, le ciel beau, le soleil quelquefois nous faisait soupçonner que ces climats n'étaient pas sans été. Je plaçai la Tamar à vingt lieues de moi, pour embrasser un plus vaste espace dans nos recherches, & marchant au midi, revenant à l'orient & vers le nord, croisant dans les diverses directions, la place qu'on assigne à cette isle, je ne pus la rencontrer, & me persuadai qu'elle n'existe pas. Personne en effet ne dit y avoir abordé. Cowley parle de la beauté de son port, mais dit qu'il n'y put entrer. Peut-être il se sera trompé de latitude.

Je cessai de faire de vaines recherches, & résolus de me rapprocher du continent & de re-

lâcher de  
faire de  
besoin ;  
nous n'  
rapproc  
vrir les  
éloignée  
l'air, n  
d'oiseau  
suivaien  
était fai  
ces clim  
que par

Le 15  
la mer  
hautes,  
même en  
son ; à c  
submerg  
nous ab  
notre pr  
que noi  
du conti  
lut donc  
coups de  
mes, &  
reprimes



lâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions grand besoin ; d'ailleurs la saison était fort avancée , & nous n'avions pas de tems à perdre. En nous rapprochant des terres , je cherchais à découvrir les isles *Sebaldes* , qui ne devaient pas être éloignées de la route que nous tenions. Dans l'air , nous étions environnés de compagnies d'oiseaux ; sur la mer , de pesantes baleines nous suivaient. La chaleur , même dans un beau tems , était faible , & nous éprouvâmes que l'été de ces climats ne différait de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15 , nous esuyâmes une nouvelle tempête ; la mer devint affreuse ; les lames étaient plus hautes , plus terribles que je ne les avais vues même en doublant le cap Horn avec le lord Anson ; à chaque instant je croyais voir le vaisseau submergé ; notre plus grande sûreté eût été de nous abandonner aux flots sans voiles ; mais notre provision d'eau était si près d'être épuisée , que nous devons craindre de nous éloigner du continent , ou de périr de soif. Il nous fallut donc garder une voile ; nous reçûmes des coups de mer terribles ; cependant nous résistâmes , & le lendemain le vent s'affaiblit. Nous reprîmes notre route , & découvrîmes la terre le

18. Nous étions alors à dix-neuf lieues du cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan. Le calme alors ne nous permit pas d'approcher du rivage; il cessa, & je voulus entrer dans une large baie au fond de laquelle je croyais voir un port; mais nous le trouvâmes fermé par une chaîne de rocs cachés. La mer est en cet endroit très-poissonneuse. Nous y vîmes plusieurs marsouins poursuivre d'autres poissons; ils étaient d'un blanc de neige tacheté de noir, & offraient un spectacle agréable & toujours varié. La terre paraissait ici, comme au port Désiré, nue & désolée, on n'y voyait que des dunes & point d'arbres.

Le 20, nous étions à la hauteur du cap Beauteux; & à quatre lieues de distance, nous ne trouvâmes que peu de fond: il ferait probablement dangereux d'en approcher de plus près. Nous allâmes jusqu'au cap des Vierges, & trouvâmes que la côte s'avance plus à l'orient qu'on ne le marque sur les cartes. Nous passâmes sur un banc de sable large d'une lieue, & y laissâmes tomber l'ancre pour attendre la Tamar qui louvoya toute la nuit. Nous vîmes des guanagues paître dans les vallées, & à environ quatre ou cinq lieues du détroit, une colonne de fumée nous annonça des hommes. Nous la

vîmes

vîmes e  
que je  
deux m  
que les  
détroit  
mes à ch  
les invit  
quoiqu'  
une vic  
la côte  
des Ind  
naufra  
Mais  
Indiens  
vage, q  
Je vis u  
pèce de  
du rivag  
la terre  
descendi  
armés,  
vîmes b  
500 hor  
à pied. I  
de prom  
& nous  
nous rei  
Tom

vîmes encore le lendemain, & c'est vers elle que je dirigeai notre course. Je jetai l'ancre à deux milles du rivage; c'était en ce même lieu que les gens du *Wager*, après avoir franchi le détroit dans leur chaloupe, virent des hommes à cheval qui arborerent un drapeau blanc & les inviterent à descendre; ils ne purent le faire, quoiqu'ils le désirassent; le vent soufflait avec une violence qui les obligea de s'éloigner de la côte; ils douterent si ces hommes étaient des Indiens ou des Européens qui avaient fait naufrage sur ces côtes.

Mais il y a lieu de croire que c'étaient des Indiens; car à peine me fus-je approché du rivage, que le même spectacle s'offrit à mes yeux. Je vis une troupe de cavaliers arborer une espèce de pavillon ou de mouchoir blanc, & qui du rivage nous faisaient signe de descendre sur la terre. Curieux de connaître ce peuple, je descendis dans un canot avec des soldats bien armés, & m'approchai du rivage. Nous découvrîmes bientôt que cette troupe était d'environ 500 hommes, dont le plus petit nombre était à pied. Ils s'étaient avancés autour d'un espèce de promontoire, faisaient flotter leur pavillon, & nous invitaient par des gestes & des cris à nous rendre auprès d'eux. Je ne leur vis point

d'armes : cependant la prudence m'engagea à leur faire signe de se retirer en arriere , & ils le firent sur le champ sans cesser de nous appeller à grands cris.

Nous abordâmes avec beaucoup de peine , & après avoir fait ranger ma troupe , & lui avoir ordonné de garder son poste , je m'avançai seul vers les Indiens. Ils reculèrent à mesure que j'avançai ; alors je leur fis entendre qu'ils devaient m'envoyer un des leurs. Ils me comprirent , & un de leurs chefs qui , en comparant sa taille avec la mienne , me parut avoir près de sept pieds de haut , s'approcha de moi. La peau d'un animal sauvage couvrait ses épaules ; son corps était peint d'une manière hideuse , l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir , l'autre d'un cercle blanc , & le reste de son visage était sillonné de raies de couleurs diverses. A l'instant où ce colosse me joignit , nous prononçâmes l'un & l'autre quelques mots en signe de salut ; & j'allai avec lui joindre ses compagnons à qui je fis signe de s'asseoir , & ils eurent cette complaisance. Il y avait aussi parmi eux de fort grandes femmes. Le son de plusieurs voix réunies se fit entendre , & bientôt je vis des vieillards qui chantaient d'un ton grave & plaintif. Je supposai qu'ils célébraient

quelq  
la me  
yeux  
blanc  
leurs  
l'éclat  
leurs  
de bo  
vir e  
était n  
à cett  
rassad  
plaisi  
je leu  
assis ,  
de pla  
ne te  
tre. J  
viron  
de la  
tout  
leur f  
mes p  
témo  
brilla  
de pl  
avaie

quelque acte de religion ; tous étaient vêtus de la même manière. Les cercles autour de leurs yeux variaient par la couleur : les uns les avaient blancs & rouges, d'autres rouges & noirs : leurs dents blanches & bien rangées avaient l'éclat de l'ivoire : tous portaient une peau sur leurs épaules, quelques-uns avaient des espèces de bottines avec une cheville de bois pour servir en guise d'éperons. Le reste de leur corps était nud. D'autres vinrent au galop se joindre à cette troupe. Je leur distribuai des grains de raffade jaunes & blancs, qui parurent leur faire plaisir. J'étendis une piece de ruban vert que je leur fis tenir : tous restèrent tranquillement assis, & quoique ce ruban parut leur faire plus de plaisir encore que les grains de raffade, ils ne tenterent point de se l'arracher l'un à l'autre. Je le leur coupai en portions, longues environ de trois pieds, je les leur attachai autour de la tête, & ils les gardèrent sans y toucher tout le tems que je fus avec eux. Cette conduite leur fit honneur dans mon esprit ; & quoique mes présens ne pussent s'étendre à tous, ils ne témoignèrent ni impatience de posséder ces brillantes bagatelles, ni curiosité pour les voir de plus près ; ils demeurèrent à la place qu'ils avaient prise.

Ceux qui se formeraient l'idée d'un Indien presque nud qui, paré des colifichets d'Europe, vient retrouver ses compagnons dans les bois, pourraient le comparer à la fable de Gay, où il nous peint le *singe qui a vu le monde*. Cependant, à considérer ces sauvages avec un œil philosophique, leur passion pour des bagatelles ressemble à la nôtre; nous sommes peut-être plus ridiculement parés, plus avides & plus fiers de l'être; toute la différence est dans la variété de nos parures, dans l'abondance des moyens, & sur-tout dans l'habitude de nous voir toujours chargés de ces bagatelles; le sauvage aime le verre comme nous aimons le diamant, & nous n'avons pas plus de raison que lui.

Ces Indiens décorés par mes mains n'étaient point absolument étrangers à ces colifichets brillans. En les considérant avec plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre jaune ou d'un or pâle, & quelques grains de colier de verre bleu attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules; elle était d'une taille haute & massive, & son visage était barbouillé de couleurs diverses comme son corps. J'essayai de lui demander par tous les signes dont je pus m'aviser d'où elle les tenait: mais je

ne pus  
montra  
c'était p  
manqua  
en don  
crurent  
quatre  
jours et  
en viren  
rent en p  
prendre  
laidées  
acciden  
devant c  
m'en fair  
& d'enve  
pourrait  
alors de  
l'exceptio  
pour me  
regrettai  
l'avait fin  
bac. Cet  
étonné de  
devant c  
étaient pl  
était prop

ne pus m'en faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourreau d'une pipe de terre rouge ; c'était pour me faire comprendre que la troupe manquait de tabac, & qu'ils désiraient que je leur en donnasse. Je fis un signe à mes gens, qu'ils crurent être une demande de secours, & trois ou quatre accoururent. Les Indiens avaient toujours eu les yeux fixés sur eux, & dès qu'ils en virent quelques-uns s'avancer, ils se levèrent en poussant un grand cri, & voulurent aller prendre leurs armes que sans doute ils avaient laissées à quelque distance. Pour prévenir un accident & dissiper leurs craintes, je courus au devant de nos gens, & du plus loin que je pus m'en faire entendre, je leur criai de retourner & d'envoyer quelqu'un avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, ils reprirent leur place à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me réciter une longue chanson que je regrettais de ne pouvoir entendre. A peine il l'avait finie, que M. Cuming arriva avec le tabac. Cet officier avait six pieds de haut, & fut étonné de se voir métamorphosé en petit homme devant ces Patagons, dont les moins grands étaient plus grands que lui, & dont la carrure était proportionnelle à la hauteur, ce qui est

assez rare dans les Européens de haute taille.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approcherent de moi; ils parurent m'inviter à monter à cheval avec eux & à les suivre vers leurs habitations; il eût été imprudent de se rendre à leurs instances; je leur fis entendre qu'il fallait que je retournasse au vaisseau; ces chefs me comprirent, furent fâchés & reprirent leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près de demi-minute, portait ensuite sa main à la bouche & montrait le rivage. Je soupçonnai que le sens de ces démonstrations était que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions; mais je ne pouvais accepter ces offres, & bientôt je les quittai. Aucun d'eux ne se présenta pour me suivre. Ils avaient un grand nombre de chiens dont ils se servent sans doute pour la chasse des bêtes sauvages, & de la chair desquelles ils se nourrissent en partie. Ils ont de très-petits chevaux, mal faits & mal tenus, mais très-vites à la course: leurs brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton qui sert de mors; leurs selles ressemblent aux couffinets dont se servent les payfans Anglais. Les femmes montent à cheval

comme l  
au galop  
dimes, e  
rondis &

Dès q  
mettre à  
de Mage  
lieues à  
pas de le  
lage com  
& de bois  
sûr que  
les isles c  
& où je  
route inc  
traire, m  
du cap de  
remarqu  
rences,

Nous  
pace d'e  
dans cett  
& qui ne  
de fond.  
l'entrée c  
la marée  
pide. Du



comme les hommes & fans étriers; tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendimes, quoiqu'elle fut couverte de cailloux ronds & gliffans.

Dès que je fus de retour au vaisseau, je fis mettre à la voile. Nous entrâmes dans le détroit de Magellan; sa largeur est d'environ neuf lieues à son embouchure; mon dessein n'était pas de le traverser, mais d'y chercher un mouillage commode pour y faire notre provision d'eau & de bois. Il me sembla que ce parti était plus sûr que d'espérer trouver l'un & l'autre dans les isles de Falkland que je ne connaissais pas, & où je ne pouvais arriver qu'au travers d'une route incertaine. La marée, qui nous était contraire, me força de jeter l'ancre à trois milles du cap de Possession, au levant de ces mondrains remarquables que Butkeley, d'après les apparences, a nommé les *Oreilles d'âne*.

Nous avançâmes le lendemain dans un espace d'environ douze milles; nous passâmes dans cette route sur un banc ignoré jusqu'ici, & qui ne laissa une fois que six brasses & demie de fond. Nous pousâmes plus avant, jusqu'à l'entrée de ce qu'on appelle le premier goulet; la marée montante en rendit le passage très-rapide. Durant cette course, nous ne vîmes sur

le rivage qu'un seul Indien : c'était sur la rive méridionale. Il nous fit des signes aussi longtemps qu'il put nous découvrir, mais nous ne pouvions, ni ne voulions les entendre. Nous aperçûmes quelques guanaques sur les collines ; Wood avait tort d'affurer qu'on n'en trouve point sur la Terre de Feu. Au-delà du premier goulet, le canal s'élargit beaucoup ; ce n'est que deux lieues plus loin qu'on découvre l'entrée du second. La distance de l'un à l'autre est d'environ huit lieues. Le second goulet est bordé dans l'espace de cinq lieues d'une côte très-élevée, nous le passâmes & fîmes des efforts pour arriver à l'isle S<sup>e</sup> Elifabeth ; mais le vent étant devenu contraire, il fallut jeter l'ancre à un mille du rivage de cette isle.

Sur le soir, nous y vîmes six Indiens qui semblaient nous appeler ; ils faisaient de grands cris en y joignant des signes : la curiosité nous faisait désirer de descendre ; la fatigue des matelots fit que je m'opposai à ce désir ; je voulus qu'ils se reposassent, & pendant leur repos, les Indiens voyant leurs efforts inutiles, disparurent & ne se montrèrent plus.

La mer a dans cette partie du détroit différentes directions ; près de l'entrée, elle court au midi ; dans le premier goulet, elle a une

directi  
midi,  
couch  
Saint-  
femen  
le car

Le  
deux  
tenti  
de Pi  
marée  
plus  
canot  
Nous  
blonn  
nant  
point  
d'eau  
un ce  
étenc  
point  
parai  
qui r  
guait  
les e  
y vir  
milie

direction contraire; plus loin; elle retourne au midi, mais en conservant une pente vers le couchant. Entre les isles Sainte-Elisabeth & Saint-Barthelemi, elle court encore impétueusement au midi; elle est là très-profonde, & le canal n'est large que d'un demi-mille.

Le 23, nous franchimes l'espace entre ces deux isles, & nous approchant de la côte septentrionale, nous jettâmes l'ancre à trois lieues de l'isle Saint-George, & attendimes que la marée eut changé; nous allâmes quelques lieues plus loin, & alors je m'embarquai dans mon canot pour découvrir la baie d'Eau-douce. Nous descendimes sur la pointe *Sandy*, ou *Sablonneuse*, & je suivis la côte en me promenant, tandis que le canot la prolongeait. Cette pointe est couverte de bois, elle a des sources d'eau douce; les arbres, la verdure y offraient un coup-d'œil agréable, au moins dans une étendue de quatre à cinq milles. Au-dessus de la pointe, on voit une plaine unie dont le sol paraît fertile; la terre y était couverte de fleurs qui répandaient un parfum délicieux. On distinguait une quantité de graines différentes dans les endroits où les fleurs étaient tombées; nous y vîmes des pois dont la tige était fleurie. Au milieu de cette riante prairie, colorée de fleurs

diverses , on voyait voltiger plusieurs centaines d'oiseaux , auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes , parce qu'elles avaient un plumage nuancé des plus belles couleurs. Nous fîmes près de douze milles sur les bords de cette contrée coupée de jolis ruisseaux dont l'eau était pure & transparente.

Cependant il fallut abandonner ces lieux sans nous y approvisionner ; la baie ne s'offrit point à nos regards , & la côte était si bordée de rocs , que le canot ne pouvait y aborder sans danger ; l'eau y était basse & la mer s'y brisait avec force. Nous y trouvâmes un grand nombre de cabanes abandonnées il y avait peu de jours , car dans quelques-unes les feux allumés par leurs habitans , étaient à peine éteints ; toutes étaient placées près des ruisseaux , ou dans le voisinage de quelques sources. En plusieurs endroits on voit du céleri sauvage & diverses plantes salutaires pour les marins qui ont fait un long voyage.

Le soir , nous regagnâmes la pointe Sandy , & y trouvâmes nos vaisseaux à l'ancre à demi mille du rivage. L'air vif qu'on y respirait donnait à nos gens un appétit si violent , qu'ils auraient mangé en un jour la ration de trois. Les uns chassaient : les autres pêchaient ; ceux-ci

priront  
apporter  
nes & d'  
était assé

Le 2.  
avant ;  
mais no  
de veni  
Bientôt  
en form  
la côte ,  
mille d  
nomme  
la mer  
pointe  
river a  
avec la  
au mic  
d'écho  
que ne  
Anne ,  
leve su  
approc  
que se  
lieues  
Ce  
faible.

priront foixante gros surmulets; ceux-là nous apportèrent des oies, des farcelles, des bécassines & d'autres oiseaux d'un très-bon goût. C'en était assez pour faire quelques bons repas.

Le 25, jour de Noël, nous allâmes plus avant; nous apperçûmes la baie d'Eau-douce; mais nous n'y arrivâmes pas, & nous résolûmes de venir jeter l'ancre dans le port *Famine*. Bientôt nous découvrîmes la pointe Anne qui en forme la pointe méridionale; nous suivions la côte, la mer y est très-profonde jusqu'à un mille du rivage. De la pointe que je viens de nommer, une chaîne de rochers s'étend dans la mer jusqu'à la distance de deux milles; la pointe elle-même est très-escarpée, & pour arriver au port sans danger, il faut s'avancer avec la plus grande circonspection. Si l'on va au midi jusqu'à la rivière Sudger, on risque d'échouer; à un mille du rivage, on n'a plus que neuf pieds d'eau. Si on fuit de près la pointe Anne, le fond est d'abord suffisant; mais il s'éleve subitement, & il serait imprudent de s'en approcher davantage quand la sonde ne trouve que sept brasses. Le détroit n'a ici que quatre lieues de largeur.

Ce fut le 27 Décembre, qu'aidés de vents faibles, retardés par des calmes profonds, nous

nous vîmes en sûreté dans le port Famine : nous le trouvâmes tel que nous le désirions. On y est à l'abri de tous les vents , à l'exception de celui qui souffle entre l'orient & le midi ; le fond en est excellent ; on y peut même échouer sans danger. Le bois y est abondant, il y a de grandes forêts, & il n'est pas besoin de l'y aller chercher, les rivières en amènent & en couvrent la côte, on pourrait charger mille vaisseaux de celui qui flottait dans les environs.

L'eau de la Sudger est excellente ; elle se décharge dans la baie ; mais on ne peut la remonter avec des bâtimens à rames que dans le tems du flux. J'y éprouvai un autre inconvénient : les arbres, que la violence des vents y fait tomber, y frappent les bateaux avec force, parce que le courant y est rapide ; plusieurs troncs demeurent enfoncés sous l'eau, & mon canot ayant donné contre l'un d'eux, fut percé du coup qu'il reçut, & dans un instant il fut rempli d'eau. Nous nous hâtâmes de gagner le rivage où nous eûmes de la peine à échouer ; là nous réusîmes à boucher sa voie d'eau, assez pour nous permettre de regagner l'embouchure de la rivière. Ses bords sont plantés d'arbres grands & superbes, je ne crois pas qu'on en voie de plus beaux ailleurs, ils pourraient four-

nir d'exco  
ont plu  
hommes  
embrasser  
nomme  
muns. Ce  
climat, f  
de perro  
lant plum  
nous fou  
nous avie  
port Fam  
dancede

J'y ai  
maux y i  
pu en voi  
nes & pa  
entre ce p  
ble ; la te  
tes utiles  
vrières &  
Je vins  
tre lieues  
core : mais  
cerent de  
mer un gra  
si peu de

nir d'excellens mâts aux vaisseaux : il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, quatre hommes en joignant les mains ne pouvaient les embrasser. Le poivrier & la fausse canelle qu'on nomme l'écorce de Winter, y sont très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont animés par une foule innombrable de perroquets & d'autres oiseaux du plus brillant plumage. La chasse des oies & des canards nous fournissait des repas excellens & variés : nous avions des poissons en abondance, & ce port Famine était pour nous un port d'abondance.

J'y ai souvent suivi les traces que les animaux y imprimaient sur le sable, mais je n'ai pu en voir aucun. J'y ai trouvé plusieurs cabanes & pas un Indien. Tout le pays renfermé entre ce port & le cap Forward est très-agréable ; la terre y semble produire toutes les plantes utiles ; elle y est arrosée par trois belles rivières & plusieurs ruisseaux.

Je vins un jour au cap Forward, qui est à quatre lieues du port, & je désirais aller plus loin encore : mais l'orage & une pluie violente nous forcèrent de nous arrêter, d'y descendre pour y allumer un grand feu & y sécher nos habits. Il y avait si peu de tems que les Indiens avaient quitté

la place où nous nous établimes, que le bois à demi brûlé qu'ils y avaient abandonné, était chaud encore. A peine avions-nous allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée dans la Terre de Feu. C'était probablement un signal que les Américains auraient entendu : nous nous embarrassâmes peu de le deviner ; & après avoir séché nos habits & pris quelques rafraichissemens, nous traversâmes le cap pour nous assurer de la direction du détroit ; nous vîmes qu'elle était vers le couchant en tirant un peu vers le nord. Les montagnes que je voyais dans l'éloignement me parurent d'une hauteur immense, taillées presque à pic, & couvertes de neige de leur cime jusqu'à leur base.

Je fis aussi quelques incursions le long de la côte du nord. Pendant plusieurs milles, la campagne se présenta sous un aspect digne de piquer la curiosité du voyageur ; la terre en quelques endroits était couverte de fleurs qui égalaient celles de nos jardins par leur éclat, par la variété de leurs couleurs & le parfum qu'elles exhalaient. Sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays pourrait devenir par la culture un des plus beaux de la terre. J'avais fait dresser à l'entrée du bois une petite tente près d'un ruisseau, où trois hommes lavaient notre linge. Ils

s'endor  
couché  
féroces  
l'espèce  
lieu fo  
reur à l  
qui dev  
l'approc  
force p  
ils se le  
grand fe  
doute c  
jusqu'à  
la nuit,  
à la por  
fatisfact

Dans  
phin éta  
la forêt  
que c'é  
avaient  
lots, en  
qu'enu  
comme  
repassé  
même,  
chose d'



s'endormirent sur ses bords ; mais après le coucher du soleil, les rugiffemens des bêtes féroces vinrent les réveiller : les ténèbres & l'espèce d'abandon où ils se trouvaient dans ce lieu solitaire, en augmentaient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens qui devenaient toujours plus aigus, annonçaient l'approche de ceux qui les poussaient, leur force prouvait leur taille ; la terreur les glaça ; ils se leverent tremblans & parvinrent à faire un grand feu, qu'ils eurent soin d'entretenir. Sans doute ce feu empêcha ces animaux de pénétrer jusqu'à la tente : mais ils roderent autour toute la nuit, en rugissant d'une manière effrayante ; à la pointe du jour, ils disparurent, à la grande satisfaction de nos matelots transis de peur.

Dans ce port, non loin du lieu où le Dauphin était à l'ancre, il y a une montagne dont la forêt avait été abattue, & nous pensâmes que c'était dans le voisinage que les Espagnols avaient fait un établissement. Un de nos matelots, en traversant cette montagne, s'aperçut qu'en un lieu la terre résonnait sous ses pas, comme s'il y eût eu un souterrain ; il revint, repassa, trouva que l'effet était toujours le même, & soupçonna qu'il y avait là quelque chose d'enterré. Il m'en informa, nous nous y

rendimes munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre, aucun vestige souterrain ne s'offrit à nos yeux : il ne parut pas même que jamais la terre y eut été remuée. Comme nous retournions au travers des bois, nous trouvâmes deux crânes extraordinaires, qui à l'inspection des dents, paraissaient avoir appartenu à quelque bête de proie : mais nous ne pûmes en deviner l'espèce.

Nous avions fait notre provision d'eau, notre provision de bois : nous nous étions rafraichis, rien ne pouvait donc nous retenir dans le port Famine, & nous en partimes le 5 Janvier pour rentrer dans l'Océan & y chercher les isles de Falkland. Un vent contraire nous fit franchir avec lenteur le canal entre les isles Sainte-Elisabeth & Saint-Barthelémi, les deux goulets & l'espace qui les sépare ; la marée nous força même de jeter l'ancre pour n'être pas forcés de reculer plus loin que nous ne le voulions. J'étais dehors des deux goulets ; épuisé de fatigues je crus devoir prendre quelque repos, & j'entrai dans ma chambre. Je n'y fus pas long-tems, que j'entendis le talonnement du vaisseau sur un banc ; je sautai de mon lit, & courus sur le pont. Je vis que le vaisseau avait donné sur un banc fort dur, mais heureusement il faisait

un

un calme  
arriere o  
prit fond  
gages. I  
nous tou  
treize br  
subiteme  
gateur n  
dangereu  
le cap de  
distance  
deux lie  
égale ; o  
que la m  
un bon  
seau qu  
couvrir  
méridion  
l'ancre.

Nous  
cautions  
sonder ;  
gal. No  
nous att  
derriere  
notre g  
montai

Tom

un calme profond. Je fis porter une ancre en arriere où il y avait plus de profondeur, l'ancre prit fond, & le vaisseau coula vers lui & se dégagea. Il n'y avait pas quinze pieds d'eau où nous touchions, & la dernière sonde avait donné treize brasses; de sorte que le fond s'était élevé subitement de soixante-trois pieds. Aucun navigateur n'a fait mention de ce banc d'autant plus dangereux, qu'il se trouve sur la route entre le cap des Vierges & le premier goulet, à une distance égale des côtes opposées; il a plus de deux lieues d'étendue & une largeur presque égale; on en découvre quelques pointes lorsque la mer est basse, la mer brise sur d'autres, un bon vent rendrait ce banc funeste à un vaisseau qui viendrait y donner. Nos chaloupes découvrirent un canal entre le banc & le rivage méridional, & les deux vaisseaux y jetterent l'ancre.

Nous ne marchions qu'avec de grandes précautions; nos canots nous précédaient pour sonder; ils trouvaient toujours le fond très-inegal. Nous étions à peu près hors du canal, & nous attendions la Tamar qui était encore loin derriere nous, lorsqu'on me vint avertir que notre grand mât était fendu par le haut. J'y montai sur le champ & le trouvai fendu en

effet dans une longueur considérable. Sans doute nous devons ce dommage à un violent coup de vent que nous avons essuyé il y avait quelques jours : nous ne pouvions que le fortifier avec une jumelle, & nous nous trouvâmes bien de cet expédient.

Des vents variables, quelquefois violens, quelquefois faibles, nous suivirent jusqu'à la pleine mer. Déjà nous avions perdu la terre de vue, quand il nous fallut attendre la Tamar. Le 12, j'aperçus de nouveau la terre, & j'imaginai que les isles qui paraissaient devant moi étaient celles de *Sebald de Wert*; elles avaient en effet l'apparence de trois isles; mais en nous approchant je trouvai qu'elles étaient réunies par une terre basse, dont la courbure formait une baie profonde. Je dirigeai les vaisseaux vers cette terre; elle s'étendait bien avant vers le midi, & je ne doutai plus que ce ne fût celle qui est marquée dans les cartes modernes sous le nom de *New-Islands*. Deux chaines de rochers qui se prolongeaient au loin, semblent en défendre l'approche. Si on en excepte la partie basse, elle n'offre que des rochers escarpés dont les cimes pelées s'élèvent à une grande hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la Terre de Feu. Tandis que je n'étais occupé

D  
qu'à l'ob-  
reufe ou  
vent qu'  
rivage. L  
vrent la  
sieurs ba  
Après  
prochai d  
y surprit  
trème; b  
n'en ava  
coururent  
attendion  
terent ve  
auraient  
n'était ve  
cette côté  
de nuage  
elle eût  
nous étio  
la terre  
Le len  
mes le ri  
& unie,  
avaient  
six lieues  
plus bass

qu'à l'observer, j'entrai dans une baie dangereuse où la mer devient si agitée au moindre vent qu'il est impossible de s'approcher du rivage. Les loups marins & les oiseaux y couvrent la mer & la terre; nous y vîmes plusieurs baleines nager lentement autour de nous.

Après nous être fortis de cette baie, je m'approchai de la côte septentrionale; le calme nous y surprit, la pluie tomba avec une violence extrême; bientôt des lames, plus élevées que je n'en avais vu encore, venant du couchant, coururent avec tant de rapidité que nous nous attendions à quelque ouragan; elles nous portèrent vers le rivage avec violence & nous y auraient brisés, si un vent frais du sud-est n'était venu à notre secours: il nous éloigna de cette côte, mais bientôt après le ciel se chargea de nuages épais, & la pluie devint plus forte; elle eût accéléré notre naufrage, si nous ne nous étions pas trouvés à quelque distance de la terre.

Le lendemain, 14 Janvier 1765, nous cotoyâmes le rivage & découvrîmes une petite île basse & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avaient l'apparence de buissons; nous allâmes six lieues plus loin, & en vîmes une seconde, plus basse, pierreuse, éloignée de la terre de

trois lieues qui forme en cet endroit une baie profonde. La mer écumait dans presque tout cet espace & nous annonçait les rocs qu'elle cachait. Nous cherchâmes à entrer dans la baie. La côte depuis l'île pierreuse, s'étendait au levant dans un espace de 7 à 8 lieues, elle était terminée par deux îles basses : en nous approchant davantage, nous vîmes une ouverture qui avait l'aspect d'une baie enfoncée & nous envoyâmes nos canots pour la reconnaître ; mais le vent s'étant renforcé, le ciel s'étant couvert de brouillards, il fallut nous éloigner, & nous n'évitâmes qu'avec peine les deux îles basses. La mer était très-agitée, & je craignais avec raison que cette tempête ne nous devint funeste ainsi qu'à nos canots exposés à la merci des vagues. Cependant vers le soir le ciel s'éclaircit, & je revins vers l'ouverture d'où la crainte de nous perdre nous avait éloignés. Bientôt nous aperçûmes un des canots à une très-grande distance. Je m'en approchai ; c'était celui de la Tamar, qui après avoir reconnu l'ouverture, y avait pris terre, & s'était ensuite exposé à l'impétuosité des lames, à l'obscurité des brouillards & à la pluie pour venir nous annoncer que cette ouverture offrait une baie commode. Nous y tendîmes avec toutes nos voiles, & nous trouvâ-

mes qu'e  
trée est  
sûr, &  
Cette ba  
ler en to  
par un r  
eaux fon  
mes dans  
le plus b  
mêmes p  
lieues de  
à y conc  
couchan  
remarqu  
verte, &  
tendre le

Nous  
& là no  
les vaiss  
dans sa  
au nord  
des îles  
pour les  
le vent c  
écueils c  
encore.  
gent dar

mes qu'elle surpaffait même nos efpérances. L'entrée eft large d'un mille, l'ancrege y eft par-tout sûr, & l'on a près du rivage un fond fuffifant. Cette baie en a deux petites où l'on peut mouiller en toute sûreté : chacune d'elles eft embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre & dont les eaux font pures & fraîches. Peu après, nous entrâmes dans une baie plus étendue encore qui offre le plus beau port du monde, & que nous nommâmes port Egmont : l'entrée eft éloignée de 7 lieues de la petite île pierreuse qui peut ſervir à y conduire les navigateurs : à trois lieues au couchant du port on voit une pointe de terre remarquable par le ſable blanc dont elle eft couverte, & où les vaiſſeaux peuvent, à l'ancre, attendre le vent favorable pour entrer dans le port.

Nous jetâmes l'ancre dans le port Egmont, & là nous vîmes revenir l'autre canot. Tous les vaiſſeaux de l'Angleterre pourraient mouiller dans ſa vaſte enceinte à l'abri de tous les vents : au nord, il eſt défendu contre les vagues par des îles entre leſquelles il n'y a point de paſſage pour les vaiſſeaux, excepté dans un ſeul que le vent du couchant rend dangereux, & que les écueils dont il eſt ſemé rendent plus dangereux encore. Une multitude de ruiſſeaux ſe déchargent dans cette baie & donnent les plus grandes

facilités pour y faire sa provision d'eau. Les oies, les canards, les farcelles & d'autres oiseaux s'y trouvent si abondamment que la satiété nous en fit perdre le goût : un canot revenant de la chasse nous rapportait ordinairement soixante & dix oies, & sans tirer un coup de fusil ; on ne les chassait qu'avec des pierres. Mais on n'y trouve point de bois ; quelques troncs d'arbres flottent le long des côtes, amenés sans doute par les vents des bords du détroit de Magellan. Le céleri, l'oseille sauvage y donnent un secours salutaire contre le scorbut ; on y trouve des coquillages de toutes les especes. Les loups marins & les pingoins y sont en si grand nombre qu'on ne peut marcher sur la terre sans les faire fuir par troupes ; on rencontre encore le long des côtes des lions marins, dont plusieurs sont d'une taille énorme : cet animal nous parut très-formidable ; l'un d'eux m'attaqua inopinément, & j'eus bien de la peine à m'en dégager. Nous leur donnâmes souvent la chasse, & un seul de ces terribles animaux se défendait pendant une heure contre douze chasseurs qui avaient de la peine à le tuer. J'avais avec moi un excellent chien, mais une morsure d'un lion marin le mit presque en pieces. Et ce ne sont pas les seuls animaux qu'on doit redouter sur ces côtes. Un de

nos off  
animaux  
taient av  
gens du  
d'armes  
leur atta  
ridionale  
de mer ;  
bat, un  
rut sur  
coup de  
dre viva  
que eût  
que ces  
raient t  
en tua  
pellaien  
avec le  
la form  
chien c  
trancha  
ces côte  
ne peut  
lieues d  
comme  
avons f  
marins



nos officiers me raconta qu'il avait vu quatre animaux assez semblables à des loups, qui s'étaient avancés avec férocity pour attaquer les gens du canot où il était, & que n'ayant point d'armes à feu, ils avaient été contraints de fuir leur attaque. J'allai le lendemain sur la rive méridionale & nous apperçûmes un énorme lion de mer; nous l'attaquâmes, & pendant le combat, un de ces quadrupedes vus la veille accourut sur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut. J'aurais désiré le prendre vivant & nous y aurions réussi, si son attaque eût été moins inopinée. A quelque distance que ces animaux vissent nos matelots, ils couraient tout de suite sur eux, & dans ce jour on en tua cinq. Ce quadrupede que nos gens appellaient un loup, a beaucoup de ressemblance avec le renard excepté dans sa taille & dans la forme de sa queue: il est de la grosseur du chien ordinaire, & ses dents sont longues & tranchantes. On en trouve un grand nombre sur ces côtes; d'où y sont-ils venus? c'est ce qu'on ne peut dire; car ces îles sont éloignées de cent lieues du continent. Ils se creusent des terriers comme les renards. Autour de leurs trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent.

Pour éloigner ces animaux, nos gens mettaient le feu aux herbages, & la campagne était en feu pendant plusieurs jours, ils couraient alors ça & là, pour chercher une autre retraite.

La terre de ces isles est noire, friable, & sous cette première couche est un lit de terre glaise légère : elle pourrait être cultivée avec succès. Le chirurgien de la Tamar choisit un terrain près de l'aiguade, l'environna d'une haie & y planta divers légumes qui pourront être utiles à ceux qui viendront y relâcher après nous.

Pendant le séjour que nous y fîmes, nous forgeâmes une grande quantité d'ouvrages de fer qui nous étaient nécessaires. On y donnait chaque jour à l'équipage un excellent déjeuner : c'était une soupe de gruau & de celeri sauvage. Je pris possession de ce port & des isles adjacentes au nom du roi de la Grande-Bretagne.

Ces isles paraissent être l'isle Pepys de Cowley. Il est dit dans la relation de ce voyage qu'il vit la terre sous le 47° de latitude méridionale, qu'elle lui parut inhabitée, qu'elle a une très-belle baie où mille vaisseaux pourraient être à l'ancre en sûreté; qu'on y voit un nombre prodigieux d'oiseaux; que la côte paraissait être très-poissonneuse. Mais il ajoute que la violence du vent était telle qu'il lui fut impossible d'y aborder &

qu'il fu  
53° de  
disting  
land, e  
bois qu  
point, l  
qui y  
& rapp  
à une c  
cendre  
Cowley  
qu'il y  
écrits  
avaient  
écrite p  
Muséu  
toutes  
n'y a p  
croire  
le tem  
de pre  
carte e  
puis : o  
deux p  
nom de  
1689,  
sond ar

qu'il fut obligé de cingler vers le midi jusqu'au  $53^{\circ}$  de latitude. Tous les traits avec lesquels il distingue l'isle Pepys conviennent aux isles Falkland, excepté la latitude qu'il lui assigne & les bois qu'il crut y voir ; mais quant à ce dernier point, l'immense quantité de glayeuls & de joncs qui y croissent, donnent par leurs tiges élevées & rapprochées l'apparence d'une forêt, sur-tout à une certaine distance : les Français qui y descendirent en 1764, y furent trompés comme Cowley. Quant à la latitude, on a cru d'abord qu'il y avait erreur dans les chiffres & que 51 écrits d'une main tremblante ou peu exercée avaient été pris pour 47. Mais dans une relation écrite par Cowley lui même & déposée dans le Museum Britannique, on a trouvé  $47^{\circ}$ ,  $40'$  en toutes lettres ; & comme il est certain qu'il n'y a point de terre à cette latitude, on peut croire que Cowley s'est trompé en l'observant ; le tems était mauvais & son but n'était point de prendre des mesures exactes. D'ailleurs sa carte est très-conforme à celle qu'on a faite depuis : on y voit même le détroit qui sépare les deux principales isles, lesquelles reçurent le nom de Falkland par Stroug qui les visita en 1689, comme il donna le nom de Falklandsond au détroit même.

Il y a des raisons pour croire que le premier qui a vu ce pays fut le capitaine Davis, associé de Cavendish & qui navigea dans ces mers en 1592. Sir Richard Hawkins vit deux ans après une terre qu'on croit être la même, & qu'en l'honneur de la Reine Elizabeth, il lui donna le nom de Virginie d'Hawkins. Long-tems après elles furent apperçues par deux vaisseaux Français qui étaient vraisemblablement de St. Malo, & c'est la raison qui les fait appeler par Frezier les *Malouines*, nom qui leur a été conservé par les Espagnols qui les possèdent aujourd'hui. Je séjournai dans le port Egmont jusqu'au 27 Janvier; ce jour nous mîmes à la voile par un vent du couchant; mais à peine en étions nous dehors, que le vent devint un orage lequel nous envelopa d'un brouillard épais qui nous cachait la vue des îles pierreuses, & nous exposait au danger de nous briser contre elles ou contre des rocs. Heureusement le brouillard se dissipa, & nous longeâmes la côte orientale: après avoir suivi cette direction pendant l'espace de cinq lieues, nous découvrîmes un cap remarquable, & d'un rocher voisin, je donnai à celui-là le nom de la Tamar. Nous prolongeâmes notre course dans la même direction cinq lieues plus loin, & découvrîmes un rocher éloigné de la terre d'en-

viron  
terre &  
du Dan  
de 8 lie  
cemen  
vimes  
du dét  
Je suiv  
toujou  
cet esp  
côte de  
dunes  
que de

La t  
deux î  
un mill  
mai cau  
çais on  
encore  
venant  
& de b  
distanc  
rêter. L  
un aspe  
côte ar  
rocs nu  
& affre

viron cinq milles, je le nommai Editone : sur la terre & vis à vis était un cap qui reçut le nom du Dauphin : la distance entre les deux caps est de 8 lieues. Il paraît qu'il y a là un grand enfoncement que j'appellai canal de Carlisle ; mais nous vîmes ensuite que cet enfoncement était l'entrée du détroit qui sépare les deux îles principales. Je suivis les côtes six lieues plus loin encore, & toujours au levant ; la terre me parut dans tout cet espace semblable à la côte orientale de la côte des Patagons : elle n'offre à l'œil que des dunes sans un seul arbre ; on n'y découvrirait que de hautes touffes de joncs & de glayeurs.

La terre tourne ensuite vers le midi, jusqu'à deux îles basses, éloignées de la terre d'environ un mille. Là est un grand enfoncement que je nommai canal de Berkeley, (c'est celui que les Français ont nommé la baie Française). Nous allâmes encore à quelques lieues de là ; mais la côte devenant dangereuse par la multitude de rochers & de brisans qui la bordent jusqu'à une grande distance du rivage, nous résolûmes de nous arrêter. Le pays prend dans sa partie méridionale un aspect plus sauvage ; il ne montre qu'une côte aride & désolée ; les monts n'y sont que des rocs nus & escarpés dont le coup d'œil est triste, & affreux. La mer devenait houleuse & pou-

vait nous jeter sur cette côte, je fis tourner la proue vers le nord & bientôt nous perdîmes de vue ces isles Falkland dont nous avions parcouru environ soixante & dix lieues de côte.

Nous cinglions vers le continent de l'Amérique, & nous le découvrîmes le 6 Février. Dans cette traversée, le plus grand danger que nous courûmes fut occasionné par les baleines; elles rodaient autour de nous en très-grand nombre. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre inonda notre pont de l'eau qu'il y souffla. Je tendais vers le port Désiré où je devais trouver un vaisseau destiné à m'apporter les vivres nécessaires à la longue navigation que j'allais entreprendre; en découvrant le port, je vis aussi ce vaisseau: c'était la Floride, bâtiment en mauvais état, & que par cette raison, il fallait décharger; il était dangereux de le faire dans un canal étroit où le flot était si rapide; mais la nécessité m'y forçait. J'entrai dans le port, mais le lendemain la Tamar & la Floride nous firent des signaux de détresse & je leur envoyai tous mes canots. Ces deux vaisseaux chassaient sur leurs ancres, & allaient être jetés sur la côte. On parvint avec peine à les sauver de ce danger; le lendemain, ils y furent exposés de nouveau, & nous les en sauvâ-

mes en  
firent  
ride; j  
misaine  
faire le  
de se r  
pourrai  
des rép  
mar: f  
servir,  
fible,  
nécessa

Le r  
sur fon  
parfaite  
matelot  
canots.  
J'ordor  
port F  
j'attend  
fit le le

Nous  
nous de  
trop au  
vaissea  
che sur  
çons. A

mes encore. Ces difficultés qui se succédaient me firent renoncer au projet de décharger la Floride; je la fis réparer, & jumeller son mât de misaine endommagé. Je lui prêtai ma forge pour faire les ferrures nécessaires, & la mis en état de se rendre dans le détroit de Magellan où je pourrais la décharger sans crainte. Il fallut faire des réparations à peu près semblables à la Tamar: son gouvernail était presque hors d'état de servir, je le fis rassurer aussi bien qu'il était possible, espérant trouver dans le détroit le bois nécessaire pour lui en faire un autre.

Le 13, la Floride étant réparée, je fis passer sur son bord un de mes officiers qui avait une parfaite connaissance du détroit avec quelques matelots pour l'aider; je lui prêtai deux de mes canots, & je pris les siens pour les faire réparer. J'ordonnai alors à son maître de se rendre au port Famine où je comptais la dévancer; & j'attendis que la Tamar put me suivre. Elle le fit le lendemain.

Nous partîmes donc, & peu d'heures après nous découvrîmes la Floride qui s'était écartée trop au levant. Je continuai ma route, & vis un vaisseau qui sembla nous suivre & régler sa marche sur la mienne, ce qui me fit naître des soupçons. Après avoir passé le premier goulet, j'at-

tendis la Floride qui était loin derrière nous ; je revis ce vaisseau encore ; j'imaginai qu'il voulait mettre obstacle à notre navigation & je me mis en état de défense. Il s'y mit aussi en conservant l'avantage du vent. Nous demeurâmes dans cette situation jusqu'au soir, que le flux nous portant vers le rivage méridional, je fus obligé de jeter l'ancre. Le vent changea durant la nuit, & le jour naissant nous montra notre antagoniste à trois lieues de nous. C'était le moment où la marée pouvait nous faciliter l'entrée du second goulet & je résolus d'en profiter ; mais voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile & nous suivre, je vins mouiller près du cap Grégoire ; fis remonter nos canons que j'avais fait mettre à fond de cale, & ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté. Le vaisseau que j'observais, s'approchait sans arborer de pavillon ainsi que nous, & nous faisait erter de conjectures en conjectures. Dans ce moment, la Floride qui venait se ranger auprès de nous, donna sur un banc de sable, & y demeura échouée. Alors le vaisseau inconnu arbora pavillon Français, & envoya deux canots au secours de la Floride : j'y envoyai deux des miens avec ordre de remercier les Français d'une manière honnête ; mais de ne pas leur permettre de monter à bord. La pru-

dence  
mes or  
rent à  
ment, &  
ger par  
beaucoup  
A six  
marche  
fortimes  
l'isle Ste  
dans un  
thelemi  
bien le  
tre les d  
flames su  
comme  
de près  
beth, d  
Des ver  
retardaie  
résolus  
rame dan  
du 20 Fé  
bientôt  
suis, p  
midi. Je  
où les F



dence semblaient me prescrire cette précaution, mes ordres furent exécutés, nos bateaux réussirent à remettre à flot notre vaisseau d'avitaillement, & vinrent me dire que le vaisseau étranger paraissait avoir un équipage nombreux & beaucoup d'officiers.

A six heures du soir, nous nous remîmes en marche, entrâmes dans le second goulet, en sortîmes & vinmes jeter l'ancre à la hauteur de l'isle Ste. Elisabeth. Le vaisseau Français mouilla dans un endroit peu sûr, au midi de l'isle Bartholemi, & j'en conclus qu'il ne connaissait pas bien le canal. Nous cinglâmes le lendemain entre les deux isles dont je viens de parler, & passâmes sur un banc que des navigateurs regardent comme très-dangereux; ils conseillent de raser de près la côte occidentale de l'isle Ste. Elisabeth, d'où l'on peut en sûreté cingler au midi. Des vents variables entremêlés de calme nous retardaient; ils suspendaient notre marche & je résolus de nous faire trainer par des canots à la rame dans le port Famine: à six heures du soir du 20 Février, nous y laissâmes tomber l'ancre & bientôt après le vaisseau Français qui nous avait suivis, passa devant nous, dirigeant sa course au midi. Je conjecturai qu'il venait des isles Falkland où les Français avaient alors un établissement,

& qu'il venait reconnaître le détroit, ou y chercher du bois pour sa colonie. Nous fûmes occupés pendant les cinq jours qui suivirent à décharger la Floride que je renvoyai en Angleterre; & mettant à la voile avec la Tamar, je partis du port Famine, pour franchir le détroit avant que la saison fut trop avancée. Nous vîmes la pointe Anne, la pointe Shut-up, & cinglâmes vers le cap Forward; mais avec un vent très-faible. Dans cette route, nous aperçûmes le vaisseau François à l'ancre, touchant presque de sa poupe à une forêt dont il avait abattu plusieurs arbres. Je fus à mon retour en Angleterre que ce vaisseau était l'Aigle, commandé par M. de Bougainville & que son but avait été de faire provision de bois pour la nouvelle colonie que la France avait établie aux îles Falkland.

De la pointe Shut-up au cap Forward, il y a sept lieues: le détroit y a huit lieues de large; le vent était toujours très-faible & dans un jour il faisait presque le tour du compas: mais il leur succéda ensuite des vents assez forts, & des rafales subites & si violentes qu'à chaque fois il fallait plier toutes les voiles: nous soutinmes cependant contr'elles; mais nous cherchions de l'œil un lieu où nous pussions jeter l'ancre. Il y avait une baie à deux lieues au midi du cap

Forward

D  
Forward  
enfin: u  
mer. No  
demain:  
mes le C  
est à cin  
une espe  
l'isle Ch  
la baye  
offre un  
ici le de  
plus hau  
à l'exce  
font esc  
couvert

Depu  
tourne a  
qui for  
beth: c  
qui s'éte  
font rép  
Rupert  
n'est qu  
Il faut l  
vage se  
jeter l'a

Tom

Forward, j'y tendais, je la fis fonder & y entrai enfin : un ruisseau d'eau fraiche s'y jette dans la mer. Nous y demeurâmes à l'ancre jusqu'au lendemain : alors nous nous remimes en route, vîmes le Cap Holland, puis le cap Gallant qui en est à cinq lieues. Ce dernier est très-élevé ; c'est une espèce de roc taillé à pic. Plus au midi est l'isle Charles : au levant du cap Holland est la baie Wood ; elle est belle, sablonneuse, & offre un ancrage sûr. Les montagnes qui bordent ici le détroit des deux côtés, sont je crois, les plus hautes, les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des Cordelières : elles sont escarpées, hérissées de pointes aiguës, & couvertes de neige de leur sommet à leur base.

Depuis le cap Gallant la direction de la côte tourne au couchant jusqu'à la pointe du passage qui forme la partie orientale de la baie Elizabeth : c'est une terre basse d'où part un banc qui s'étend au loin. C'est dans cet espace que sont répandues les isles Charles, Monmouth, & Rupert ; elles rendent le canal fort étroit ; il n'est que de deux milles vis-à-vis de la dernière. Il faut laisser ces isles au midi & côtoyer le rivage septentrional. Nous le fîmes, & vinmes jeter l'ancre dans la baie Elisabeth où nous trou-

vâmes un fond très-fur. Un ruisseau d'une eau excellente, vient s'y décharger.

Malgré la bonté du fond, des raffales violentes nous mirent en danger dans cette baie; il fallut employer nos forces, notre expérience & nos ancres pour nous maintenir contr'elles, ou pour regagner le terrain qu'elles nous avaient fait perdre. Le tems se modéra ensuite, & nous partîmes le 1<sup>er</sup> Mars pour continuer notre route. Nous vîmes la baie Mufele, plus loin la rivière Batchelor, puis le canal de St. Jérôme; mais nous tentâmes vainement d'aller plus loin; le vent se calma, le reflux nous fit retrograder, & nous vinmes jeter l'ancre à la nuit près de la rivière Batchelor. Dans cette route, nous vîmes d'abord des feux & ensuite des pirogues près du canal de S. Jérôme; ces pirogues nous suivirent, nous approchèrent, tournerent autour de nous; mais il n'y en eut qu'une qui osa nous aborder & dont les hommes vinrent à bord. Cette pirogue était mal construite & l'était d'écorce d'arbres. Ceux qui la montaient étaient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes & un enfant: ils paraissaient très-misérables, étaient nus, à l'exception d'une peau très-puante de loup marin jetée sur leurs épaules; ils étaient armés d'arcs & de flèches qu'ils nous présente-

rent pour  
bagatelles  
sont fait  
verdâtre  
& la con

Près  
lequel  
faire re  
bords de  
d'homme  
rubans  
chantés  
ils me r  
mitié  
qu'ils v  
& à me  
pour ne  
moules  
leur fu

Nou  
main,  
nous la  
force d  
passé le  
plus q  
du can

rent pour quelques grains de collier ou autres bagatelles ; les flèches, longues de deux pieds, sont faites de roseaux & armées d'une pierre verdâtre ; les arcs sont longs de trois pieds, & la corde est faite de boyau.

Près de la rivière Batchelor est un banc sur lequel flottent des goemons : ils servent à le faire reconnaître & à l'éviter : il paraît que ses bords sont peuplés, car nous y vîmes beaucoup d'hommes nus à qui nous fîmes des présens de rubans, de grains de verre, & ils en furent enchantés. Je descendis & les visitai à mon tour ; ils me reçurent avec toutes les expressions de l'amitié : ils s'empresèrent d'apporter des fruits qu'ils venaient de cueillir & de les offrir à moi & à mes officiers qui seuls étions venus à terre pour ne pas les effrayer. Ces fruits & quelques moules paraissent faire la plus grande partie de leur subsistance.

Nous nous éloignâmes de ces bords le lendemain ; mais nous fîmes peu de chemin, le vent nous laissa, la marée nous fut contraire & nous fûmes obligés de jeter l'ancre sur un banc : nous avions passé le canal de S. Jérôme, & le cap Quad n'était plus qu'à huit milles de nous : dans cet endroit du canal les marées sont extrêmement fortes,

mais irrégulières, elles vont au levant depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, & ensuite de cinq à neuf du jour suivant dans une direction opposée : le vent se leva & nous repoussa dans le canal de St. Jérôme où nous nous trouvâmes dans le plus grand danger, environnés de rocs contre lesquels la mer se brisait avec violence ; nos ancres purent à peine nous sauver. Heureusement le vent s'affaiblit & la marée vint nous favoriser ; nous en profitâmes ; quand elle nous redevint contraire, il nous fallut chercher une baie que nous trouvâmes sur le rivage septentrional au levant du cap Quad qui en est à plus d'une lieue : mais nous ne pûmes jamais y parvenir & il fallut revenir à l'embouchure de la rivière Batchelor.

Nous lutions depuis près d'un mois pour franchir le détroit, & nos vains efforts ne nous découragerent point : repoussés une fois encore vers cette rivière Batchelor, je résolus de la visiter : je la remontai pendant une espace de quatre milles ; elle est profonde & large dans quelques parties, l'eau en est très-bonne ; mais pour y parvenir, il faut être favorisé de la marée.

Le 5 Mars, aidé par le flux, traîné par nos bâtimens à rames, nous espérâmes entrer dans la baie que j'avais fait reconnaître ; le fond en

était ex  
sûreté  
n'en pu  
dans le  
calme  
jetté  
Quad  
baie,  
vâmes  
rentes  
suivre  
parfait  
quatre  
côtés d  
escarp  
nuages  
d'un  
plus a  
Les  
irrégul  
couch  
fendu  
jette  
d'un  
lender  
je des  
trouva

était excellent, six vaisseaux peuvent y être en sûreté; mais nous ne pûmes y arriver, je n'en pus trouver un autre, & nous demeurâmes dans le canal jusqu'au lendemain, exposés au calme & à la marée, sur un banc où nous avions jetté l'ancre. Enfin, nous franchîmes le cap Quad & nous vinmes aborder dans une petite baie, près d'une isle pierreuse; nous y trouvâmes une multitude de coquillages de différentes espèces. La Tamar qui n'avait pu nous suivre jeta l'ancre à quelque distance. Un calme parfait nous y arrêta: le détroit est là d'environ quatre milles de large; il est bordé des deux côtés de montagnes couronnées de rochers nus, escarpés, couverts de neige, cachés dans les nuages; elles semblent n'être que des ruines d'un monde bouleversé, & offrent l'aspect le plus affreux.

Les marées étaient encore très-fortes & très-irrégulières. Nous parvinmes à cinq lieues au couchant du cap Quad, dans un petit havre défendu par deux gros rochers entre lesquels on jette l'ancre. Il ne peut gueres recevoir plus d'un vaisseau. Nous y passâmes la nuit, & le lendemain, un brouillard épais nous environna; je descendis à terre dès qu'il fut dissipé, & j'y trouvai beaucoup de coquillages, mais point

d'habitans. Près de là, est une superbe cascade, & plus loin des baies commodés, où les plus grands vaisseaux pourraient se retirer en pleine sûreté. Nous remplîmes notre canot de très-belles moules, & retournâmes à bord.

Un vent frais vint enfin hâter notre course; nous passâmes le cap Monday, puis celui d'Upright situé sur la côte méridionale; mais là, nous essuyâmes un orage assez violent; un ciel chargé d'épais nuages ne nous laissa voir des écueils que lorsque nous fumes sur eux; nous n'eûmes que le tems de nous détourner rapidement pour éviter le naufrage: ces écueils dangereux sont au nord du dernier des caps dont j'ai parlé, à environ trois lieues de distance. Le ciel s'éclaircit, nous vîmes la partie du détroit qu'on nomme la Longue-rue, & nous y tendîmes en rasant de près le rivage méridional, dans l'espérance d'y trouver un abri sûr; mais bientôt un nouvel orage nous fit rebrousser chemin jusqu'à trois lieues au levant du cap Monday. Nous trouvâmes dans ce lieu une baie profonde, où nous jetâmes l'ancre près d'une isle qui en occupe le fond. Nous fûmes heureux de l'avoir trouvée; car les vents, la pluie nous auraient exposés à de plus grands dangers encore. La mer élevait des lames énormes qui se

brisiaient  
elles no  
tion dar  
dont l'ex  
l'est suf  
restâme  
tion par  
impéné

Dans  
où l'on  
Pon vit  
chien,  
enfant  
sur le s  
ce qu'o  
dégrad  
ou une

Cette  
voir to  
& l'hi  
contrée  
que fa  
percés  
balles  
eux co

Nou  
forts,



brisaient avec fureur sur les rochers voisins ; elles nous forcèrent à quitter encore notre situation dans cette baie qui forme au fond un bassin dont l'entrée n'est pas profonde ; mais l'intérieur l'est suffisamment pour les vaisseaux. Nous y restâmes jusqu'au 15 Mars, forcés à cette inaction par une tempête continuelle, des brumes impénétrables, & une pluie constante.

Dans cet intervalle, je fis visiter la côte, où l'on trouva des baies sûres & commodes, où l'on vit des Américains qui nous donnerent un chien, & l'une de leurs femmes offrit aussi son enfant qu'elle allaitait. Peut-être on se trompa sur le sens de son offre ; mais si elle fut en effet, ce qu'on l'a cru être, elle prouve une grande dégradation dans les sentimens les plus naturels, ou une pauvreté extrême qui fait taire la nature.

Cette longue pluie en se dissipant, nous laissa voir toutes les montagnes couvertes de neige, & l'hiver prit subitement possession de ces contrées tristes & sauvages. Nos matelots presque sans vêtemens étaient roidis par le froid & percés par les pluies ; je leur fis distribuer deux balles de gros drap de laine, ressource utile pour eux comme pour les officiers.

Nous recommençâmes notre route & nos efforts, repassâmes le cap Monday & nous repo-

fâmes la nuit dans une des baies qui le touchent. La pluie, les vagues nous inondaient encore, nous essayâmes en vain d'aller plus avant le lendemain; ce ne fut que dans l'après midi que nous nous remîmes à luter contre les vents & les flots; nous ne pûmes les vaincre, & forcés de reculer, nous vinmes jeter encore l'ancre dans la baie que nous avions quittée deux jours auparavant, & y passâmes deux jours au milieu de la tourmente, battus par des raffales, percés par une pluie qui nous glaçait. Un coup de vent terrible ébranla le vaisseau, lui fit perdre sa situation, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que nous réûsîmes à l'y remettre.

Le 21, nous sortîmes pour la troisième fois de cette baie, nous fîmes de nouveaux efforts pour vaincre le courant qui nous était contraire, nous gagnâmes quatre milles, & le vent s'étant calmé, nous en perdîmes deux rapidement: heureux de trouver un mouillage qui nous permit de conserver le faible avantage que nous avions gagné. Nous y passâmes une nuit défectueuse; la mer était si agitée, que nous préférâmes nous remettre en route plutôt que d'y demeurer exposés sans nous mouvoir. Une pluie continuelle ajoutait à nos fatigues. Tant d'obstacles ne ralentirent point notre ardeur; au

milieu  
furent  
n'osion  
tante.

Le 2  
devena  
Nous a  
au leva  
malheu  
l'ancre.  
vaisseau  
s'y am

Déjà  
aussi f  
marchi  
nos pr  
lâmes  
quelle t  
à la fair  
du cap  
Nous y  
je fis  
cap qu  
très-éle  
un cor  
une gu  
sur les

milieu des peines & des dangers nos équipages furent gais, ils parurent contents, & ce que nous n'osions espérer, ils jouissaient d'une santé constante.

Le 22 Mars, je m'aperçus que la marée nous devenait favorable & je me hâtai d'en profiter. Nous atteignîmes encore une fois la baie située au levant du cap Monday, où la Tamar moins malheureuse que le Dauphin, nous attendait à l'ancre. Cette baie a un fond sûr, deux ou trois vaisseaux de ligne pourraient trouver place pour s'y amarrer.

Déjà la mer du Sud nous envoyait des vagues aussi fortes que j'en eusse jamais vues, nous marchions vers elle, & nous appercevions de nos progrès. Le 23, vers le soir, nous mouillâmes dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un canal profond qui peut servir à la faire connaître: elle est à une lieue au levant du cap Upright; & est formée par une isle basse. Nous y passâmes deux jours, pendant lesquels je fis chercher une baie au couchant du même cap qu'il est facile de découvrir parce qu'il est très-élevé & taillé à pic; au midi, il présente un coup-d'œil effrayant; il est bordé jusqu'à une grande distance de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible.

Nous quittâmes notre asyle pour le franchir, le 26; mais sur le soir, le ciel se couvrit, le vent s'éleva, nous ne vîmes nul endroit sur la côte méridionale où nous pussions nous réfugier pendant la nuit; il fallut se diriger vers la côte opposée. Je fis marcher la Tamar devant nous, je lui fis allumer des feux, & tirer un coup de canon toutes les fois qu'elle croirait devoir changer de route. Le vent nous devint contraire & augmenta de violence, la tempête fut plus effrayante, le ciel & la terre se confondaient dans les sombres nuages qui les couvraient: la pluie semblait annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver au sein d'une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal environné de rocs & d'écueils. Nous voulûmes plier une de nos voiles, elle fut emportée avant que nous eussions pu y réussir; les vagues énormes inondaient notre vaisseau en s'y brisant. Bientôt nous perdîmes de vue la Tamar, & nous passâmes une nuit bien inquiète. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes près d'une terre très-élevée sur le rivage du Sud, & nous nous en éloignâmes aussi promptement que nous le pûmes: la tempête ne diminuait pas, au contraire, elle semblait prendre de nouvelles forces, & la pluie tombait par torrens. A chaque

instant  
se brise  
de poin  
dont ne  
nous v  
après  
nous. L  
pète si  
dans la  
paravan  
deux va  
Les vag  
mais no  
d'avoir  
Les  
leur fo  
le passa  
reux. L  
pètes,  
on a pe  
épais q  
gueur  
que im  
Nou  
cet asy  
La Tar  
de vair

instant nous nous attendions à voir le vaisseau se briser contre un écueil. Le jour commença de poindre, mais ne put nous montrer la terre dont nous étions peu éloignés. A six heures, nous vîmes le rivage méridional, & bientôt après la Tamar; ce fut une grande joie pour nous. Il était inutile de lutter contre une tempête si constante, & nous résolûmes de revenir dans la baie dont nous étions partis le jour auparavant, à celle au levant du cap Monday. Les deux vaisseaux y jettèrent l'ancre vers le soir. Les vagues nous y secouaient avec violence; mais nous nous trouvions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage.

Les obstacles que nous trouvions prenaient leur source dans la saison trop avancée; alors le passage du détroit est aussi difficile que dangereux. Les vents très-forts & variables; les tempêtes, la rapidité des courans, des pluies dont on a peu d'exemples ailleurs, des brouillards si épais qu'on ne distingue rien à deux fois la longueur du navire, rendent cette navigation presque impraticable.

Nous passâmes les deux jours suivans dans cet asyle, mais non sans trouble & sans crainte. La Tamar y fut jettée près des rochers; elle fit de vains efforts pour s'en retirer, & nous appella

à son secours. Nous y courûmes & parvinmes à la retirer du danger. Mais le lendemain la mer s'agita d'une maniere effrayante; les vagues qui nous affaillaient s'élevaient plus haut que nos mâts, & comme le fond sur lequel nous étions ancrés était mauvais, nous étions dans une crainte continuelle de voir nos cables coupés. Si ce malheur nous était arrivé, notre vaisseau aurait été mis en pieces sur les rochers voisins, & sur lesquels la mer brisait avec une fureur inconcevable, & un bruit semblable à celui du tonnerre. Nous prîmes toutes les mesures possibles, commandées par le tems & les circonstances. Ce ne fut que le premier Avril que la tempête cessa; mais le ciel était toujours obscur, & la pluie ne diminuait point. Toujours occupés à prévenir les dangers qui nous environnaient, nous réparions nos cables, nous prenions des situations différentes, nous faisons chercher une retraite plus sûre. On trouva deux autres baies sur le rivage septentrional, & l'on y vit des Américains. Leurs pirogues étaient d'une construction bien différente de celles que nous avions vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres n'étaient que d'écorces d'arbres, nouées aux deux bouts & traversées dans le

D  
milieu p  
tenir ou  
les bate  
Cependa  
rogues  
qu'aucun  
Ils étaie  
n'avaie  
leurs ép  
& infect  
d'eux dé  
en prés  
les déve  
bêtes fé  
envie,  
donné a  
riere de  
qui leur

Le 4  
avancer  
nous pa  
vant du  
Nous y  
couper  
Dans ce  
paruren  
dentale

milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes, ainsi que les enfans font dans les bateaux fabriqués avec des coffes de pois. Cependant ces Américains, qui avaient des pirogues plus sûres, paraissaient plus stupides qu'aucun de ceux que nous avions rencontrés. Ils étaient nus, malgré la rigueur du froid; ils n'avaient qu'une peau de veau marin jettée sur leurs épaules; un morceau de baleine pourrie & infecte était le mets dont ils se regalaient. L'un d'eux découpait cette charogne avec les dents & en présentait les pieces à ses compagnons qui les dévoraient avec la voracité gloutonne des bêtes féroces. Ils n'étaient pas sans desirs, sans envie, car l'un de nos matelots s'étant abandonné au sommeil, ils lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Le 4 Avril, nous tentâmes encore de nous avancer près de l'embouchure du détroit, & nous parvinmes à gagner la baie située au levant du cap Upright sur le rivage méridional. Nous y jettâmes l'ancre, & nous occupâmes à couper du bois, à faire notre provision d'eau. Dans cet intervalle, sept ou huit Américains parurent dans une pirogue sur la pointe occidentale de la baie, descendirent à terre & y

frent du feu. Nous les invitâmes par tous les moyens que nous pûmes imaginer à venir sur nos vaisseaux; tous nos signes furent inutiles. Alors je résolus d'aller à eux; je m'embarquai dans mon îole, & m'introduisis auprès de ces sauvages en leur faisant des présens de peu de valeur, mais qui leur firent plaisir. Nous fûmes bientôt bons amis, j'envoyai l'îole chercher du pain & je demurai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour, je partageai le biscuit qu'ils avaient apporté entre ces bons Américains, & je remarquai avec surprise que lorsqu'ils laissaient tomber quelques morceaux, aucun d'eux n'osait le ramasser sans ma permission. Nos gens coupaient de l'herbe pour des moutons que nous conservions encore à bord; dès que les Américains s'en apperçurent, ils coururent en arracher & en eurent bientôt rempli notre bateau. J'étais touché de leur attention, & en leur en témoignant ma satisfaction, je leur fis beaucoup de plaisir. Ils s'attachèrent à nous, & nous suivirent lorsque nous revinmes à notre vaisseau; mais lorsqu'ils en furent près, ils s'arrêtèrent & le regardèrent avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai encore à y monter, je ne pus y déterminer que quatre ou cinq, & encore avec beaucoup

de peine  
rent. D  
joua du  
de ce sp  
reconn  
pirogue  
loup de  
il frotta  
rait fait  
refusé  
modestie  
aux mar  
guer. A  
de dive  
devaien  
oublié  
nous, &  
détermin  
Le 7  
un très-b  
déjà nor  
vent s'a  
rant qu  
du terra  
élevé du  
vers de  
dait auto



de peine. Je leur fis des présens, ils se rassurèrent. Pour les amuser, l'un de nos officiers joua du violon, d'autres dansèrent. Enchantés de ce spectacle, impatiens d'en témoigner leur reconnaissance, ils envoyèrent l'un d'eux à leur pirogue; il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, rempli d'une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon, & m'aurait fait le même honneur si je ne m'y étais refusé; il fit tous ses efforts pour vaincre ma modestie, & j'eus beaucoup de peine à échapper aux marques d'estime qu'il voulait me prodiguer. Après leur avoir donné quelques heures de divertissement, je leur fis entendre qu'ils devaient se rendre à terre; mais ils avaient tout oublié pour le plaisir qu'ils trouvaient avec nous, & ce ne fut pas sans peine qu'on put les déterminer à nous quitter.

Le 7 Mars, nous reprîmes notre route par un très-beau tenis; nous passâmes le cap Upright; déjà nous en étions à quatre lieues, quand le vent s'affaiblit & nous laissa en butte au courant qui nous était contraire: nous perdîmes du terrain; mais un vent du couchant s'étant élevé durant la nuit, nous avançâmes au travers de l'obscurité qu'un brouillard épais répandait autour de nous. Peu d'heures après, le vent

se renforça, la mer s'enfla, la pluie tomba avec force; loin d'avancer, nous retrogradions encore; nous primes le parti de nous rapprocher du rivage méridional, où nous découvrions une baie & nous y jettâmes l'ancre. Elle est à quatre lieues au couchant du cap Upright; elle n'a d'autre inconvénient qu'un fond peu sûr: mais les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents: c'est une des meilleures retraites que nous eussions trouvées encore dans le détroit. Nous n'en jouîmes pas long-tems, & le vent s'étant apaisé, nous fîmes deux lieues & demie plus avant vers l'embouchure du canal. La nuit nous força de nous arrêter dans une bonne baie que nous découvrîmes difficilement, & d'où une raffale violente fut sur le point de nous chasser avant que nous eussions pu y jeter l'ancre. Si nous n'avions pu lui résister, nous eussions passé une nuit effrayante dans le canal, car le vent devint un ouragan terrible, accompagné de pluie & de neige.

Nous nous remîmes en route le lendemain par un vent assez violent. Nous passâmes le cap Pillar, reconnaissable à deux roches coupées en forme de tours qui terminent son sommet; plus loin est une isle bordée de rochers qui présente l'apparence d'une meule de foin.

Au-delà

Au-delà  
peut avoir  
d'une ha  
élevée,  
de dang  
pées &  
*Westmi*  
trionale  
bordée  
se brise  
qu'on ne  
ce font-  
lieues d  
reux qu  
lames f  
eux & s

Arriv  
doutais  
vent cor  
reufeme  
je mis  
gner le  
lieux da  
par heu  
à vingt  
litai, j'

*Tom*

Au-delà du cap Pillar le détroit s'élargit; il peut avoir près de huit lieues, bordé de terres d'une hauteur médiocre; au nord elle est moins élevée, au sud elle est plus nette & il y a moins de dangers à la suivre: toutes deux sont coupées & leurs bords sont rapides. Là est l'isle *Westminster*, située plus près de la côte septentrionale: près de l'embouchure, celle-ci est bordée d'islots & de rochers sur lesquels la mer se brise avec violence. Du dernier cap à celui qu'on nomme *Desada*, la côte tourne au sud; ce sont-là les bornes de la Terre de Feu: à sept lieues du cap Désiré, sont des écueils dangereux que Narborough a nommé les *Juges*; des lames semblables à des montagnes tombent sur eux & s'y brisent d'une manière effrayante.

Arrivé enfin à la bouche du détroit, je redoutais à chaque instant de voir s'élever un vent contraire qui nous forçât d'y rentrer; heureusement il venait entre le midi & le levant; je mis toutes les voiles dehors pour nous éloigner le plus vite qu'il nous serait possible de ces lieux dangereux; nous fîmes près de trois lieues par heure. A huit heures du soir, nous étions à vingt lieues de ces côtes redoutables. Je facilitai, j'allégeai la marche de mes vaisseaux par

tous les moyens que je pus imaginer, & ces moyens la rendirent aussi plus sûre.

Les difficultés & les dangers que nous essayâmes pourraient faire croire qu'il est imprudent de tenter ce passage, & que le plus sûr est de doubler le cap Horn. J'ai passé par l'un & l'autre chemin, & je préfère celui que je viens de décrire; mais il faut le traverser dans le mois de Décembre: alors le tems est beau, constant, agréable; une flotte entière pourrait le franchir en trois semaines; on y trouve un avantage inestimable: c'est une grande abondance de plantes salutaires, telles que le cochléaria & le céleri, des fruits & plusieurs autres végétaux anti-scorbutiques; ce sont elles qui nous firent supporter les plus grands dangers, les travaux les plus pénibles, auxquels nous fûmes exposés pendant près de trois mois; on y a la facilité d'y faire des provisions de bois & d'eau douce: mais pour jouir de ces avantages sans rien qui les contrebalance, il ne faut pas y naviger dans la saison orageuse de l'équinoxe.

Dès que nous fûmes sortis du détroit, nous nous dirigeâmes au couchant, puis au nord, jusqu'à ce que nous eussions découvert l'isle de *Masafuero*; nous en étions alors à dix-huit lieues, & ne découvrîmes point encore celle de *Juan*

*Fernando*  
 rison de  
 vue. Au  
 à sept li  
 nuit en  
 canots  
 côte ori  
 je les f  
 distance  
 tant ina  
 de roc  
 presqu'  
 car l'asp  
 une pa  
 vertes c  
 vres fa  
 que ver  
 grande  
 jeter l'  
 cascade  
 bateaux  
 de pois  
 Nou  
 & nous  
 cher un  
 & de  
 de roc

*Fernandès* ; les nuages qui obscurcissaient l'horizon du côté du nord nous en dérobaient la vue. Au coucher du soleil, nous étions encore à sept lieues de la première. Nous passâmes la nuit en panne, & le lendemain j'envoyai des canots pour visiter les bords & le fond de la côte orientale ; ils n'y purent prendre terre, & je les suivis avec le vaisseau à trois milles de distance ; la partie septentrionale me parut autant inaccessible que l'orientale : elle est bordée de rocs qui s'étendent au loin. Nous renoncions presque au dessein d'y aborder, mais avec regret, car l'aspect en est riant. Des forêts en couvrent une partie ; vers le nord, il y a des clarières couvertes d'un beau tapis verd où paissaient des chèvres sauvages. Nos bateaux vinrent nous dire que vers le midi, il y avait un banc à une assez grande distance du rivage, sur lequel on pouvait jeter l'ancre, & que vis-à-vis, il y avait une cascade superbe dont l'eau était très-bonne. Nos bateaux étaient revenus chargés d'une multitude de poissons pris à la ligne le long du rivage.

Nous jettâmes l'ancre sur ce banc le 28 Avril, & nous envoyâmes nos canots à terre pour chercher une place où l'on put faire provision d'eau & de bois ; mais comme la côte était remplie de rochers contre lesquels la mer se brisait avec

violence le long du rivage , je fis prendre à mes gens des corselets de liège dont je m'étais pourvu avant mon départ ; ils donnent de l'aïssance au nageur , & l'empêchent de se briser contre les rochers ; la descente se fit avec facilité , & nous nous pourvûmes de ce qui nous était nécessaire. On court là d'autres dangers dont les corselets ne peuvent défendre ; on y est exposé à des poissons énormes & voraces , connus sous le nom de *goulus de mer* ; plusieurs fois quelque-uns de nos gens furent sur le point d'en être dévorés. L'un de ces poissons, long de plus de vingt pieds, s'approcha du bateau , & se saisit à la vue des matelots , d'un gros veau marin qu'il avala d'un seul trait. Un autre dévora encore un veau marin à mes yeux près de l'arrière de mon vaisseau. Nos gens tuèrent quelques chèvres , dont la chair était d'un goût excellent. L'une de ces chèvres avait été prise & marquée ; son oreille droite avait été fendue d'une manière qui n'annonçait point un accident. Le poisson y est si abondant , qu'à la ligne & en peu d'heures , on pouvait en prendre pour nourrir l'équipage pendant plusieurs jours. Quelques-uns de ces poissons pesaient jusqu'à trente livres , & tous étaient de bon goût.

Sur le soir , les lames s'enflèrent si fort , que

le canot  
canonier  
pièces d'  
plus com  
de force  
mes dix  
reprendre  
pu même  
la lame é  
der. Je le  
y aurait c  
qui chass  
cré , & q  
de les aba  
tre le car  
mais le n  
ment, s'i  
un corfel  
relle , &  
des adieu  
souhaita  
des quar  
l'y aband  
se jetta a  
rivage où  
montra l  
tion , &

Le canot fut obligé de revenir sans reprendre le canonier & un matelot qui remplissaient nos pièces d'eau : on découvrit encore une aiguade plus commode , où la lame se brisait avec moins de force qu'où nous étions , & nous y remplîmes dix de nos tonneaux. J'envoyai un canot reprendre le canonier & le matelot qui n'avaient pu même se rendre à la nouvelle aiguade ; mais la lame était si grosse qu'ils n'osèrent s'y hasarder. Je leur fis dire que selon les apparences il y aurait quelque coup de vent durant la nuit , qui chasserait le vaisseau du banc où il était ancré , & qu'on se verrait alors dans la nécessité de les abandonner. Cette considération fit mettre le canonier à la nage & il revint au canot ; mais le matelot dit qu'il se noyerait infailliblement , s'il se hasardait à le suivre , quoiqu'il eut un corselet de liège ; il préféra une mort naturelle , & se détermina à rester dans l'isle ; il fit des adieux fort tendres à ses camarades & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des quartiers-maitres ne pouvant se résoudre à l'y abandonner , prit avec lui le bout d'une corde , se jeta au travers des vagues & nagea jusqu'au rivage où le matelot déplorait son sort. Il lui montra les suites qu'aurait son étrange résolution , & en lui parlant lui passa adroitement

un nœud coulant autour du corps, & cria aux matelots du canot de tirer la corde dont ils tenaient l'autre extrémité : on le traîna ainsi jusqu'au bateau ; mais il avait avalé tant d'eau qu'il paraissait être sans vie lorsqu'on l'eut retiré de la mer. Ils le suspendirent par les pieds, il reprit ses sens, & le lendemain on ne s'aperçut pas qu'il eut souffert.

Ce jour, je nommai M. Mouat capitaine du Dauphin sous mes ordres, M. Cumming le remplaça comme capitaine de la Tamar, & M. Carteret, lieutenant sur la frégate, vint prendre la place que ce dernier laissait vacante sur mon vaisseau. Ces dispositions faites, nous levâmes l'ancre & cinglâmes au nord ; c'était le 30 Avril.

En suivant encore les bords de l'isle, nous pûmes découvrir un lieu plus propre à faire de l'eau que ceux dont nous nous étions servis. Deux jours après je me dirigeai vers le couchant pour chercher la Terre de Davis, qu'on place sous le 27<sup>e</sup> degré 30 min. de latitude, à cent lieues au couchant de Copiapo. Je la cherchai vainement pendant huit jours, & ne voyant aucune apparence de la découvrir, j'abandonnai cette recherche, & cinglai entre le nord & le couchant, jusqu'à ce que j'eusse rencont-

tré les  
diriger  
Salomon

Le 10  
des dau  
taire, d  
aux extr  
reste du  
queue.  
poissons  
grampu  
nous, q  
que ter  
découv  
fon : le  
marqua  
& s'élev  
mage a  
leurs cr  
borné p  
persuad  
isles.

Le 2  
mentés  
nous ne  
de perd  
tement



tré les vents alifés, alors mon plan était de me diriger à l'occident, & de chercher les isles de Salomon, ou quelques terres nouvelles.

Le 10 Mai, nous vîmes autour du vaisseau des dauphins & des bonites; puis l'oiseau solitaire, dont le plumage, brunâtre sur le dos & aux extrémités des ailes, est blanc dans tout le reste du corps; son bec est court ainsi que sa queue. Trois jours après, nous vîmes plusieurs poissons d'une taille énorme; on les nomme *grampuses*: il y avait tant d'oiseaux autour de nous, que je crus être dans le voisinage de quelque terre; mais du plus haut des mâts on ne découvrait rien dans toute l'étendue de l'horizon: le 26, nous vîmes deux oiseaux très-remarquables; ils étaient de la grandeur de l'oie & s'élevaient à une grande hauteur; leur plumage avait la blancheur & l'éclat de la neige, leurs cuisses étaient noires. Un espace calme, borné par une mer houleuse, aida encore à me persuader que j'avais passé au midi de quelques isles.

Le 22, par un vent léger, nous fûmes tourmentés par des vagues si élevées, si rapides, que nous nous trouvâmes dans un danger continuel de perdre nos mâts: pour échapper plus promptement à ce danger, je cinglai vers le nord, afin de

trouver plus-tôt les vents alifés. Le scorbut commençait à se montrer parmi nos équipages, mes meilleurs matelots en étaient attaqués. Ce même jour nous vîmes deux bonites, & nous apperçûmes plusieurs vols de ces oiseaux qu'on ne rencontre que sous les tropiques. Ceux-ci nous parurent plus gros qu'aucuns de ceux que nous avons déjà vus; leur plumage est d'un blanc vif, & leur queue n'est composée que de deux longues plumes.

Je vis encore deux autres grands oiseaux quelques jours après: ceux-ci avaient le plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étaient très-étendues, & leur queue garnie de longues plumes; leur vol était pesant, ce qui me fit penser qu'ils ne pouvaient s'éloigner beaucoup des côtes. Cependant nous ne découvrions rien, & les vents alifés nous manquaient encore; j'avais espéré les trouver à six degrés à l'ouest de Masafuero; nous en avons déjà parcouru 33 sans en sentir aucun souffle. Le 28, je vis un grand oiseau qui avait le plumage blanc, nuancé de brun, & un autre qui l'avait noir, tacheté de blanc: ils étaient grands & très-beaux & assez familiers; ils se seraient posés sur nos vergues sans le balancement du vaisseau.

Le 31, les oiseaux parurent en grand nom-

bre; nous  
mieux  
cepen  
la déco  
tin; r  
nous  
de no  
d'elle  
glai v  
pectiv  
d'un  
de g  
étend  
sans  
parai  
se br  
nous  
nous  
des l  
pique  
mere  
signa  
brill  
J  
canc  
le r

bre ; cette circonstance & d'énormes lames qui nous venaient du midi , me faisaient toujours mieux penser que la terre n'était pas éloignée ; cependant ce ne fut que le 7 Juin que nous la découvrimes ; il était alors une heure du matin ; nous suspendimes notre course , & le jour nous montra une petite isle basse à deux lieues de nous ; plus loin , à trois ou quatre lieues d'elle , on en découvrit une plus étendue. Je cinglai vers la première ; elle nous offrait une perspective riante : elle était ceinte d'une plage d'un beau sable blanc : l'intérieur était planté de grands arbres dont les branches touffues étendaient au loin leur ombre , & formaient , sans arbrisseaux , des bosquets délicieux. Elle paraissait avoir cinq lieues de tour ; mais la mer se brisait avec tant de violence autour , qu'elle nous parut inabordable. Bientôt nous pûmes nous convaincre qu'elle n'était point déserte ; des hommes parurent sur la grève , armés de piques longues d'environ seize pieds ; ils allumèrent des feux , qui sans doute étaient des signaux , car l'instant d'après nous en vîmes briller sur l'autre isle.

J'envoyai chercher un mouillage ; mais le canot fit le tour de l'isle sans trouver de fond ; le rivage était bordé d'un roc de corail très-es-

carpé. Le scorbut faisoit alors les plus grands ravages sur nos équipages ; & les malades qui s'étoient trainés sur le tillac pour contempler cette terre fertile , apprirent avec désespoir que la nature leur en défendoit l'entrée ; ils voyoient une multitude de cocotiers chargés de fruits , dont le suc laiteux est peut-être l'anti-scorbutique le plus puissant que l'on connoisse ; ils croyoient y voir des limons , des bananes & d'autres fruits délicieux ; ils voyoient le rivage semé d'écailles de tortues. Ces rafraichissemens les auroient promptement rendus à la vie ; une ceinture de rocs les éloignoit de leur portée autant que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe : en les voyant , ils n'en furent que plus malheureux ; l'imagination qui allége les maux quand elle est animée par l'espérance , les rend plus cruels lorsqu'elle en est abandonnée.

Je ne pus renoncer d'abord à l'espérance de trouver quelque adoucissement à leurs maux. Je fis le tour de l'isle avec les vaisseaux ; les Indiens accoururent sur la plage en poussant des cris , en faisant des gambades ; souvent ils s'approchoient du bord , agitant leurs piques d'un air menaçant , & se jettant ensuite à la renverse , où ils demeuroient quelques instans étendus comme

s'ils e  
faire  
tentio  
qu'ils  
au bo  
ceau  
vant  
s'ils  
rant  
fonda  
luren  
cris  
furen  
rama  
que  
leur  
qu'i  
rent  
le b  
van  
épie  
tire  
être  
pré  
qui  
de  
for

s'ils eussent été morts, sans doute pour nous faire comprendre qu'ils nous tueraient si nous tentions de descendre. Nous remarquâmes qu'ils avaient planté deux piques dans le sable, au bout desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel plusieurs se prosternaient, comme s'ils eussent invoqué une divinité tutélaire. Durant ma navigation autour de l'isle, mes canots fondaient le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les Indiens jettèrent des cris effroyables, maniaient leurs lances avec fureur, & menaçaient avec de grosses pierres ramassées sur la rive. Nos gens n'y répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & de brillantes bagatelles, qu'ils ne daignèrent pas regarder; ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord, & les portèrent dans les bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, & paraissaient épier le moment de saisir notre canot pour le tirer sur le rivage. Nos matelots craignant d'en être massacrés, brûlaient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Le soin de notre conservation m'aurait fait recourir à la force pour obtenir des rafraichissemens qui nous

devenaient indispenfables ; mais ç'aurait été une inhumanité atroce que de leur ôter la vie pour prévenir des deffeins que peut-être ils n'avaient pas , & fans qu'il en réfultât aucun avantage pour nous.

Ces Indiens font d'une couleur tannée & bien proportionnés ; il ont l'air très-vigoureux & font très-agiles ; je n'ai pas vu d'hommes auffi légers à la courfe. Ne pouvant aborder cette isle nulle part, je la quittai pour vifiter l'autre. Nos recherches ne furent pas plus heureufes ici : nous découvrimes qu'elle était formée par plusieurs péninfules liées par des langues de terre fi étroites, fi baffes, qu'elles font prefque au niveau de la mer qui brife fur elles avec violence. Chaque vaiffeau envoya fon canot armé pour fonder & découvrir fi ces isles ou cette isle n'avaient point de baie où l'on put pénétrer. En l'approchant, les cocotiers, qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits au-deffus des autres arbres, étaient ce qui nous frappait le plus, & ce que nous regrettions davantage de ne pouvoir atteindre.

Dès que les habitans de ces isles virent nos canots s'approcher, ils accoururent en foule fur le rivage, armés de lances & de mafues ; ils les fuivirent & leur faisaient des geftes menaçans

pour le  
deffus  
bales ;  
fit pren  
cher d  
rent n  
descen  
tout pr  
cun fe  
de dou  
pointe  
quelqu

Le  
une isl  
nous.  
au poir  
lieues ;  
est une  
cher de  
ble, &  
lequel  
vimes  
que les  
rent de  
Pallarn  
couru  
mafues

pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-dessus leurs têtes une piece de huit livres de bales; le bruit leur inspira un effroi qui leur fit prendre la fuite avec précipitation, & se cacher dans les bois. Enfin, nos bateaux revinrent nous dire qu'il n'y avait nul moyen d'y descendre; qu'il n'y avait point de fond, même tout près du rivage. L'impossibilité d'en tirer aucun secours pour nos malades, nous pénétra de douleur: nous les nommâmes *Isles du Désappointement*, & je les quittai pour en chercher quelque autre.

Le 9 Mai, vers le soir, nous découvrîmes une isle nouvelle à six ou sept lieues devant nous. Nous nous arrêtâmes pendant la nuit, & au point du jour, nous nous en trouvâmes à trois lieues; elle nous parut longue & basse; le rivage est une belle plage de sable blanc bordé d'un rocher de corail; elle présente un aspect agréable, & est embellie par de beaux arbres, entre lesquels on distingue le cocotier. Nous en suivîmes la côte à la distance de demi mille. Dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent sur le rivage armés de lances & de massues.

On appercevait au-delà des terres de ce côté de l'isle, un grand lac salé dont l'étendue paraissait être de deux ou trois lieues, & n'était séparé de la mer vers le couchant que par une langue de terre très-étroite : il y avait dans ce lac un islot éloigné d'une lieue de la pointe vis-à-vis laquelle nous étions arrêtés. Là est un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantissaient des rayons brûlans du soleil. J'envoyai sonder ; mais nos canots trouverent toute la côte bordée par-tout d'un rocher aussi escarpé qu'un mur de corail. Nous nous mîmes en travers de cette entrée, où nous vîmes une centaine d'Indiens s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture en bon ordre ; ils avaient pour armes la lance & la massue ; l'un d'eux portait une longue perche, au haut de laquelle était attachée une pièce de natte que nous prîmes pour un drapeau. Ils faisaient continuellement de grands cris, & bientôt après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Nos canots leur faisaient tous les signes possibles d'amitié, & les pirogues s'en approchèrent ; j'espérais qu'il s'établirait entre nous un commerce de bienveillance : mais je me trompais ; il parut que leur dessein était d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans cet inf-

tant pl  
dans la  
d'eux  
faisit de  
entre de  
vage or  
prit la  
la tira v  
tit fon  
firent  
les infu  
Mais  
lage en  
la poin  
teaux n  
trouver  
pointe,  
tre lie  
étions.  
d'envire  
éloigner  
rogues  
cune d'  
leur ma  
le rivag  
pour les  
donner



tant plusieurs Indiens s'élançerent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots ; l'un d'eux sauta dans le bateau de la Tamar, s'y faisit de la veste d'un matelot, se jeta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ses compagnons. Un autre prit la corne du chapeau du quartier-maître & la tira vers lui au lieu de le lever, ce qui avertit son possesseur de le retenir. Nos gens souffrirent toutes ces tentatives avec patience, & les insulaires triomphaient de leur impunité.

Mais n'ayant pu réussir de trouver un mouillage en ce lieu, nous suivîmes la côte jusqu'à la pointe la plus occidentale de l'isle ; nos bateaux nous suivirent la sonde à la main, & ne trouverent point de fond. Parvenus à cette pointe, nous découvrîmes une autre isle à quatre lieues vers le couchant de celle où nous étions. Nous nous étions éloignés de celle-ci d'environ une lieue ; les insulaires nous voyant éloigner, nous suivirent dans deux doubles pirogues ; ils en avaient élevé les voiles ; chacune d'elles portait trente hommes armés à leur maniere ; ils passerent entre le vaisseau & le rivage, & paraisaient cingler sur nos canots pour les attaquer. Je fis signe à ceux-ci de leur donner la chasse ; ils coururent sur elles, les

Indiens s'épouvanterent, laissèrent tomber leur voile, & ramèrent vers le rivage avec une vitesse surprenante. Ils arriverent, échouèrent leurs pirogues, & se réunissant à d'autres de leurs compagnons, se présentèrent pour défendre leur isle; ils étaient armés de pierres & de bâtons; nos gens firent feu sur eux; deux tombèrent; un troisième, percé de trois balles, eut encore la force de lever une grosse pierre, & mourut en la lançant sur ses ennemis. Il vint tomber près de nos bateaux; ses compagnons n'osèrent venir enlever son corps, mais ils emportèrent les autres, & se retirèrent sur l'islot où étaient la plupart des leurs. Nos bateaux revinrent avec les pirogues, longues d'environ trente-deux pieds, d'une construction curieuse, faites de planches travaillées avec soin, ornées en divers endroits de sculpture, & proprement cousues ensemble. La couture était recouverte d'une bande d'écailles de tortue artistement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond était très-étroit, & c'est ce peu de largeur qui obligeait de les accoupler, en les assujettissant l'une à l'autre par des pièces de bois, de manière qu'elles laissaient entr'elles un espace de six à huit pieds. Un mât était placé dans le milieu de chaque pirogue,

&amp;

& la vo  
cette vo  
génieus  
bien fai  
être for  
la force  
la voile  
pièces e

Les v  
tre le r  
procur  
de l'isl  
avons  
lot; n  
fulaires  
laquell  
verent  
de la r  
ne pou  
je fis ti  
siffiant

Nos  
dre fu  
gens r  
virent  
forte p  
dant la

To.

& la voile était tendue entre les deux mâts ; cette voile , faite de nattes , nous parut fort ingénieusement travaillée. Leurs pagayes étaient bien faites , & leurs cordages , qui paraissaient être formés de l'écorce du cocotier , avaient la force des nôtres. Quand ces pirogues font à la voile , plusieurs personnes s'asseient sur les pieces de bois qui les tiennent unies.

Les vagues qui se brisaient avec violence contre le rivage , nous ôtaient l'espérance de nous procurer des rafraichissemens dans cette partie de l'isle ; nous revinmes vers celle que nous avions quittée , pour fonder encore autour de l'islot ; nous n'y trouvâmes point de fond. Les infulaires s'étaient rassemblés sur la pointe près de laquelle nous les avions mis en fuite ; ils enleverent les pirogues qui se trouvaient sur le bord de la mer ; mais pour prévenir un combat qui ne pouvait produire que des nieurtres inutiles , je fis tirer un coup de canon dont les balles , en sifflant sur leurs têtes , les mirent en fuite.

Nos bateaux parvinrent cependant à descendre sur l'isle avant le coucher du soleil ; nos gens ramassèrent quelques noix de cocos & ne virent aucun habitant ; des coups de vent , une forte pluie , nous obligèrent de louvoyer pendant la nuit , & nous revinmes le lendemain vis-

à-vis de l'isle ; nos bateaux partirent encore ; j'y avais fait descendre tous les malades qui ne l'étaient pas assez pour ne pouvoir quitter leurs hamacs. Nous descendîmes à terre ; nous vîmes des cabanes que les insulaires avaient abandonnées, & ne trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer aussi long-tems que nous fûmes sur la terre. Ces cabanes étaient d'une chétive apparence, toutes étaient couvertes de branches de cocotiers, mais leur situation était très-agréable. On y respirait un air frais & délicieux, à l'ombre d'un grand bois de beaux arbres d'espèces différentes, dont quelques-unes nous étaient inconnues. Les cocotiers fournissent aux habitans presque tous les besoins de la vie, la nourriture, les voiles, les bois de charpente & de construction. Ces habitans n'habitent probablement que les lieux où cet arbre utile se trouve. Le rivage était couvert de corail & de coquilles de grandes huitres perlières. On y en pourrait établir une pêcherie. Les habitans ne se montrèrent que dans l'éloignement. Les hommes étaient nus, les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ceinture aux genoux.

Nos gens, en visitant une cabane, y trouvèrent un gouvernail déjà rongé de vers, qui

D  
nous paru  
trouvere  
de cuivre  
insulaires  
dais à qu  
du gouver  
côte? Le  
montaien  
pays? C'  
connaiss  
fit: cette  
nous. Si  
reux, il  
mais il  
pouvion  
J'empor  
un outil  
la tête  
peut-être  
che, & c  
y avait p  
ceau de  
tie d'un

Près  
des bât  
à des to  
grands

nous parut être de fabrique hollandaise; ils y trouverent encore un morceau de fer battu, un de cuivre & quelques outils de fer, que les insulaires avaient reçus sans doute des Hollandais à qui était le petit bâtiment qui s'en servit du gouvernail. Ce vaisseau se brisa-t-il sur cette côte? Les habitans avaient-ils tué ceux qui le montaient, ou étaient-ils revenus dans leur pays? C'est ce qu'on ne pouvait dire. On ne connaissait aucune relation qui nous en instruisit: cette isle paraissait avoir été inconnue jusqu'à nous. Si le vaisseau périt sur ces rivages dangereux, il dût laisser de plus nombreux débris; mais il aurait fallu plus de tems que nous n'en pouvions donner pour faire ces recherches. J'emportai ces débris; mais nous leur laissâmes un outil qui avait la forme d'une hache, & dont la tête était une coquille d'huitre perliere; peut-être avait-il été fait à l'imitation d'une hache, & ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'il y avait parmi les outils que j'emportai, un morceau de fer qui paraissait avoir été fait en partie d'un de ces instrumens.

Près des cabanes des insulaires, il y avait des bâtimens d'une autre espèce, semblables à des tombeaux; ils étaient ombragés par de grands arbres; les murs & le comble en étaient

de pierres, leur forme était celle des tombeaux quarrés qu'on voit dans les cimetières de nos villages. Nous trouvâmes aux environs des caisses remplies d'os de morts, & sur les arbres qui les couvraient, pendaient des têtes, des os de tortues & des poissons d'espèces différentes, renfermés dans des corbeilles de roseaux. Nous primes de ces poissons; il n'en restait que la peau & les dents; ils paraissaient avoir été vidés, & la chair en était desséchée.

Nos bateaux firent plusieurs voyages à terre pour en rapporter des noix de cocos & des plantes anti-scorbutiques dont l'isle est couverte; secours désiré depuis long-tems, & qui rendit la santé à nos malades.

L'eau douce qu'on y trouve est admirable, mais n'y est pas abondante. Les puits qui la fournissent sont si petits, qu'on les dessèche en y puisant deux ou trois fois avec une coquille de cocos; mais comme ils se remplissent de nouveau assez vite, on pourrait, en les élargissant, les rendre plus utiles.

Nous n'y aperçûmes aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables; elles nous couvraient de la tête aux pieds; elles nous tourmentaient dans nos vaisseaux. Nous y vîmes des perroquets, des oiseaux qui

nous étai  
d'une be  
qu'elles r  
suivaient

Les in  
jour; no  
doute qu  
sions leu  
à bord,  
visiter la  
que. Cel  
des isles  
degré 29

Nous  
mêmes c  
la précé  
avait sep  
nous ne  
accouru  
çurent,  
suivirent  
grande,  
on les ve  
forces en  
dant sur  
bandonn

Dans

nous étaiet inconnus, des espèces de colombes d'une beauté si rare & si douces, si familières qu'elles nous approchaient sans crainte, & nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

Les insulaires se cachèrent pendant tout le jour; nous n'aperçûmes aucune fumée: sans doute qu'ils craignirent que nous ne découvrissions leur retraite. Le soir, nous nous retirâmes à bord, & le jour suivant nous partimes pour visiter la nouvelle isle que nous avions aperçue. Celle que nous quitions est à 69 lieues des isles du Disappointement, & sous le 14° degré 29 min. de latitude méridionale.

Nous éprouvâmes sur la nouvelle isle, les mêmes obstacles qui nous avaient repoussés à la précédente. La côte qui se présentait à nous avait sept lieues de long, & dans cet espace nous ne trouvâmes point de fond. Les habitans accoururent sur le rivage dès qu'ils nous aperçurent, armés de lances & de pierres; ils nous suivirent le long de la grève; la chaleur était si grande, que cette course paraissait les épuiser; on les voyait chercher à se donner de nouvelles forces en se plongeant dans l'eau, ou en s'étendant sur le sable que les vagues venaient d'abandonner; puis ils recommençaient à courir.

Dans cet intervalle, nos bateaux fondaient

le long de la côte ; j'avais défendu à mes gens de faire aucune violence aux insulaires, à moins que la nécessité de leur propre défense ne les y obligéât ; j'avais ordonné encore d'employer tous les moyens possibles pour gagner leur bienveillance & leur amitié. Ils s'approchèrent du rivage, & firent entendre qu'ils avaient besoin d'eau ; les Indiens les comprirent & leur firent signe de s'avancer plus loin de la côte, ils les suivirent jusqu'à un village formé de cabanes semblables à celles que nous avions visitées. Le nombre des Indiens s'y acrut. Nos bateaux rasèrent le rivage le plus près qu'il était possible, & les vaisseaux se préparèrent à leur envoyer du secours & à les soutenir avec l'artillerie.

Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer ; il était suivi d'un jeune homme. Sa taille était haute & il paraissait vigoureux ; une barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture, lui donnait un air vénérable. Il semblait avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Il fit un signe, & les insulaires se retirèrent à une certaine distance. Il s'avança sur le rivage ; d'une main il tenait un rameau vert, de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée semblait un chant qui

n'avait  
de ne  
voir en  
marque  
quelqu  
parlait  
mit poi  
achevé  
mer, n  
les pré  
qu'il de  
terent.  
bonté  
terre à  
minere  
en fit u  
un Ind  
cier cr  
revint  
suite n  
plusier  
les un  
de l'ea  
espéra  
des hu  
prendre  
rait m



n'avait rien de désagréable. Nous regrettions de ne pouvoir l'entendre, comme de ne pouvoir en être entendus. Pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu de valeur tandis qu'il parlait encore; il n'y toucha point, il ne permit point aux siens d'y toucher avant qu'il eut achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, nous jetta un rameau vert, & prit ensuite les présens. Nous fîmes entendre à ce peuple qu'il devait poser les armes; la plupart les quitterent. Un de nos officiers, encouragé par cette bonté apparente, sauta dans la mer & gagna la terre à la nage. Les Indiens l'entourerent, examinerent ses habits, admirerent sa veste. Il leur en fit un don; mais quand il eut donné sa veste, un Indien lui ôta sa cravate & s'enfuit. L'officier craignit de plus grandes familiarités, & revint au travers des vagues au canot. Cette fuite ne détruisit point la bonne intelligence; plusieurs insulaires vinrent vers nos bateaux: les uns nous apporterent des fruits, les autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. On espéra en obtenir des perles; on leur montra des huîtres perlières, mais ils ne purent comprendre ce qu'on demandait. Peut-être on aurait mieux réussi, s'il eût été possible d'y rester

plus long-tems ; la côte n'y offrait pas un mouillage , il fallut s'en éloigner. La passion de ces insulaires pour les grains de verre , ne permet pas de croire qu'ils négligent les perles , & peut-être on pourrait y faire des échanges ayantageux avec des verroteries, des haches & des cloux. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues , dont l'une avait deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces deux isles le nom du Roi Georges : le lendemain nous en découvrîmes une nouvelle ; nous cinglâmes vers elle ; c'était une isle qui s'étend du levant au couchant. La verdure qui la couvre en rend l'aspect très-agréable ; mais les vagues brisaient sur ses côtes avec un bruit si terrible , le fond en est si mauvais , si semé d'écueils , que nous n'espérâmes pas y aborder. Elle n'a guères moins de vingt lieues de long , & paraît très-peuplée. Elle est à 48 lieues des isles du Roi Georges ; nous lui donnâmes le nom du Prince de Galles.

Nous cinglions toujours au couchant ; bientôt les grosses lames qui nous avaient incommodés , recommencerent à se faire sentir. Avant qu'elles cessassent , nous avons vu de grandes compagnies d'oiseaux qui dirigeaient leur vol vers le midi dès que le coucher du soleil appro-

chait.  
terre  
avaient  
si nos  
but, j  
isles b  
contin  
font é  
l'espoir

Le  
autou  
étions  
velle  
cautio  
qu'à u  
fer av  
Cepe  
toujo  
de no  
nous  
isle c  
appe  
vers

U  
haut  
isles  
faien

chait. J'en conjecturai qu'il y avait quelque terre étendue de ce côté; si les vents nous avaient favorisé, nous l'aurions rencontrée, & si nos matelots n'eussent été malades du scorbut, je l'aurais cherchée. La population de ces isles basses semble annoncer l'existence d'un continent peu éloigné, dont les habitans s'y sont établis: mais je fus obligé de renoncer à l'espoir de cette découverte.

Le jour suivant, des oiseaux qui voltigeaient autour de nous, nous firent supposer que nous étions dans le voisinage de quelque isle nouvelle; nous poursuivîmes notre route avec précaution, parce que ces terres basses ne se voient qu'à une petite distance, & qu'on peut s'y briser avant qu'on ait soupçonné qu'elles existent. Cependant les trois jours qui suivirent, quoique toujours au milieu d'oiseaux qui erraient autour de nous, ne nous offrirent aucune terre. Déjà nous étions à plus de 300 lieues de la dernière isle que nous avions découverte, lorsque nous aperçûmes une chaîne d'écueils qui s'allongeait vers le sud, & n'était qu'à une lieue de nous.

Une heure après, nous vîmes la terre du haut des mâts; elle offrait l'apparence de trois isles, dont les côtes bordées de rochers, laissaient entrevoir différentes coupures; des écueils

innombrables les ceignaient : ces isles nous parurent plus fertiles , plus riches que celles que nous avons visitées , elles étaient fort peuplées & leurs habitations s'étendaient en groupes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes. Je crus que c'était une partie des isles de Salomon , & j'espérais en trouver quelques autres d'un accès moins difficile & moins dangereux : cette espérance diminua nos regrets de quitter cette belle contrée sans la mieux connaître ; les écueils ne nous permettaient pas de le faire sans la plus grande nécessité. Ces isles sont à 352 lieues au couchant de celle du Prince de Galles , & sous le 10<sup>e</sup> degré 15 min. de latitude méridionale. Nous les nommâmes *Isles du Danger*.

La vue de ces chaînes d'écueils , me fit craindre une nuit alarmante ; mes officiers la passèrent sur le pont à observer ; de violens coups de vent qui se firent sentir , rendaient nos précautions plus nécessaires encore. Vers les 9 heures , je rentrai dans ma chambre : mais un bruit que j'entendis au-dessus de moi m'en fit sortir avec précipitation ; on m'apprit que la Tamar , qui marchait devant nous , avait tiré un coup de canon , & que nos gens découvraient des écueils redoutables. Je courus sur le pont , & je vis

que  
les or  
un le  
pour  
heur  
N  
27 J  
perç  
velle  
rûm  
côte  
mer  
& u  
env  
réca  
en  
pou  
fior  
je r  
à de  
chi  
ave  
noï  
éta  
ava  
d'h  
fea

que cette apparence d'écueils était formée par les ondulations de la lune qui perçaient à travers un léger nuage. Nous cherchâmes la Tamar pour la rassurer, & ne la découvrîmes qu'une heure après.

Nous cinglâmes sans rien découvrir jusqu'au 27 Juin, qu'à dix heures du matin, nous aperçûmes à huit lieues de nous une isle nouvelle; elle était vers le midi, & nous y courûmes. A mesure que nous l'approchions, ses côtes parurent s'abaisser jusqu'au niveau de la mer. La verdure, les cocotiers l'embellissaient, & un grand lac en baigne l'intérieur. Elle a environ dix lieues de tour; ses bords sont marécageux & la mer s'y brise avec violence. Nous en suivîmes les côtes & envoyâmes nos canots pour sonder & chercher un lieu où nous pussions jeter l'ancre. On ne put en trouver; mais je renvoyai les canots pour qu'ils cherchassent à débarquer & à nous apporter quelques rafraichissemens pour les malades. Ils aborderent avec peine & nous apportèrent deux cents noix de cocos, qui, dans notre situation, étaient d'un prix inestimable: nos gens n'y avaient trouvé aucun vestige d'habitations ni d'habitans; ils y trouverent des milliers d'oiseaux qui se laissaient tuer dans leurs nids placés

au sommet des arbres; ils n'y virent aucun quadrupède. Je crus d'abord que cette isle était celle que le Neptune Français nomme *Maluita*, placée au levant de la plus grande des isles de Salomon; mais m'étant convaincu du contraire, je la nommai *Isle du duc d'Yorck*. Il paraît qu'elle était inconnue avant nous. Les isles Salomon n'ont été vues que par Quiros, & il ne paraît pas avoir laissé des détails sur sa découverte qui puissent la faire reconnaître.

En m'éloignant de cette isle, je cinglai vers le nord, pour traverser la ligne & arriver aux isles des Larrons. Nous ne découvrimes de terre que le 2 Juillet sur le soir; elle était au nord à la distance de six lieues; nous louvoyâmes durant la nuit; aux premiers rayons du jour cette isle nous présenta un coup-d'œil charmant; elle est basse, unie, couverte d'arbres où les cocotiers dominent; mais l'accès en était défendu par un rivage marécageux, & par les vagues qui se brisaient avec violence sur le rivage; & cette vue tempéra le plaisir qu'elle nous avait d'abord donné. Nous nous en approchâmes; la population nous en parut nombreuse; un grand nombre d'insulaires se montrèrent sur la plage, & une soixantaine de pirogues se mirent en mouvement & s'approchèrent de nos vaisseaux;

elles L  
gues  
très-p  
à fix

Ces  
instan  
grimpe  
s'y aff  
couru  
tout c  
nud,  
miren  
diver  
d'un  
nâme  
enfin  
il s'é  
culot  
qu'il  
rent  
bord  
fous  
rent  
d'ent  
fent  
ler c  
C

elles se rangerent autour de nous ; leurs pirogues , d'une construction bien entendue , étaient très-propres ; chacune d'elles renfermait de trois à six hommes.

Ces insulaires nous considérèrent quelques instans , puis l'un d'eux s'élança dans l'eau , & grimpa ensuite sur le vaisseau comme un chat , s'y assit en faisant de grands éclats de rire , parcourut tout le bâtiment , s'efforçant d'emporter tout ce qu'il rencontrait : mais comme il était nud , il ne pouvait rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste & des culottes , ce qui nous divertit beaucoup : car il avait tous les gestes d'un singe nouvellement dressé ; nous lui donnâmes du pain qu'il mangea avec voracité ; enfin , après avoir fait mille tours grotesques , il s'élança du bord avec sa veste & ses longues culottes , & regagna sa pirogue à la nage. Dès qu'il fut de retour , plusieurs l'imiterent , nagerent vers le vaisseau , monterent par les sabords , se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main , & se replongeant à la mer , nagerent à une grande distance , quoique la plupart d'entr'eux eussent les mains pleines , & les tinrent élevées hors de l'eau , pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont d'une taille avantageuse

& bien faits; leur teint est un bronzé clair: on remarque sur leur visage un mélange d'enjouement & d'intrépidité dont on est frappé: leurs traits n'ont rien de désagréable: leurs cheveux sont longs & noirs, noués derrière en une grosse touffe ou en trois nœuds; quelques-uns ont de longues barbes, d'autres n'ont que la moustache ou un bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ne sont vêtus que par des ornemens, tels que des colliers, des bracelets, des ceintures de coquillages artistement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, sans y avoir rien de suspendu; mais sans doute ils y portent quelquefois des choses pesantes, car quelques-uns avaient les oreilles qui pendaient jusques sur les épaules. Un d'eux, qui paraissait considéré, avait une ceinture faite de dents humaines; c'était apparemment un trophée de ses exploits guerriers. Quelques-uns étaient sans armes: d'autres avaient une espèce de lance, très-large par un bout, garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de gouls de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur demandâmes des noix de cocos en leur en montrant: mais loin de nous en donner, ils chercherent à nous enlever celles que nous avions encore.

Nos  
avaient  
fort pré  
& voisie  
pas m'ar  
fraichiss  
donner  
de latitr

Nous  
poissons  
mais ne  
que la  
dysfente  
attribua  
tions, &  
provisio  
but se r  
de coco  
hommes  
donné  
mede le  
tive.

Nous  
variable  
& c'étai  
voisins  
tir si fo



Nos canots revinrent nous annoncer qu'ils avaient trouvé un fond propre à jeter l'ancre fort près du rivage ; mais qu'il était de corail & voisin des écueils. Je crus donc devoir ne pas m'arrêter à cette isle pour fournir des rafraichissemens à nos malades. Mes officiers lui donnerent mon nom : elle est sous le 1 deg. 18 m. de latitude méridionale.

Nous cinglâmes vers les isles Larrons : divers poissons se présentèrent à nous sur la route ; mais nous ne pûmes prendre que des goulus , que la disette nous fit trouver excellens. La dysenterie attaqua les matelots , maladie qu'on attribua à la chaleur excessive que nous ressentions , & à des pluies constantes. Déjà notre provision de cocos était épuisée ; déjà le scorbut se manifestait avec plus de force : la noix de cocos l'avait suspendue : elle avait guéri des hommes dans un état désespéré ; elle leur avait donné des forces & de l'activité : c'est le remede le plus salutaire à cette maladie destructive.

Nous étions poussés par des vents faibles & variables : la mer était calme , on avançait peu , & c'était une nouvelle peine de nous favoir si voisins des isles que nous cherchions , d'en sentir si fort le besoin & de ne pouvoir les at-

teindre. La chaleur était suffocante ; la route que nous suivions , est en effet la plus brulante , la plus longue & la plus dangereuse qu'on eût faite encore. Enfin , nous arrivâmes le 22 Juillet sous la latitude de Tinian , & nous la cherchâmes. Nous ne découvrîmes de terres que six jours après : c'étaient les isles de Saypan , de Tinian & d'Aiguigan que nous vîmes à la fois ; dans l'éloignement , elles semblaient n'en faire qu'une. Saypan est la plus occidentale ; de la pointe nord de cette isle à la plus méridionale de celle d'Aiguigan , la distance est de dix-sept lieues ; entre elles est celle de Tinian , séparée de l'une & l'autre par deux détroits larges d'environ deux ou trois lieues. Saypan est la plus étendue , Aiguigan est la plus petite , mais celle dont les terres sont les plus élevées ; elle est de forme triangulaire. Nous vinmes jeter l'ancre près de celle de Tinian , sur un fond de gros sable & de corail brisé , à trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à quelque distance de la côte , dans le lieu même où le lord Anson s'était arrêté avec le Centurion. L'eau y était si transparente , qu'on distinguait encore fort bien le fond à une profondeur de 140 pieds.

Dès que nos vaisseaux furent assurés dans leur position,

position -  
un lieu  
lades qu  
un mate  
à la der  
cabanes  
pagnols  
qu'on y  
le soleil  
avait co

Après  
j'entrepr  
pénétrer  
points é  
chanter  
lées de  
peaux q  
une des  
du lord  
de brou  
toises d  
perdre  
nous ét  
autres.  
tir en  
longue  
bientôt

Tor

position, je descendis à terre pour chercher un lieu propre à dresser nos tentes pour nos malades qui étaient nombreux. Nous n'avions pas un matelot exempt de scorbut, plusieurs étaient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes des cabanes, élevées l'année dernière par les Espagnols & les Indiens; il n'était pas probable qu'on y eût encore à craindre leur arrivée; car le soleil y était au zénith, & la saison des pluies avait commencé.

Après avoir marqué la place de nos tentes, j'entrepris avec six ou sept de mes officiers, de pénétrer au travers des bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteuses, ces prairies verdoyantes, émaillées de fleurs & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté, dont on trouve une description si intéressante dans les voyages du lord Anson. Mais le bois était si embarrassé de broussailles que nous ne voyions pas à deux toises devant nous; & que pour ne pas nous perdre dans cette forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. La chaleur excessive nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes & nos souliers, qui furent bientôt en lambeaux. Nous parvinmes cepen-

dant, mais avec des peines infinies, à traverser ces bois ; cependant nous ne trouvâmes au-delà que des plaines couvertes de roseaux & de buissons, qui s'élevaient quelquefois jusqu'à la hauteur de nos têtes, & nos jambes embarrassées dans des ronces étaient en sang. Nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds ; si nous voulions parler, nous en avions la bouche pleine, & plusieurs pénétraient jusqu'à la gorge. Après avoir parcouru ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes, & nous revinmes un peu avant la nuit au lieu de notre débarquement, aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, & si harassés, que nous avions peine à nous soutenir. Nous envoyâmes chercher notre taureau, & trouvâmes une partie de nos malades à terre.

Le 1 Août, toutes nos tentes furent dressées, & nous nous occupâmes à remplir nos pieces d'eau dans un puits dont l'eau était faumâtre & peuplée de vers. La rade où nous étions était dangereuse : le fond était de sable, mêlé de masses de corail dures & tranchantes, qui coupent les cables : je fus obligé de les faire garnir de tonneaux vuides qui les tenaient tendus & les empêchaient de frotter sur les coraux ; de plus, je ne fis jeter qu'une seule ancre, toujours dans

le but q  
sur le fo

La m  
fzygie  
vagues  
fureur f  
mettre e  
dans la  
le vaisse

J'étais  
ma ten  
forge d  
rures  
limons  
à pain  
ne pus  
& des  
végéter

Malg  
tion au  
pas pe  
mouru  
attaqu  
crois l  
dant l  
tes, co  
est mo

le but qu'il ne fut jamais assez lâche pour frotter sur le fond, & mon expédient réussit.

La mer y est très-agitée dans le tems des syzygies; nous y fûmes assaillis un jour par des vagues si terribles, & qui brifaient avec tant de fureur sur les rocs voisins, que je fus obligé de mettre en pleine mer & d'y demeurer huit jours, dans la crainte que le cable ne se rompît, & que le vaisseau ne fut jeté sur les rochers.

J'étais attaqué du scorbut, & je fis dresser ma tente sur le rivage; j'y fis établir aussi la forge de l'armurier, & on répara toutes les ferrures des deux vaisseaux. L'isle produit des limons, des oranges amères, des cocos, du fruit à pain, des goyaves & d'autres fruits; mais je ne pus y trouver des melons d'eau, de l'oseille & des plantes anti-scorbutiques qu'on difait y végéter avec force.

Malgré nos fatigues & notre longue navigation au travers de climats divers, nous n'avions pas perdu un seul homme. Ici deux matelots moururent de la fièvre; plusieurs en furent attaqués après avoir été guéris du scorbut. Je crois l'air de cette isle mal-sain, au moins pendant la saison des pluies; elles y sont violentes, continuelles, & la chaleur suffocante. Elle est moins ardente sur les côtes de la Guinée,

aux Indes occidentales, dans l'isle S. Thomas où j'avais été, & ce ciel brûlant n'en est pas le seul désagrément : les mille-pieds, les scorpions, les grosses fourmis noires l'infestent. Nous y vîmes divers insectes inconnus & venimeux ; leurs piqures nous causaient des douleurs aiguës ; on tremblait de se mettre au lit où ils se tenaient cachés ; on en fut tourmenté sur les vaisseaux comme sur le rivage, parce qu'ils y avaient été portés avec le bois, s'étaient nichés dans tous les recoins, & ne nous laissaient aucun repos.

Dès que nos tentes eurent été dressées, j'avais envoyé nos gens à la chasse ; on trouva un peu de bétail, mais à une grande distance de notre habitation ; & ces animaux étaient si ombrageux qu'il était difficile d'en approcher assez près pour les tirer. Nos détachemens les poursuivirent souvent pendant des jours entiers sans les atteindre, & lorsqu'enfin ils avaient été tués, il fallait les traîner l'espace de sept à huit milles au travers des bois ; ils arrivaient à nos tentes couverts de mouches, exhalant une odeur fétide, ne pouvant servir d'alimens. Les chasseurs après s'être exténués de fatigue, n'en rapportaient souvent que la fièvre.

Nous avions de la volaille avec plus de faci-

lité ; les  
espece ;  
mauvais  
après q

L'isle  
que feu  
che ; ils  
vres ; on  
un Nèg  
pour le  
grand  
voir to

pouvio

les van

Tan

M. Go

dant en

mer ;

l'isle. I

jour n

chasse

gues é

d'abor

braver

Nou

provis

du pai

tité ; les bois étaient peuplés d'animaux de toute espèce ; mais la chair en était généralement de mauvais goût ; elle était corrompue une heure après qu'on avait tué l'oiseau.

L'isle abonde en cochons sauvages qui presque seuls nous fournissaient de la viande fraîche ; ils sont féroces & pèsent environ 200 livres ; on peut les tirer avec assez de facilité ; mais un Nègre qui était avec nous , imagina un piège pour les prendre & y eut du succès : c'était un grand avantage ; par-là nous étions assurés d'avoir tous les jours de la viande fraîche , & nous pouvions en faire une excellente provision pour les vaisseaux.

Tandis que nous nous occupions de cet objet , M. Gore découvrit un endroit agréable , abondant en bétail & dont l'accès était facile par la mer ; c'était entre le nord & le couchant de l'isle. Nous y élevâmes une tente , & chaque jour nos bateaux en rapportaient ce que les chasseurs avaient tué ; mais quelquefois les vagues étaient si violentes qu'il était impossible d'aborder ; & le canot de la Tamar qui voulut braver le danger , perdit trois de ses hommes.

Nous étions alors abondamment pourvus de provisions fraîches ; chaque jour on faisait cuire du pain pour les malades ; & comme la fatigue

fut moins forte, la fièvre fut moins fréquente. Il y a de beaux poissons sur les côtes; mais ils sont mal-sains; le voyage du lord Anson nous en avertissait; mais nous crûmes qu'il n'en con-damnait qu'un trop grand usage: nous en mangeâmes avec sobriété, & cependant ils mirent tous ceux qui en mangerent en danger de perdre la vie.

Cette isle produit aussi du coton & de l'indigo en abondance; elle ferait d'un grand revenu si elle était située dans des mers moins éloignées. Le chirurgien de la Tamar y fit une espèce de jardin qu'il ferma d'un enclos; il y sema différentes graines; mais les plantes qu'elles produisirent n'étaient pas assez avancées pour en faire usage quand nous partîmes de l'isle.

Pendant le tems que nous y demeurâmes, j'envoyai la Tamar reconnaître l'isle Saypan, qui, plus étendue & plus élevée, se présentait sous un aspect plus agréable. La Tamar y trouva un fond semblable à celui de Tinian; ses gens descendirent sur une très-belle plage sablonneuse, qui s'étend dans une longueur de plus de deux lieues; ils se promenerent dans les bois, & y remarquerent plusieurs arbres propres à faire des mâts de navire. Ils y virent

D  
beaucoup  
ques, m  
seaux, p  
douce; i  
lieu des  
grands ta  
le rivage  
rendaien  
y faire  
l'annonç  
sieurs de  
posant s  
cription

Nos  
nos ten  
& muni  
fournit  
dont no  
le scorb  
nous q  
séjour  
mouffon  
isles Ba  
renforc  
cinglân  
l'isle d  
lévatio



beaucoup de cochons sauvages & des guanaques, mais point d'autre bétail, point d'oiseaux, point de ruisseaux ni de sources d'eau douce; ils apperçurent un grand étang au milieu des terres dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'huîtres perlières jetés çà & là sur le rivage, firent penser que les Espagnols s'y rendaient en de certains tems de l'année pour y faire la pêche des perles; d'autres vestiges Pannonçaient encore. Ils y virent encore plusieurs de ces piliers de figure pyramidale, reposant sur une base quarrée dont on lit la description dans le voyage du lord Anson.

Nos malades étant rétablis, je fis embarquer nos tentes, la forge, le four, tout le bagage, & munis de tous les rafraichissemens que l'isle fournit, sur-tout de deux mille noix de cocos, dont nous connaissions les effets heureux pour le scorbut, nous mîmes à la voile le 1 Octobre; nous quittâmes Tinian après y avoir fait un séjour de neuf semaines. J'espérais trouver la mousson avant d'avoir atteint le méridien des isles Bashées. Le vent fut d'abord faible, il se renforça ensuite, il venait du couchant & nous cinglâmes vers le nord: le 3, nous vîmes l'isle d'Anatacan; elle est remarquable par l'élevation de ses terres qui avaient déjà frappé

les voyageurs qui nous avaient précédés.

Nous continuâmes de faire voile au nord jusqu'au 10; alors nous nous trouvions sous le 18 degré 33 min. de latitude; un courant retarda notre course dans cette route. Le 18, nous vîmes des oiseaux de terre dont le vol pesant annonçait la fatigue. Nous en prîmes un au moment qu'il se posait sur nos voiles basses; il nous parut d'une espèce rare; il était de la grosseur d'une oie; son bec, ses cuisses d'un noir d'ébène relevaient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou long d'un pied, était aussi menu que celui de la grue; son bec recourbé était si long & si gros qu'il est difficile de comprendre comment les muscles de son cou pouvaient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit & d'eau; mais il dépérissait chaque jour, sans doute parce que cette nourriture ne lui convenait pas. Il était devenu si maigre qu'il n'était plus qu'un squelette quand il mourut. Je croirais que cet oiseau, différent de toutes les espèces de toucans dont Edwards fait mention, n'a jamais été décrit par les naturalistes. Cet oiseau & ceux qui volaient avec lui paraissaient s'être écartés de quelques îles au midi de la route que nous suivions & qui ne sont point marqués sur les cartes,

L'aig  
ment a  
écarta  
lieues  
des isl  
isles,  
naviga  
très-pé  
frais m  
je cru  
ma ro  
Le  
les tr  
hors d  
bamb  
Le  
nous  
encor  
isle c  
des r  
der  
alime  
Les  
me p  
y jet  
vage  
Pisle

L'aiguille aimantée demeura dirigée directement au nord pendant trois jours ; elle s'en écarta de nouveau, lorsque nous fûmes à six lieues de l'isle Grafton, la plus septentrionale des isles Bashées. Je voulais m'arrêter à ces isles, & je cinglai vers elles ; mais comme la navigation de-là jusqu'au détroit de Banca est très-périlleuse, & qu'un beau ciel, un vent frais nous permettaient d'aller à toutes voiles, je crus qu'il était plus prudent de poursuivre ma route, & je me dirigeai vers le couchant.

Le 24, je reconnus les rochers qu'on nomme les triangles, écueils dangereux situés au-dehors de la pointe Prafil ; des arbres, de gros bambous se recontrèrent flottans sur notre route.

Le 3 Novembre, à sept heures du matin, nous découvrîmes Pulo-Timaon ; nous en étions encore à douze lieues. Dampier parle de cette isle comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraichissemens, & je fus tenté d'y aborder ; nos viandes salées étaient alors nos seuls alimens, & elles commençaient à se corrompre. Les brises légères, le calme, les courans ne me permirent d'y arriver que le 5 au soir. Nous y jettâmes l'ancre à environ deux milles du rivage, dans une baie de la côte orientale de l'isle.

Nous descendîmes à terre le lendemain pour voir quels vivres nous pouvions y obtenir. Les habitans nous parurent insolens; ce sont des Malais. Dès que nous approchâmes du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le rivage, tenant un grand couteau d'une main, & de l'autre une pique armée d'une pointe de fer; à leur ceinture pendait un redoutable cric. Nous débarquâmes malgré cet appareil menaçant, & nous commençâmes à entrer en pourparlers; mais tout ce que nous pûmes obtenir fut une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau; ils rejeterent avec mépris des haches, des couteaux que nous leur offrions en échange, ils voulaient de l'argent que nous n'avions pas; enfin, ils daignèrent accepter des mouchoirs.

Ce peuple est petit & bien fait; son teint est un noir bronzé. Nous vîmes parmi eux un vieillard vêtu à peu près comme le sont les Persans; tous les autres étaient nuds, à la réserve d'une espece de turban fait avec un mouchoir, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins & qu'ils attachent à une agraffe d'argent. Nulle femme ne parut à nos yeux; la jalousie peut-être les fit cacher. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres, construites

avec ré  
d'envis  
aussi tr  
grands.  
couvert  
dante e  
habitau  
ner de  
mais no  
duction

Mal  
baie o  
à y fair  
virent  
leurs c  
priétés  
rence

Deu  
baie; l  
à celle  
autant  
deux  
l'ancr  
un ar  
jambe  
Nous  
n'avis

avec régularité, sont élevées sur des poteaux d'environ huit pieds de haut; leurs canots sont aussi très-bien faits, & quelques-uns sont fort grands. Le pays nous parut fort agréable & couvert d'arbres. L'isle est montueuse & abondante en chou palmite & en cocotier; mais les habitans ne jugerent pas à propos de nous donner de leurs fruits. Nous y vîmes des rîsîeres, mais nous n'en pûmes connaître les autres productions végétales.

Malgré l'agitation violente de la mer dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réussîmes à y faire une pêche abondante; les habitans le virent avec peine; les poissons qui viennent sur leurs côtes leur paraissent une de leurs propriétés, & ils ne pouvaient voir avec indifférence qu'on les leur enlevât.

Deux belles rivières viennent se jeter dans la baie; l'eau en est bonne & pure, & si supérieure à celle que nous avons, que nous en remplîmes autant de pièces que le canot put en porter deux fois. Tandis que nous étions encore à l'ancre, quelques insulaires nous apportèrent un animal qui avait le corps du lièvre & les jambes d'un daim. Un de nos officiers l'acheta. Nous voulions le conserver vivant; mais nous n'avions à lui donner aucune nourriture qui lui

convint, & il nous fallut le tuer; la chair en était de très-bon goût.

Pendant trente-six heures que nous fîmes dans cette baie, le tems fut orageux; la pluie, les éclairs, les plus violens coups de tonnerre s'y succéderent presque sans interruption. Nous nous en éloignâmes le 7, aidés d'un vent de terre; un courant violent nous portait vers le midi; cette saison était la moins favorable pour traverser ces parages; & lorsque nous eûmes atteint la latitude de Pulo-Condor, nous n'eûmes que des vents faibles, séparés par de longs calmes, interrompus par des pluies violentes & des tonnerres effrayans.

Le 10, nous apperçûmes l'isle Lingên, & le lendemain d'autres petites isles, qui nous parurent les isles Domines, ensuite Pulo-Taya, où nous vîmes une jonque Chinoise, & au nord de cette isle la très-petite isle de Pulo-Toupao.

Cette mer n'est pas profonde: nous pouvions y jeter l'ancre & l'y jetâmes quelquefois. Le 13, nous découvrimés un sloop à l'ancre qui mit pavillon Hollandais; il y avait fort longtemps que nous n'avions vu de bâtiment qui appartint à des Européens, & cette vue nous fit plaisir. Après avoir été tourmenté par le vent & un courant, je revins dans le voisinage du

Sloop Ho  
mon ca  
il fut bie  
se faire  
sur ce v  
rent du  
d'honnê  
singulier  
grosses  
du vaif

Le le  
mes à l  
des sept  
mes la  
tes de  
mes l'éc  
pafsâmes  
Palamb  
de Qu  
Nous a  
quelqu  
fond su  
ce fut u  
le vent  
la plu  
succéd  
notre

floup Hollandais , j'y jetai l'ancre & lui envoyai mon canot pour en tirer quelques informations ; il fut bien reçu, mais bien étonné de ne pouvoir se faire entendre. Il n'y avait que des Malais sur ce vaisseau ; ils se montrèrent polis , offrirent du thé à mes gens , & leur firent beaucoup d'honnêtetés. Ce floup était d'une construction singulière ; son pont était de bambou , & deux grosses pieces de bois placées aux deux bouts du vaisseau , lui servaient de gouvernail.

Le lendemain , 15 Novembre , nous remîmes à la voile ; nous arrivâmes à la hauteur des sept Isles , & bientôt après nous découvrîmes la côte de Sumatra. Nous vîmes les pointes de Manopin , Hill & de Batacarang , évitâmes l'écueil dangereux de Frédéric Hendrick , & passâmes devant l'embouchure de la riviere de Palambam. Nous découvrîmes la haute terre de Queda-Banca lorsque nous jetâmes l'ancre. Nous apperçûmes alors plusieurs vaisseaux dont quelques-uns portaient pavillon Hollandais. Le fond sur lequel nous nous trouvions était bon , & ce fut un bonheur pour nous ; car pendant la nuit le vent souffla par bouffées violentes , il fit de la pluie , des tonnerres , un tems couvert lui succéda ; mais nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. Le 19 , nous rencontrâmes un

fenau de la Compagnie Anglaife des Indes orientales; il venait de Bencolen, pour fe rendre à Malaca, & enfaite au Bengale. Ce fut une heureufe rencontre pour nous; car nous nous trouvions alors réduits aux provifions que nous avions apportées d'Europe; le bœuf & le porc exhalaient une puanteur infupportable, & le pain fourmillait de vers; le maître du fenau nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue, qui formaient, je crois, la moitié de fes provifions, & ne voulut rien accepter en échange que nos remercimens. C'eft avec plaifir que je lui paie ce tribut de ma reconnaissance; je n'ai pu me rappeler fon nom, ni celui de fon vaiffeau, & j'en fuis bien fâché.

Nous fuivions la côte de Sumatra; mais parvenus à fa partie méridionale, je jetai l'ancre pour ne pas nous jeter dans les écueils qui s'étendent au nord de l'ifle Lucipara dont nous n'étions plus éloignés que de fix lieues. Le vent était faible, & la marée qui nous était contraire, ne nous permettaient pas de paffer entre ces écueils & Sumatra; nous cinglâmes plus au fud, découvrimés Java, pafsâmes entre les ifles d'Edam & de Horn, & entrâmes dans la rade de Batavia, où nous jetâmes l'ancre, au levant de l'ifle Onruft, à quelque diftance des

autres  
27 Nov

Le le  
vantage  
de cano  
dans ce  
rentes  
vaiffeau

La C  
jours ic  
est un  
de l'ètr  
à mon  
mauvai  
qui nou  
notre c  
imperti  
Son tor  
peine d  
fur le c

Lors  
pas un  
l'air de  
dans la  
que l'a  
commu



autres vaisseaux qui s'y trouvaient. C'était le 27 Novembre 1765.

Le lendemain nous nous approchâmes davantage de la ville, que je saluai d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avait dans cette rade plus de cent vaisseaux de différentes grandeurs, & dans ce nombre un grand vaisseau Anglais de Bombay.

La Compagnie Hollandaise entretient toujours ici un vaisseau amiral. Son commandant est un personnage de conséquence, ou affecte de l'être; il jugea à propos d'envoyer son canot à mon vaisseau, avec une espece d'officier de mauvaise mine & mal vêtu, qui me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle était notre destination; il me fit d'autres questions impertinentes, & voulut écrire mes réponses. Son ton de juge me déplut, & je lui épargnai la peine d'écrire, en lui ordonnant de se retirer sur le champ; il le fit sans répliquer.

Lorsque nous jetâmes l'ancre, nous n'avions pas un malade dans nos vaisseaux; mais comme l'air de Batavia y est fort mal-sain, sur-tout dans la saison des pluies qui s'approchait, & que l'arac, qui enflamme le sang, y est très-commun, je résolus d'y faire peu de séjour.

Pour expédier, j'allai faire visite au général; il était à sa maison de campagne; le sabandar, ou introducteur des étrangers me proposa d'y aller, & je m'y déterminai plutôt que d'attendre son retour. Nous partîmes sans différer; le général me fit un accueil gracieux, & me laissa le choix d'une maison dans la ville, ou de loger dans Phôtel, grande & belle maison que le général afferme à un particulier, avec le privilège exclusif de loger tous les étrangers, qui sont toujours nombreux. Un habitant qui oserait donner un lit à un étranger pour une seule nuit, paierait une amende de 500 rixdales, ou 2500 livres de France.

Il est peu de grands édifices à Batavia; mais les maisons y sont régulières au-dehors, agréables & commodes au-dedans. Les rues y sont larges, bien pavées & la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres de chaque côté; ces canaux sont commodes aux négocians pour le transport des marchandises jusqu'à leurs portes; mais ils y entretiennent une humidité dangereuse. La ville est bâtie sur un terrain marécageux qui rend ces canaux nécessaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embellissent gênent la circulation de

de l'air  
qui s'en

Il n'  
plée. B

nissent

landais  
les Ma

blent, i

y ont u  
comme

jonque  
des ric

La  
chère

ter le  
d'infec

cun re  
gnifice

sur-to  
bellis

nent u  
d'arbr

(\*)

abforbe  
même

au con  
To

de l'air & s'opposent à la dispersion des vapeurs qui s'en élèvent (\*).

Il n'est gueres de villes en Europe plus peuplée. Batavia est le centre commun où se réunissent toutes les nations de l'Inde; les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javans s'y rassemblent, ils en forment la population. Les Chinois y ont un quartier séparé, & y font le plus grand commerce; chaque année il y arrive 10 ou 12 jonques Chinoises, & c'est la principale source des richesses des Hollandais qui l'habitent.

La jouissance des plaisirs variés, de la bonne chère, des productions les plus propres à flatter le goût; y est troublée par une multitude d'insectes venimeux qui ne vous y laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal où vont & viennent un grand nombre de barques, & ornés d'arbres superbes: de l'autre par des maisons

---

(\*) Mais les Physiciens assurent que les végétaux absorbent une partie de l'humidité & du mauvais air, même dans une chambre: il semble qu'ils devraient, au contraire, purifier l'air de Batavia.

du cap de Bonne-Espérance. Le lendemain nous passâmes entre l'isle Pingoin & la pointe verte, & entrâmes dans la baie de la Table par un vent violent & qui soufflait par bouffées. Nous laissâmes tomber l'ancre & saluâmes le fort, qui nous rendit le salut. Les Hollandais nous dirent qu'aucun marin de leur nation n'aurait osé entrer dans la baie avec un vent si contraire; qu'ils nous avaient vu avec surprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait ordinairement par un vent favorable.

Je descendis le lendemain pour rendre visite au gouverneur; sa voiture nous attendait sur le rivage: c'était un vieillard très-affable, qui me reçut avec la plus grande politesse, il m'offrit un appartement dans la maison de la compagnie pendant mon séjour au cap, & me pria de disposer de sa voiture comme si elle m'appartenait. J'y dinai un jour avec quelques personnes, j'eus occasion de parler de la fumée que j'avais vue sur une plage sablonneuse, où tout annonçait dans le voisinage la plus grande stérilité, & j'en parus étonné. Il me dit qu'il n'y avait pas long-tems qu'un autre vaisseau qui s'était approché de cette partie de la côte, avait vu comme moi cette grande fumée, quoi-

que ce  
inhabit  
deux a  
des Inc  
probab  
n'en av  
fumées  
doute c  
On y a  
cir ces  
tant de  
Je fus t  
& regr  
rais fai  
nés, &  
bablem

Le c  
& se ra  
qui doi  
l'Afriqu  
très-bel  
provisio  
pagnie  
extrém  
au gou  
plir d'u  
rares ;

que cette terre, qu'on supposait une isle, fût inhabitée. Il m'apprit encore, qu'il y avait deux ans que deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, venant de Batavia au cap, s'étaient probablement perdus sur cette côte, puisqu'on n'en avait point reçu de nouvelles, & que les fumées qu'on avait apperçues, venaient sans doute de leurs équipages qui s'y étaient sauvés. On y avait envoyé plusieurs bateaux pour éclaircir ces conjectures; mais la mer brise là avec tant de furie que jamais on a osé y aborder. Je fus touché du récit de cette triste aventure, & regrettai de l'avoir apprise si tard: car j'aurais fait mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils devaient probablement périr de misère.

Le cap est un lieu très-propre pour relâcher & se rafraichir, au moins pour les vaisseaux qui doivent franchir la pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des provisions de toute espece. Le jardin de la Compagnie est un endroit délicieux: à l'une de ses extrémités on voit une ménagerie qui appartient au gouverneur: il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares; j'y ai vu trois belles autruches & quatre

zebres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettais d'aller à terre tour à tour, profitaient de cette liberté pour se régaler des vins du cap, & ils n'en revenaient gueres sans être ivres.

Plusieurs vaisseaux de différentes nations arriverent près du nôtre, mais aucun n'allait au-delà du cap.

Je demurai trois semaines dans ce lieu pour remettre mes équipages de leurs fatigues. Après avoir pris congé du bon vieux gouverneur, & m'être pourvu de toutes les provisions nécessaires, je mis à la voile le 7 Mars par un vent favorable.

Le 16, nous vîmes à 15 lieues vers le couchant l'isle de Sainte-Hélène; mais nous ne cherchâmes point à y aborder. Quelques jours après, comme nous étions poussés par un bon vent, à une grande distance des terres, le vaisseau éprouva une secousse aussi forte que s'il eût donné sur un banc: elle nous effraya, nous courûmes tous sur le pont, & nous vîmes la mer se teindre de sang à une grande étendue autour de nous. Cette vue dissipa nos craintes; elle nous persuada que nous avions heurté contre une baleine ou un grampus, & que vraisemblablement notre vaisseau n'en avait reçu aucun dommage. C'est encore dans ces parages

que n  
jeune  
guiffait

Le 2  
vant,  
était en  
bien q  
seau n  
lent qu  
nai au  
où il f  
pourra  
vaisseau  
fit voil  
nous fi  
très-fo  
7 Mai,  
nous m  
de ving

que nous perdîmes notre maître charpentier, jeune homme industrieux & actif, qui languissait depuis notre départ de Batavia.

Le 25, nous passâmes la ligne; le jour suivant, j'appris que le gouvernail de la Tamar était en très-mauvais état. On le répara aussi bien qu'on le put; mais craignant que ce vaisseau ne pût se maintenir contre un vent violent qui aurait pu le briser sur les côtes, j'ordonnai au capitaine de faire voile pour Antioquia, où il ferait bien plutôt qu'en Europe, & où il pourrait faire réparer son gouvernail & son vaisseau. La Tamar se sépara donc de nous, & fit voile pour les Antilles. Peu de tems après, nous fûmes assaillis par des vents variables & très-forts qui nous chassèrent vers le nord. Le 7 Mai, nous découvrîmes les Sorlingues. Le 9, nous mouillâmes aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois & quelques jours.



## V O Y A G E

D U

CAPITAINE PHILIPPE CARTERET,

EN 1766, 67, 68 &amp; 69.

**B**IENTÔT après mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore Byron, je fus nommé commandant du *Swallow*, floup de sa majesté Britannique ; ma commission était datée du 1 Juillet 1766. Le floup était à *Chat-tam* & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la diligence possible. C'était un vieux vaisseau qui servait depuis trente ans, & je ne le croyais pas en état de faire un long voyage. Il était légèrement doublé à la quille, & cette quille n'était pas même garnie de clous qui pussent aider à la défendre contre les vers. Je devais accompagner le *Dauphin* dans son expédition ; mais le *Dauphin* était un grand vaisseau, il était doublé de cuivre, il était approvisionné de tout ce qui était nécessaire pour une navigation longue & dangereuse. Le *Swallow*, pesant

Vo  
& vieux  
mal po  
ne pou  
voyage  
une fo  
autres  
dans u  
que le  
qu'on  
de ce q  
toujou  
gner le  
où je f  
lente  
soin.  
voulu  
répon  
quant  
Le  
voile  
par l  
la flu  
liente  
jusqu  
l'anc  
Da  
capit



& vieux, n'avait qu'un doublage imparfait; il était mal pourvu des choses les plus essentielles. Je ne pouvais croire qu'ils fussent destinés au même voyage. Je me hasardai cependant à demander une forge, du fer, un petit esquif & plusieurs autres choses dont je connaissais l'importance dans une longue navigation. On me répondit que le *Swallow* était fort propre pour l'usage qu'on en voulait faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je désirais. Cette réponse me persuada toujours davantage que je ne devais accompagner le *Dauphin* que jusqu'aux isles *Falkland*, où je serais remplacé par le *Jafon*, frégate excellente, doublée en cuivre, approvisionnée avec soin. Comme je manquais de fil de carret, je voulus m'en procurer à *Plymouth*; mais on me répondit qu'on en avait mis sur le *Dauphin* une quantité suffisante pour les deux vaisseaux.

Le *Dauphin* & le *Swallow* mirent donc à la voile le 22 Août; le premier était commandé par le capitaine *Wallis*; ils étaient suivis par la flûte le *Prince Frédéric*, commandée par le lieutenant *Brine*. Nous marchâmes ensemble jusqu'au 7 Septembre, jour où nous jetâmes l'ancre dans la rade de *Madere*.

Dans le séjour que nous y fîmes, j'écrivis au capitaine *Wallis* pour lui représenter, que je

manquais de fil de carret, & il m'en envoya cinq cents livres : ce n'était pas assez pour nos besoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns de nos cables pour sauver nos agrès.

Le 9, mon lieutenant m'avertit que neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés du vaisseau pendant la nuit, & avaient gagné la côte à la nage, entièrement nus, & n'emportant que leur argent enveloppé dans un mouchoir, attaché autour de leurs reins. Il ajouta que ces déserteurs avaient nagé ensemble jusqu'à ce qu'ils se trouvassent près de la houle qui se brisait avec violence sur le rivage ; mais qu'alors l'un d'eux, effrayé du bruit des vagues, était revenu en nageant, autour du vaisseau d'où on l'avait remis à bord. Les autres eurent la hardiesse de braver les flots.

Comme la perte de ces hommes aurait eu des suites funestes pour nous, j'écrivis sur le champ au consul pour qu'il m'aidât à les recouvrer. Ma lettre n'était pas finie qu'on vint m'apprendre qu'au grand étonnement des gens du pays, on venait de les trouver nus sur le rivage, qu'on les avait mis en prison & qu'on n'attendait que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès qu'on m'eût annoncé leur retour, je me rendis sur le pont. Je fus charmé

D  
de voir  
sentis  
laquelle  
de bon  
deman  
vaisseau  
risque  
rés par  
dirent  
danger  
jamais  
résolu  
pour  
qu'ils  
sonne  
sembl  
dépen  
boire  
rever  
ne se  
lais  
févèr  
page  
Je le  
teille  
de t  
qu'e

de voir le repentir sur leur visage, & je me sentis porté à ne pas leur infliger une peine, à laquelle ils semblaient disposés à se soumettre de bon cœur pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avait pu les porter à s'enfuir du vaisseau & à quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés par la houle qui battait sur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers le rivage, ils n'avaient jamais eu l'intention de déserter, qu'ils étaient résolus de ne quitter le vaisseau que lorsqu'ils ne pourraient plus naviger; mais que sachant bien qu'ils entreprenaient un long voyage dont personne n'était assuré de revenir, il leur avait semblé bien dur de n'avoir pas une occasion de dépenser son argent, & s'étaient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie, & à revenir ensuite à bord, où ils espéraient qu'on ne se ferait pas appercu de leur départ. Je voulais leur pardonner, & je n'examinai pas trop sévèrement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entourait, paraissait approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie, ils auraient été peu en état de traverser la houle à la nage; ensuite je dis, qu'espérant que désormais ils n'exposeraient leur

vie que dans des occasions plus importantes, & n'aurais point d'autres raisons de me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeais d'autre châtement que la honte & le regret dont je les voyais pénétrés. Je pensai qu'ils avaient besoin de repos, & je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que si pendant notre voyage j'avais besoin de bons nageurs, ils m'avaient montré à qui je devais m'adresser. Je dissipais ainsi les craintes de ces braves matelots, & fus très-satisfait d'entendre le murmure d'applaudissement qui se fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée dans la fuite : au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces défecteurs nous rendirent toutes fortes de services, avec un zèle, une ardeur, qui leur fit honneur, & qui servit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, & le capitaine Wallis me remit un double de ses instructions, qui m'apprirent l'objet de notre voyage. Il nomma le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous au cas que nous vinssions à nous séparer.

J'étais convaincu qu'on envoyait le Swallow & son équipage à une expédition qu'ils ne pouvaient remplir ; mais je résolus de faire mon

devoir à  
serait po

Nous

inconvé

qu'au m

du cap

& nous

descripti

publiée

Il serait

blable à

& le cap

Nous

en avan

sonder &

vaisseau

pouvais

trainer

bien des

mes l'an

Décemb

Nous

y ajoute

rais par

voir ; m

mon atte

Je n'e

devoir à tout événement, le mieux qu'il me ferait possible.

Nous continuâmes notre route sans de grands inconvéniens, sans aventures intéressantes, jusqu'au moment où nous eûmes atteint la hauteur du cap Vierge Marie : là nous mîmes à l'ancre, & nous vîmes des Patagons, dont j'ai fait la description dans ma lettre au docteur Matty, publiée dans les Transactions Philosophiques. Il serait inutile de la rapporter ici ; elle est semblable à celle qu'en donne le commodore Byron & le capitaine Wallis.

Nous entrâmes dans le détroit. Je marchais en avant du Dauphin & de la flute, afin de sonder & de découvrir les bas-fonds ; mais mon vaisseau manœuvrait si mal, que rarement je pouvais le changer de direction sans le faire traîner par notre chaloupe ; cependant, après bien des travaux, bien des dangers, nous jetâmes l'ancre dans le port Famine. C'était le 26 Décembre 1766.

Nous démontâmes là notre gouvernail, pour y ajouter de la force & plus de largeur ; j'espérais par ce moyen le rendre plus facile à mouvoir ; mais cette opération ne répondit pas à mon attente.

Je n'entrerai pas dans le détail des périls que

nous courumes, des difficultés que nous surmontâmes pour arriver jusqu'à la baie d'Island, où nous arrivâmes le 7 Février. Nous y séjournâmes quelques jours. Avant de remettre à la voile, j'exposai l'état de mon navire au capitaine Wallis, je le priai d'examiner s'il n'était pas plus à propos pour le service de sa majesté de le renvoyer, que de lui faire continuer un voyage qu'il était très-probable qu'il ne pourrait achever. Il me répondit, que puisque les lords de l'amirauté l'avaient destiné à une expédition dont je connaissais l'objet, il ne croyait pas être le maître de changer sa destination.

Nous continuâmes donc à naviger ensemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme je l'avais déjà passé une fois, j'étais toujours en avant pour servir de guide; j'avais la liberté de jeter l'ancre, ou de mettre à la voile, quand je le jugeais à propos. Mais éprouvant tous les jours combien le Swallow était mauvais voilier, qu'il retardait le Dauphin, & que probablement il lui ferait manquer la saison de gagner la mer du Sud, qui était le principal but du voyage, je proposai au capitaine Wallis de laisser le Swallow dans une baie sûre, & de monter moi-même ses bateaux pour l'accompagner & l'aider jusqu'à ce qu'il eut franchi le détroit.

Je repr  
son passa  
plutôt q  
perdre c  
ce plan,  
pletter  
& son é  
seau, &  
de ses g  
le suivr  
Angleter  
Patagon  
découve  
dis enco  
ces lui f  
de la m  
bord du  
dement  
dont je  
moi feu  
en Euro  
Wallis  
près les  
vaisseau  
séparer.  
Mon  
qu'en p

Je représentai que par ce moyen il acheverait son passage, suivant toute apparence, beaucoup plutôt que si mon vaisseau continuait à lui faire perdre du tems. Afin de lui mieux faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourrait compléter ses provisions de bouche & de marine, & son équipage avec ce qui était dans mon vaisseau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ses gens que la maladie rendait incapables de le suivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant en Angleterre, j'examinerais la côte orientale des Patagons, qu'enfin j'entreprendrais toutes les découvertes qu'il voudrait m'indiquer. Je lui dis encore, que s'il jugeait que mes connaissances lui fussent utiles dans son voyage au travers de la mer du Sud, j'étais prêt d'aller avec lui à bord du Dauphin & d'abandonner le commandement du *Swallow* à son premier lieutenant dont je remplirais la place; ou de faire le voyage moi seul avec le Dauphin, s'il voulait revenir en Europe avec mon vaisseau. Mais le capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion, que d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaisseaux devaient continuer leur route sans se séparer.

Mon vaisseau était alors en si mauvais état, qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvait

pas faire autant de chemin que le Dauphin avec la moindre partie des siennes. Nous marchâmes pourtant ensemble jusqu'au 10 Avril, que nous découvrîmes l'entrée occidentale du détroit & la grande mer du Sud. Jusques là j'avois marché en avant selon les ordres qu'on m'avoit donnés; mais alors le Dauphin se trouvant vis-à-vis de nous; déploya sa voile de misaine qui le fit bientôt gagner le pas sur nous, & sur les neuf heures du soir, nous le perdîmes de vue; il ne nous montrait aucuns signaux. Il soufflait alors un vent du levant dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible durant la nuit, en portant toutes nos petites voiles malgré le danger auquel nous nous exposions. La nuit s'écoula; l'aurore se fit appercevoir, & nous cherchâmes des yeux le Dauphin sur le vaste Océan: nous le vîmes encore, ou plutôt nous n'en vîmes plus que les voiles les plus élevées, qui toutes étoient déployées: il étoit évident qu'il ne vouloit plus nous attendre, & nous laissa le soin de l'atteindre avec un vaisseau vieux & lourd qui ne marchait qu'avec lenteur. A neuf heures du matin, nous le perdîmes de vue & nous jugeâmes qu'il étoit dehors du détroit. Nous nous efforçons d'en sortir à notre tour; mais nous n'étions poussés que par des vents légers & variables. Je  
perdis



perdis l'efpoir de revoir le Dauphin dans la longue & pénible courfe qui nous refait à faire; car nous n'avions concerté aucun plan d'opérations, ni donné aucun rendez-vous comme nous l'avions fait jufqu'alors. Cette féparation était d'autant plus malheureufe pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué enfemble, on n'avait mis à bord du Swallow aucune des étoffes de laine, ni des toiles, des verroteries, des couteaux, d'autres ouvrages de coutellerie destinés à l'ufage des deux vaiffeaux, & qui étaient fi néceffaires pour obtenir des rafraichiffemens des Indiens. Nous manquions de forge & de fer, fans lesquels nous ne pouvions conferver notre bâtiment. J'eus cependant la fatisfaction de ne remarquer aucune marque d'abattement dans mon équipage; je les encourageai, je leur dis que quoique le Dauphin fut le meilleur des deux vaiffeaux, j'efpérais que ce défavantage ferait bien compenfé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite.

A midi, nous étions vis-à-vis du cap Pillar, mais un vent contraire s'éleva & nous fumes obligés de plier une partie de nos voiles: le vent s'accrut encore; nous fimes en vain de grands efforts pour nous dégager de la terre & fortir du détroit; nous eûmes le chagrin de voir qu'il

nous était impossible d'y réussir. Il était presque nuit ; le vent devenait un orage, il chassait devant lui des vagues énormes, un brouillard qui nous enveloppa, & une pluie qui nous pénétra. Nous nous approchâmes de la côte méridionale, & j'envoyai un bateau pour découvrir la baie Tuesday, que sir Narborough dit être à quatre lieues du détroit, ou chercher quelque autre abri où nous pussions nous retirer. Le jour était encore assez grand que nous ne pouvions découvrir les terres, quoiqu'elles soient très-élevées & que nous n'en fussions qu'à demi-mille. A six heures, l'épaisseur du brouillard avait répandu autour de nous la nuit la plus ténébreuse ; nous ne voyions pas à quatre pas l'un de l'autre ; je pliai toutes les voiles pour attendre mon bateau dont j'étais très-inquiet. Pour qu'il ne s'égara pas, nous allumâmes des flambeaux, nous fîmes de tems en tems des feux pour signaux ; mais incertain si nos gens pouvaient les appercevoir au travers du brouillard & de la pluie, je fis tirer le canon toutes les demi-heures, & enfin j'eus la consolation de les revoir dans le vaisseau. Ils n'avaient découvert ni la baie Tuesday, ni aucun abri. Nous reprîmes donc les voiles pour le reste de la nuit, essayant de nous tenir auprès de la côte méridio-

nale,  
possib  
le cou

Le  
voyai  
côte  
jeter  
heure  
cablan  
oblig  
dange  
baie  
il nou  
inexp  
en pl  
l'y je  
cham  
couc  
cris,  
page  
acco  
à ce  
imag  
le v  
baie  
page  
joie

nale, & de conserver autant qu'il nous était possible le chemin que nous avions fait vers le couchant.

Le lendemain, à la pointe du jour, je renvoyai une seconde fois le canot chercher sur la côte méridionale, un lieu sûr où nous pussions jeter l'ancre. J'attendis son retour jusqu'à cinq heures après midi dans la perplexité la plus accablante. Je craignais que nous ne fussions obligés de passer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais bientôt je le vis fonder une baie & je me dirigeai vers lui. Peu de tems après il nous rejoignit, & nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en pleine sûreté. A l'aide de notre canot, nous l'y jetâmes vers les six heures, & j'allai dans ma chambre prendre quelque repos. J'étais à peine couché sur mon lit, que je fus alarmé par des cris, par un tumulte général. Les gens de l'équipage qui étaient dans l'autre partie du vaisseau, accouraient en hâte & joignaient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai sur le champ, imaginant qu'un coup de vent avait fait chasser le vaisseau sur ses ancres & le poussait hors de la baie. En arrivant sur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un transport de surprise & de joie qui approchait de l'extravagance, le Dau-

phin ! le Dauphin ! Cependant quelques minutes après nous fumes persuadés que ce que nous prenions pour un vaisseau, n'était autre chose que des trombes d'eau élevées dans l'air par un des coups de vent violens qui partaient sans interruption de la haute terre. Le brouillard avait servi à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage ; mais avant de le quitter, j'eus le plaisir de lui voir reprendre son courage & sa gaité ordinaires.

La petite baie où nous étions retirés était à environ trois lieues au levant du cap Pillar. C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en-dedans de ce cap, qui est situé à quatre lieues au midi de l'île que sir Jean Narborough appelle Westminster-Hall, à cause de la ressemblance qu'elle présente de loin à ce vieux bâtiment. La pointe occidentale de cette baie est facile à reconnaître : l'intérieur de la baie même est coupée perpendiculairement comme un mur élevé ; à quelque distance de son entrée il y a trois îles, en dedans desquelles on trouve un havre assuré, sur un fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre au dehors de ces îles ; le passage qu'elles laissent entr'elles est assez étroit, & notre petite baie n'avait que huit fois cette largeur ; le fond y est inégal ; d'un côté

D  
nous v  
plus é  
nos an  
que ir  
bles. L  
très-f  
nulle  
gager  
forts.  
élevée  
lement  
ait là c  
du Sue  
qui av  
avancé  
tait pa  
céan c  
large  
tout, l  
on peu  
de pe  
sauvag  
De  
détroit  
latitud  
va du  
d'îles

nous voyions des écueils, de l'autre des rochers plus élevés. Un vent très-fort nous faisait traîner nos ancres après nous, & je craignais qu'à chaque instant les rochers ne coupassent nos cables. Lorsque nous les relevâmes, nous fûmes très-surpris de ne les trouver endommagés nulle part, quoique nous n'eussions pu les dégager d'entre les rochers qu'avec de grands efforts. Autour de cette baie, la terre est par-tout élevée; & comme un courant poussé continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait là quelque autre communication avec la mer du Sud au cap Désirado. L'un de mes officiers qui avait dirigé notre canot, me dit qu'il s'était avancé à quatre milles de là, & qu'alors il n'était pas éloigné de quatre milles encore de l'Océan occidental; cependant je vis toujours une large entrée entre le midi & le couchant. Par-tout, le débarquement est facile & sans danger; on peut y faire de l'eau & du bois sans beaucoup de peine, & on y trouve des moules & des oies sauvages en abondance.

De la côte septentrionale à l'extrémité du détroit où nous nous trouvions, située sous la latitude de  $52^{\circ} 30'$ , jusqu'à celle de  $48^{\circ}$ , la terre va du midi au nord. Elle n'est composée que d'îles que la mer a détachées du continent, &

parmi lesquelles font celles que Sharp appelle les isles du duc d'York. Il les a placées à une distance considérable de la côte ; mais s'il y avait plusieurs isles dans cette situation, il serait impossible que le Dauphin, la Tamar, ou le Swallow ne les eussent point vues, puisque nous avons navigué les uns & les autres à peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée à cette latitude, nous eûmes un assez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans ; mais lorsque nous fûmes parvenus au nord du  $48^{\circ}$ , nous trouvâmes un courant très-fort qui se dirigeait vers le septentrion, de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Les vagues y étaient fort élevées & annonçaient qu'elles venaient d'une enceinte vaste.

Enfin le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir bravé bien des périls & surmonté bien des difficultés, nous franchîmes le cap Pillar, aidé d'un vent léger. Environ deux heures après, nous apperçumes le cap Deseado, ou Désir ; mais dans ce moment même le vent changea, il nous devint contraire, & acquit toujours de nouvelles forces ; ce fut bientôt une tempête effroyable ; les vagues enflées se brisaient contre

D  
le vaiss  
vables  
rions  
Nous  
rendis  
mais  
nir da  
des te  
sur le  
encor  
plies  
avait  
dant  
chait  
cette  
d'allé  
défor  
tillac  
les p  
échap  
fortie  
nous  
mes  
plus  
nous  
fitam  
parv

le vaisseau avec un bruit & une fureur inconcevables ; l'eau inondait notre tillac, & nous courions risque à chaque instant de couler à fond. Nous n'osâmes diminuer nos voiles, quoiqu'elles rendissent notre danger bien plus grand encore ; mais nous en avions besoin, pour ne pas revenir dans le détroit où nous serions tombés sur des terres coupées, où nous nous serions brisés sur le continent. Elles nous étaient nécessaires encore pour parvenir au-delà de ces isles remplies de rochers auxquelles sir Jean Narborough avait donné le nom d'isles de Direction. Cependant malgré nos efforts, notre vaisseau s'approchait sans cesse de la côte septentrionale : dans cette situation critique, nous fûmes obligés d'alléger le vaisseau de toute manière ; nous défonçâmes les pièces d'eau qui étaient sur le tillac, nous nettayâmes tout ce qui était entre les ponts, & forçâmes de voiles ; enfin nous échappâmes au danger qui nous menaçait, nous sortîmes du détroit, nous laissâmes les isles que nous redoutions derrière nous, & nous entrâmes dans un Océan dont les vagues étaient plus régulières & moins à craindre. Le vent nous devint plus favorable, & nous en profitâmes pour nous avancer dans l'Océan ; nous parvinmes à neuf lieues au-delà du cap de

la Victoire qui est sur la côte septentrionale;

C'est ainsi que nous fortîmes enfin du détroit de Magellan, dont l'embouchure occidentale est, selon moi, fort dangereuse. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après le vent redevint contraire, & s'il n'avait cessé de l'être quelques heures auparavant, notre perte était inévitable.

Dès que j'eus franchis cette route tortueuse & redoutable, je me dirigeai au nord, le long de la côte du Chili. La route que nous allions entreprendre était longue, & en examinant l'eau douce que nous avions encore, il me parut que nous n'en avions plus assez; nous n'en avions que 24 ou 25 tonnes. Il était donc nécessaire de s'en pourvoir avant de tenter de traverser tout le vaste Océan du Sud, & le lieu qui me détournait le moins de ma route était l'île Masafuero; c'est là que je résolus de prendre ce qui me manquait.

Nous profitons le jour & la nuit de tous les souffles de vent qui pouvaient nous favoriser, afin de nous avancer dans les latitudes où l'on jouit d'un ciel plus tempéré. Déjà nous espérons y arriver bientôt, lorsqu'un vent directement contraire vint dissiper notre espoir. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embou-



chure du détroit, & depuis ce moment jusqu'au 8 de Mai, c'est - à - dire, pendant vingt jours, nous fumes balottés par un vent contraire, par une tempête qui n'eut presque point d'intervalles, & qui fut rendue plus dangereuse par des raffales précipitées qui s'accroissaient à chaque instant, mêlées de pluies & de grêle, ou plutôt de glace à moitié fondue. Quelquefois encore nous étions assaillis par des tonnerres & des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions éprouvé, & une mer si agitée, que le bâtiment était souvent au-dessous de l'eau.

Depuis notre sortie du détroit, & pendant notre route le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, & en particulier des albatros, des mouettes, des coupeurs d'eau, & un oiseau paresseux de la grosseur du grand pingoin, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance: il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, & c'est par cette raison qu'on lui donne quelquefois le nom de mouette noire. Nous aperçûmes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur & qui sont tachetées de blanc & de noir d'une manière très-agréable: elles volent toujours, quoique souvent elles paraissent se promener sur l'eau comme les peterels, que les marins anglais

appellent *poulets de la mere Carey*. Nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers.

Le 27 Avril sur le soir, le ciel devint très-fombre; nous n'osions porter alors que nos basses voiles avec une voile haute pliée à moitié. Une rafale très-forte vint d'un côté contraire à celui d'où soufflait le vent, & prit les voiles en sens opposé; nos mâts furent sur le point d'en être enlevé & le vaisseau de culbuter; on parvint à échapper à une partie de sa force; mais le vent continuant à souffler avec autant de violence & nos voiles étant mouillées, elles se collèrent si bien aux mâts & aux agrès, qu'on ne pouvait les élever ni les abattre qu'avec les plus grands efforts. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur & d'adresse, que nous parvinmes à élever notre grande voile, & détournâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage. Le même vent continua pendant plusieurs heures; la nuit s'écoula ainsi; mais à la pointe du jour, il changea, & souffla entre le nord & le couchant; ensuite il tomba & nous laissa jouir d'un calme de six heures.

Mais ce calme même n'était pas sans danger; la mer se balançait en divers sens, & ces vagues confuses, se mêlaient, se brisaient entr'elles & contre le vaisseau, & lui imprimait un roulis

D  
si viole  
dions  
Ils se  
vent c  
contin  
tion,  
mais  
couch  
encor  
voiles  
romp  
Le  
tin, r  
les pl  
inon  
ses r  
il ro  
dant  
l'eau  
élev  
fit a  
de  
sans  
mai  
forc  
ven  
l'ex

si violent, & si brusque, que nous nous attendions à chaque instant à voir tomber nos mâts. Ils se soutinrent, & bientôt il s'éleva un bon vent dont nous nous hâtâmes de profiter. Il continua quelques heures dans la même direction, en nous accablant d'un déluge de pluie ; mais à midi, il retourna entre le nord & le couchant, & il fut si impétueux que nous fumes encore obligés de naviguer avec nos basses voiles, exposés aux vagues les plus fortes qui rompaient souvent sur nous.

Le premier Mai, vers les cinq heures du matin, nous marchions avec une partie de nos voiles pliées à moitié, quand un grand coup de mer inonda la partie la plus élevée du vaisseau, où ses rames étaient attachées & en emporta six ; il rompit aussi une de nos vergues, & mit pendant quelques minutes tout le bâtiment sous l'eau. Nous fumes cependant assez heureux pour élever la grande voile sans la déchirer, quoiqu'il fit alors un véritable ouragan, & qu'un déluge de neige ou de glace à moitié fondue tombât sans cesse sur nous. Le vent changea ensuite, mais souffla plus fortement que jamais ; il nous força de couper directement les vagues que le vent précédent avait élevées, & à chaque pas, l'extrémité du mât qui est en avant du bâtiment,

était sous l'eau ; les vagues venaient en mugissant jusqu'au pied du grand mât, & s'y brisaient aussi fortement que si elles l'eussent été par un rocher. Chaque coup donné par le flot nous sembla devoir être le dernier, & faire couler le vaisseau à fond. Avec tous ses défauts & sa vieillesse, c'était un bâtiment solide, puisqu'il résista à cette tempête furieuse. Nous avons fait des cloisons sur la partie du vaisseau qui est en avant, & nous éprouvâmes que nous avons pris une précaution sage.

Le vent était bon, mais nous n'osâmes le prendre en poupe, parce que nous avons à redouter qu'une de ces vagues énormes ne prit notre vaisseau en flanc ; elle aurait alors sûrement emporté tout ce qu'elle aurait rencontré. Quelque tems après la mer se calma ; nous déployâmes nos voiles, & fîmes route vers le nord. Nous eûmes un instant de repos ; & comme nous étions tous mouillés jusqu'aux os, nous nous réchauffâmes avec un peu de vin.

Le vent revint le lendemain comme il avait été le jour précédent ; mais nous avons eu le tems de réparer ce que la tempête avait brisé ; nous avons rassuré ce qu'elle avait ébranlé ; opérations qui nous firent sentir vivement la privation d'une forge & du fer. Nos regrets aug-

D  
menter  
que les  
fées ;  
mes ;  
que le  
râmes  
furent  
précède  
quilles.

Mais  
d'abatt  
baloté  
blait d  
ties des  
suite ;  
raffales  
nos vo  
retenir  
directio  
permet  
tempêt  
truire.  
quiétu  
avanç  
8 Mai  
dont  
du dé

menterent encore quand nous eûmes aperçu que les ferrures de notre gouvernail étaient brisées ; nous les rechangeâmes comme nous pûmes ; & le tems étant devenu plus calme, quoique le vent fut toujours contraire, nous réparâmes nos agrès ; les charpentiers, les voiliers furent tous occupés à réparer les avaries effuyées précédemment, & nous fumes un peu plus tranquilles.

Mais le 5 Mai, un nouvel ouragan nous força d'abattre nos voiles hautes, & le vaisseau fut si baloté que nous ne pouvions le diriger ; il sembla devoir se fendre, & en effet quelques parties des mâts se rompirent. Le vent changea ensuite, fut d'abord doux & bientôt violent ; des raffales violentes & précipitées firent détacher nos voiles, & nous eûmes de la peine à les retenir avant que nous eussions changé de direction. Quelques momens de calme nous permettaient de réparer les dommages de la tempête, qu'une nouvelle venait bientôt détruire. Au travers de ces dangers & des inquiétudes cruelles qu'ils nous causaient, nous avançons cependant vers le nord. Enfin le 8 Mai arriva, & ce fut le premier beau jour dont nous eussions joui depuis notre sortie du détroit de Magellan. Le lendemain nous

découvrîmes l'isle de Masafuero , & le 10 cellé de Juan Fernandès ; nous suivîmes de près la côte orientale de cette dernière , & nous vinmes près de la baie de Cumberland. Je ne savais pas que les Espagnols eussent fortifié cette isle , & je fus bien surpris de voir sur le rivage un grand nombre d'hommes , une maison , quatre pièces de canon au bord de l'eau , & dans l'intérieur du pays , à cent cinquante verges de la côte , un fort construit sur le penchant d'une montagne & sur lequel flottait le pavillon Espagnol. Ce fort environné de murs construits en pierres , a dix-huit ou vingt embrasures , & l'on apperçoit au dedans un bâtiment étendu qui sans doute sert de caserne à la garnison. Il y a encore vingt-cinq ou trente maisons grandes ou petites répandues autour de cette forteresse. Nous vîmes beaucoup de bétail errant au sommet des collines qui nous parurent cultivées , & partagées par des haies. Deux grands bateaux étaient attachés sur le rivage. Les coups de vent qui venaient de cette baie étaient si violens que nous ne pûmes approcher de ce lieu autant que nous l'aurions voulu ; je crois même qu'il y est impossible de gouverner un vaisseau , lorsque ce vent y souffle.

Nous traversâmes cependant cette baie , mais

à une tr  
les obis  
regarda  
& rame  
vage q  
qui nou  
tre rout  
tale de  
maison  
pièces  
sans for  
tâmes  
étions à  
vers no  
reut pa  
rigeâmes  
jusqu'à  
la nuit  
nous ce  
point a  
avais q  
pos de  
Cepen  
ce lieu  
rafraich  
excessiv  
de reve

à une trop grande distance pour distinguer mieux les objets : quelques-uns des Espagnols qui nous regardaient, détacherent une de leurs barques, & ramerent vers nous ; mais elle retourna au rivage quand elle s'apperçut des coups de vents qui nous tenaient éloignés. En poursuivant notre route, nous découvrîmes l'extrémité occidentale de la baie près de laquelle était une petite maison qui me parut un corps de garde, & deux pièces de canon montées sur leurs affuts, mais sans fortifications dans le voisinage. Nous portâmes encore une fois vers cette baie, nous étions à l'entrée & la barque se détacha encore vers nous. Les coups de vent ne nous permirent pas d'approcher davantage, nous nous dirigeâmes vers le levant, la barque nous suivit jusqu'à ce que nous fussions dehors de la baie ; la nuit vint & bientôt nous la perdîmes de vue ; nous continuâmes notre route ; nous n'avions point arboré de pavillon, parce que je n'en avais que d'Anglais que je ne jugeai pas à propos de montrer.

Cependant, je vis que je pouvais faire en ce lieu, ni provisions d'eau & de bois, ni de rafraichissemens nécessaires après les fatigues excessives que nous avons essuyées. Je résolus de revenir à Masafuero. Nous arrivâmes le 12

Mais dans sa partie méridionale ; mais le vent était trop fort, la mer trop agitée pour que nous puissions l'approcher de ce côté ; nous vinmes au couchant de l'isle, & nous y jetâmes l'ancre sur une belle plage, dans une baie ouverte, propre à contenir une flotte entière qui dans l'été pourrait y demeurer sans beaucoup de crainte. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau, mais il fut impossible à nos gens d'y débarquer, les vagues se brisaient avec trop de violence contre les rochers dont le rivage est hérissé. Les nageurs mêmes n'osèrent se hasarder au travers des écueils. Nous en fûmes d'autant plus fâchés que du vaisseau nous distinguions un beau courant d'eau douce, beaucoup de bois à bruler, & un grand nombre de chèvres errant sur les collines.

Le lendemain nous fîmes une nouvelle tentative ; nous réussîmes en partie : nos gens débarquèrent & purent remplir quelques pièces d'eau ; mais le vent soufflait avec tant de force qu'ils n'avaient pu atteindre la côte où nous voyions le courant, les bois & les chèvres.

Nous attendîmes un tems plus calme, & déployant nos voiles, nous vinmes le 15, au coucher du soleil, jeter l'ancre sur le côté oriental de l'isle, dans le même lieu où le commodore

Byron

D  
Byron  
voyai t  
& j'env  
les qui  
pour ch  
Ils s  
matin l  
chassa  
perdre  
peines  
nous é  
vent s  
reveni  
rivage  
une ch  
élevés  
vent r  
mais l  
nous r  
cher d  
dant a  
pièces  
une m  
grande  
porter  
J'orde  
rappor  
To



Byron l'avait fait deux ans auparavant. J'y envoyai tout de suite remplir quinze pièces d'eau, & j'envoyai un détachement avec d'autres futailles qui devait revenir le lendemain, & un autre pour chercher & couper du bois.

Ils s'en occupaient, lorsqu'à deux heures du matin le vent s'éleva, souffla par raffales & nous chassa hors de la plage où nous risquâmes de perdre nos ancres; nous eumes beaucoup de peines à les retirer, & mîmes à la voile sans nous éloigner de la côte. Peu d'heures après le vent se calma; mais nous ne pûmes réussir à revenir en arrière. Nous étions assez loin du rivage; cependant j'envoyai le canot prendre une charge d'eau avant que les flots fussent assez élevés pour nous interdire l'abord de l'isle. Le vent nous ramena ensuite près de l'aiguade; mais le tems avait si mauvaise apparence que nous ne crûmes pas qu'il fut prudent d'approcher davantage. Nous nous en tinmes cependant assez près pour recevoir le canot avec douze pièces d'eau. Je le renvoyai pour en chercher une nouvelle charge; j'osai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & pesant, pour porter des provisions à ceux qui étaient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montoient de rapporter des futailles pleines d'eau, s'ils pou-

vaient les charger. Nous louvoyâmes en les attendant. Le vent devint plus fort, un brouillard épais nous environna, la pluie tomba en torrens. Mais dès que le brouillard se fut dissipé, nous fixâmes nos regards vers la terre & vîmes nos bateaux côtoyant le rivage pour aborder sur la partie de l'isle opposée au vent; nous nous approchâmes d'eux, ils revinrent vers nous & ils remonterent sur notre vaisseau; ils n'avaient pu aborder, & rapportaient leurs futailles vuides & leurs bateaux endommagés; ce fut une nouvelle occupation pour nos charpentiers.

Le 17, l'isle était à quatre lieues de nous; le vent était doux, la mer calme. Nous revînmes vers l'endroit où nos gens devaient être, & je renvoyai le canot chercher de l'eau. Quelque tems après il revint chargé & m'apprit que la pluie qui était tombée durant la nuit avait amené des torrens si enflés dans le lieu où mes gens s'étaient placés qu'ils avaient eu beaucoup de peines à s'échapper, & que plusieurs des tonneaux avaient été entraînés dans la mer & s'étaient perdus. Il était trop tard pour tenter encore d'aller chercher de l'eau; mais mon lieutenant Gower, homme intrépide & actif, ayant remarqué que la pluie avait formé plusieurs courans; m'offrit d'y aller avec le bateau, & de rem-

plir au  
ner. J  
tit. En l  
mais un  
le vent  
couvrit  
effraya  
mettait  
procha  
ble. Je  
trer le  
La nuit  
obscur  
& la p  
ma co  
coups  
venait  
fon; j  
te, &  
ma pe  
en le  
matin  
tempé  
à bord  
femen  
peine  
mes c

plir autant de futailles qu'il en pourrait ramener. J'acceptai sa proposition avec joie; il partit. En l'attendant, je m'éloignai un peu du bord; mais une heure après le tems devint nébuleux, le vent se renforça, un brouillard épais & noir couvrit l'isle, & bientôt après on vit des éclairs effrayans & des tonnerres succéder. Cet orage mettait mes gens en grand danger, & je me rapprochai de l'isle pour les fécourir s'il était possible. Je suivis de près la côte, espérant de rencontrer le bateau; nous ne pûmes l'appercevoir. La nuit survint, le brouillard la rendit d'une obscurité extrême, le vent s'augmenta encore, & la pluie tomba en torrens. Je retardai alors ma course, fis allumer des feux & tirer des coups de canon pour diriger le canot; il ne revenait point & je n'en pouvais expliquer la raison; j'étais livré à l'inquiétude la plus accablante, & je craignais qu'il n'eut fait naufrage. Plus ma peine avait été vive, plus ma joie fut grande en le voyant revenir vers les sept heures du matin, & comme j'appercevais les indices d'une tempête qui s'approchait, nous le remontâmes à bord avec toute la diligence possible. Heureusement nous ne perdimes point de tems; car à peine eut-il été remis à sa place, que nous effuyâmes des coups de vents si forts & qui se succé-

daient si rapidement qu'ils balotterent le vaisseau avec violence, & rompirent une de nos vergues; si nous eussions tardé un instant de remonter le bateau, il était mis en pièces, & tous ceux qu'il portait auraient péri. Cette tempête dura jusqu'au lendemain matin qu'elle s'affaiblit & nous permit de mettre nos basses voiles.

Je m'informai à mon lieutenant de la cause qui l'avait retardé; il me dit qu'après être arrivé près de l'endroit où il avait voulu remplir ses futailles, trois de ses hommes les avaient traînées à la nage sur le rivage; mais qu'en peu de minutes les vagues étaient devenues si terribles, elles s'étaient brisées sur la côte avec tant de fureur, que ceux qui étaient à terre n'avaient pu revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étaient nuds, il les avait attendus dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre; mais qu'enfin, intimidé par le tems & l'obscurité de la nuit, il avait cru devoir, malgré sa répugnance, revenir sans eux.

La situation de ces pauvres malheureux me fournissait un nouveau sujet d'inquiétudes & de chagrin; ils étaient nuds, dans une île déserte, éloignés de l'aiguade où leurs compagnons avaient dressé une tente, sans alimens, sans

abri,  
pluie  
affreux  
bien p  
en Eu  
trouva  
leurs a  
rés, ils  
compa  
noire  
par le  
devint  
rent q  
bateau  
nant a  
de gag  
lieu de  
réduit  
étaient  
pluie  
dans  
sité, i  
se réc  
en se  
tour a  
voir l  
march

abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, qui devenait plus affreuse encore par des tonnerres & des éclairs bien plus terribles que ceux qui se font entendre en Europe. Je les envoyai chercher; on les trouva, ils revinrent & nous firent le récit de leurs aventures. Tant que le jour les avait éclairés, ils s'étaient flattés de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui les attendaient; mais lorsque la noire obscurité de la nuit qui n'était dissipée que par le feu rapide des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils pensèrent que leur réunion était impossible, & que le bateau sans doute s'était mis en sûreté en retournant au vaisseau. Il était au-dessus de leurs forces, de gagner la tente de leurs compagnons au milieu des ténèbres & de la tempête. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étaient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençaient à sentir dans toute leur rigueur. Conseillés par la nécessité, ils trouverent une ressource passagère pour se réchauffer & se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, & chacun à son tour au milieu. Ils désiraient ardemment de revoir le jour, & dès qu'il parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés

d'aller le long de la côte de la mer ; car le chemin de l'intérieur du pays était impraticable, & ce n'est pas là ce qui leur arriva de pis : ils étaient souvent arrêtés par de hautes pointes de rochers escarpés qui les forçaient ou de s'éloigner beaucoup de la mer, ou d'en faire le tour à la nage en s'écartant beaucoup des côtes, pour ne pas y être jetés par les vagues qui les auraient mis en pièces contre les rochers. Dans ces grands détours, ils couraient un grand danger encore, celui d'être mis en pièces par les goulus de mer. Ils arriverent à la tente vers les dix heures du matin, presque mourans de faim & de froid, y furent reçus avec surprife & avec plus de joie encore par leurs compagnons, qui partagerent d'abord avec eux leurs provisions & leurs habits. Lorsqu'ils arriverent sur le vaisseau, je leur fis donner tous les rafraichifsemens qui pouvaient leur être les plus salutaires, & passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain, ils furent aussi vigoureux, aussi gais que s'il ne leur était rien arrivé, & cet accident n'eut aucune influence sur leur fanté. Ces trois hommes étaient du nombre des braves matelots qui s'étaient échappés du vaisseau à la nage dans la rade de Madere, pour boire quelques coups d'eau-de-vie.

Le 18 Mai le tems fut calme ; nous ne pû-

D  
mes a  
avions  
nous a  
des ob  
nous r  
gens a  
nous r  
les va  
durant  
nous  
Nous  
meçon  
fervir  
à nou  
situati  
rent c  
frent  
ils nou  
proch  
l'aucr  
fut en  
l'aigu  
donne  
nuit v  
orage  
la pei  
nait f

mes atteindre de nouveau le lieu où nous avions dernièrement jeté l'ancre & d'où le vent nous avait chassés : un courant & le calme étaient des obstacles que nous ne pûmes vaincre. Mais nous nous étions approchés de la plage où nos gens avaient élevé une tente, & ce fut alors que nous reçûmes nos trois matelots. Le courant & les vagues nous en éloignerent de trois lieues durant la nuit ; le tems cependant était bon, & nous envoyâmes deux fois chercher de l'eau. Nous en profitâmes encore pour pêcher au hameçon. Nous primes assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, & ce repas aida un peu à nous faire oublier les désagrémens de notre situation. De nouveaux coups de vent nous firent craindre de plus grands malheurs ; ils nous firent passer une nuit fatigante & dangereuse ; ils nous éloignerent de l'isle, dont nous nous rapprochâmes le lendemain ; nous y jetâmes même l'ancre fort près de la côte. Quand le vaisseau fut en sûreté, il était trop tard pour se rendre à l'aiguade ; nous nous bornâmes à pêcher, pour donner un bon souper à l'équipage fatigué. La nuit vint ; elle fut sombre, troublée par des orages, par un déluge de pluie. Nous eûmes de la peine à résister à la tempête, le vaisseau traînait ses ancres qui fillonnaient un fable fin &

mouvant. La mer étoit si agitée le lendemain & la pluie si forte qu'on ne put envoyer de bateaux dans l'isle : ainsi cinq jours & cinq nuits s'écoulaient au milieu des fatigues & des dangers pour parvenir à nous pourvoir d'eau. Enfin sur le soir le vent se calma & j'envoyai un bateau ; je fis aussi descendre trois hommes sur la côte vis à vis de nous pour tuer des veaux marins & tirer de leur graisse une huile qui put nous servir à la lampe & pour d'autres usages.

Le vent fut très-fort le 22 ; mais comme il venait de l'isle , la mer en étoit moins agitée où nous étions & la terre affaiblissait une partie de ses raffales ; nous pûmes envoyer des bateaux qui revinrent quelques heures après chargés d'eau & de pintades : ces oiseaux pendant la pluie se précipitaient vers les feux qu'allumaient les gens que nous avions à terre qui les prenaient ensuite avec facilité ; ils avaient même de la peine à les en écarter : ils en avaient pris sept cent dans la nuit précédente. On travailla tout le jour à transporter de l'eau ; mais les vagues émues en firent perdre une partie en défonçant les vases qui la contenaient. Cependant il s'en fallait peu que notre provision ne fut complète , & je voyais les approches d'une tempête. Je me hâtai donc de renvoyer mes bateaux pour



ramener de l'eau, ma tente & mes gens qui étaient à terre. Bientôt le vent se renforça, & malgré tous nos efforts, malgré nos ancres, mon vaisseau s'éloigna de la côte. Je voulais y rester pour recevoir mes gens, il fallut y renoncer & tirer nos ancres qui n'étaient plus que suspendues sur un abyme. Nous n'osâmes mettre à la voile; l'eau s'élevait en tourbillons plus hauts que le sommet de nos mâts: le vent nous chassait rapidement loin de l'isle; je craignais pour mes bateaux qui devaient être remplis de vingt-huit de mes matelots & de mon lieutenant. La nuit commençait à se répandre lorsque j'aperçus la chaloupe qui s'approchait de nous avec vitesse: malgré les efforts des hommes qu'elle portait, elle avait été jetée en mer. Nous nous empressâmes de la monter à bord; mais malgré notre diligence & nos soins, elle fut fort endommagée. Elle portait dix hommes qui nous apprirent que lorsqu'elle avait été chassée dans la mer, elle était chargée de bois à brûler dont il avait fallu la délivrer, ainsi que de quelques objets pesans pour qu'elle ne coulât pas à fond. Nous n'apercevions point le canot; j'avais lieu de craindre qu'il n'eut également été chassé loin de la côte, avec les tentes, dix-huit hommes & mon lieutenant que je regardais comme

perdus. Je savais que si la nuit les surprenait au milieu de cette tempête, ils périraient infailliblement. Je me flattais que les hommes étaient encore à terre, qu'ils n'avaient point à craindre d'être engloutis dans les eaux; la nuit me parut longue, l'inquiétude la rendit cruelle, & dès que le vent se fut calmé, que le jour se fit appercevoir, je me hâtai de regagner la côte. Nous déployâmes toutes nos voiles, nous approchâmes; nos yeux cherchaient le canot sur la mer & le long du rivage sans le découvrir; nous étions effrayés & désespérons de le revoir, ainsi que nos compagnons, lorsqu'enfin nous le vîmes dans un recoin attaché au rivage par une corde. Nous nous le montrions avec des transports de joie, & prenant nos lunettes, nous cherchâmes nos gens; ils accouraient pour s'embarquer, & sur les trois heures nous fûmes tous réunis sains & saufs; mais nos compagnons étaient si épuisés de fatigues, qu'on avait eu de la peine à gagner le vaisseau & à y monter. Le lieutenant me dit qu'il avait entrepris de s'en revenir le soir auparavant; mais que dès qu'il avait été sur la mer, une raffale subite avait rempli le canot, qu'il avait été sur le point d'être submergé; qu'à force d'activité & de travail à la pompe, ils étaient parvenus à le remplir; qu'il fallut alors

retourner au bord où ils étaient arrivés avec peine, & qu'après avoir laissé dans le canot le nombre d'hommes nécessaire pour le préserver des accidens & le vuidier de l'eau que les vagues y jetaient, ils avaient passé la nuit sur le rivage dans une perplexité & des angoisses difficiles à exprimer; qu'au point du jour ils avaient cherché le vaisseau, & que ne le voyant point, ils en avaient conclu qu'il avait péri dans cette tempête plus violente qu'aucune de celles qu'ils avaient éprouvées jusqu'alors. Cette idée terrible ne les avait pas jetés cependant dans l'indolence & l'affaiffement du désespoir; tous s'étaient occupés à nettaier le rivage des ronces & des épines qui le couvraient, avaient coupé des arbres en tronçons pour traîner le canot à terre & le conserver. Comme ils n'espéraient pas de revoir jamais le vaisseau, ils projetaient d'attendre jusqu'à l'été, & de tâcher alors de gagner l'isle de Juan Fernandès. Ils oublièrent en nous découvrant, & leurs peines & leurs projets, & le sentiment de la joie fit disparaître les fonges de la tristesse.

Depuis le moment où nous avons tenté d'aborder dans cette isle, nous avons essuyé une fuite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaisseau avait beaucoup souffert

& marchait très-mal ; le tems sombre & orageux était accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, & les bateaux toujours occupés s'étaient trouvés dans le danger continuel du naufrage : ils étaient assaillis de tous côtés par des raffales subites qui fondaient sur nous avec une violence qu'il est difficile de concevoir. Ces accidens étaient d'autant plus cruels que je m'y attendais moins ; j'avais éprouvé deux ans auparavant avec le commodore Byron un tems bien différent dans ces mêmes parages. Fresier est, ce me semble, le seul voyageur qui ait dit y avoir rencontré des vents très-forts qui soufflaient du nord. J'ai fait malheureusement la même expérience.

Dès que nous eumes repris nos gens & nos bateaux sur notre vaisseau, nous fimes voile pour nous éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laisser derrière moi que le bois que nos matelots avaient coupé pour notre provision.

L'isle de Masafuero est située sous le  $33^{\circ} 45'$  de latitude méridionale, sous le  $80^{\circ} 46'$  de longitude à l'orient de Londres. Elle est au couchant de celle de Juan Fernandès, dont elle est séparée par un espace d'environ trente-une lieues : tous deux sont sous la même latitude.

Elle  
& de  
forme  
viron  
est la  
des c  
ceptil

L'a  
que  
c'est  
nous  
tal il  
Je n'  
qu'il  
peut  
sent  
fable  
rema  
milie  
jeter

O  
tout  
prov  
les,  
gues  
gues  
imp

Elle est très-élevée, remplie de montagnes, & de loin elle n'en paraît former qu'une; sa forme est triangulaire; sa circonférence est d'environ sept à huit lieues: sa partie méridionale est la plus haute; dans la septentrionale on voit des cantons sans broussailles qui paraissent susceptibles de culture.

L'auteur du voyage de l'amiral Anson ne parle que d'un endroit où l'on puisse jeter l'ancre; c'est vers le nord & dans une eau profonde: nous n'avons pu le trouver. Sur le côté occidental il y en a un, à environ un mille de la côte. Je n'y ai pu trouver non plus la chaîne de rocs qu'il y place vers la partie orientale & qu'on peut y reconnaître parce que les vagues s'y brisent; je n'ai apperçu de rochers & de banc de sable qu'à la partie du couchant. Nous y avons remarqué un rocher qui a une ouverture au milieu; c'est près de là seulement qu'on peut jeter l'ancre.

On trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'isle; mais on ne peut en faire provision qu'au travers des dangers: des rocailles, des masses de rochers détachés des montagnes embarrassent par-tout le rivage, & des vagues si fortes viennent briser sur elles qu'il est impossible à un bateau d'en approcher en sûreté.

Pour y débarquer, il faut nécessairement aller à la nage à terre, y attacher le bateau au dehors des rochers; & pour s'y pourvoir d'eau & de bois, il faut tirer les tonneaux & le bois avec des cordes. Il y a plusieurs endroits où l'on pourrait débarquer avec facilité en y construisant un quai, & c'est ce qu'on devrait faire si l'on était obligé de séjourner quelque tams dans l'isle.

Cette partie qui est presque au couchant de l'isle, est très-bonne pour s'y procurer des rafraichissemens, surtout en été. Il y a beaucoup de chèvres; ses bords sont peuplés d'une multitude de poissons, & avec trois lignes on peut en peu d'heures, s'en fournir pour un repas de cent personnes. On y trouve d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morrue, des plies, & des écrevisses. Nous y primes un martin-pêcheur qui pesait quatre-vingt-sept livres; il avait cinq pieds & demi de long. Les goulus y sont si voraces qu'ils mordent même le plomb de la sonde. Les veaux marins y sont si nombreux qu'on en prendrait plusieurs milliers dans une nuit sans qu'on s'en aperçut le lendemain. Nous en tuâmes beaucoup, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couraient sans cesse contre nous en faisant un bruit épouvantable. Ils donnent une huile excellente; leur cœur, leur fressure sont très-

bons  
leurs  
j'aie  
parm  
cons.  
de pi  
No  
produ  
de cr  
nous  
ça &  
No  
très-a  
contr  
vaiss  
marc  
avec  
nord  
pas é  
isles  
devo  
fiter  
raien  
pour  
égare  
les g  
çant

bons à manger, & ont le goût du lard frais : leurs peaux forment la plus belle fourrure que j'aie jamais vue. On y trouve beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels on remarque de très-gros faucons. J'ai dit ailleurs combien nos gens prirent de pintades dans une nuit.

Nous n'avons pas eu le tems d'examiner les productions végétales du pays ; mais il y a lieu de croire que l'arbre à chou y croit, puisque nous avons vu plusieurs feuilles de cet arbre çà & là.

Nous partîmes de Masafuero par une mer très-agitée ; je cinglai vers le nord pour rencontrer plus vite les vents alifés : car notre vaisseau était si mauvais voilier qu'il ne pouvait marcher sans un vent favorable & qui soufflât avec force. Comme je me trouvai enfin plus au nord que je ne l'avais projeté, & que n'étais pas éloigné de la latitude assignée aux deux isles de Saint-Ambroise & Saint-Félix, je crus devoir rendre aux navigateurs le service de visiter ces lieux, pour m'assurer si elles ne pourraient point suppléer à l'isle Jean Fernandez, pour leur fournir des rafraichissemens ; mais égaré par ceux qui m'avaient précédé & par les géographes, je manquai ces isles en avançant trop au nord.

Il me sembla que ces deux isles devaient être la même terre vue par Davis, au midi des Galapagos, & que la terre à laquelle on donne le nom de ce navigateur n'existe point. J'ai suivi la route où elle est marquée, & j'aurais dû la rencontrer en mon chemin, ainsi qu'on le va voir. Je me tins entre le 25 degré 50 min. de longitude & le 25 deg. 30 min. de latitude jusqu'à la distance de plus de 120 lieues du point de notre départ, cherchant toujours les isles qui m'étaient échappées. Alors ne voyant point de terres, ne voyant même plus d'oiseaux, je revins d'environ deux degrés plus au midi, & je suivis cette direction vers le couchant pendant plus de 400 lieues : j'avançai jusqu'au 28 degré de latitude méridionale ; mais le tems & le vent ne me permirent pas de parvenir plus au midi : la terre de Davis n'est pas aussi avancée que celle où j'e parvins.

Nous cherchâmes cette terre jusqu'au 17 Juin. Dans ce jour nous découvrîmes plusieurs oiseaux de mer qui volaient en troupes, & des algues flottant sur la mer : nous conjecturâmes que nous approchions de quelques terres, ou que nous étions au-delà. Il soufflait un vent du nord très-violent qui faisait balancer la mer en grosses vagues ; de longues lames venaient  
 cependant

cepen  
 moins  
 dues ;  
 seuls  
 gueu  
 des t  
 tion :  
 gewi  
 des g  
 viron  
 Ne  
 les v  
 ils n  
 vige  
 varia  
 trop  
 bro  
 fois  
 & la  
 pens  
 & n  
 Le  
 effra  
 con  
 ce  
 fair  
 où



cependant du midi, & dans cette direction au moins, il ne pouvait y avoir de terres étendues; de petites isles, des rochers pouvaient seuls y être dispersés sans interrompre la longueur des lames. Je conjecturai que s'il y a des terres, elles sont au nord de notre direction: telle pourrait être l'isle orientale de Roggewin, qu'il place sous le 27<sup>e</sup> degré, & que des géographes marquent sur leurs cartes à environ 700 lieues du continent de l'Amérique.

Nous étions alors au milieu de l'hiver, & les vents étaient impétueux, la mer fort agitée: ils nous obligeaient souvent malgré nous de naviger avec nos basses voiles. Ces vents étaient variables, & quoique nous fussions près du tropique, le ciel était sombre, enveloppé de brouillards épais & froids même; mais quelquefois le tonnerre s'y faisait entendre, la neige & la pluie y tombaient à la fois. Le soleil était pendant dix heures sur l'horison chaque jour, & nous en passions plusieurs sans l'appercevoir. Le brouillard rendait la nuit d'une obscurité effrayante, & sur-tout dangereuse dans les circonstances où nous nous trouvions, parce que ce tems sombre ne nous permettait pas de faire des observations, de savoir le lieu précis où nous étions: & cependant notre vaisseau

étoit si mauvais voilier, notre marche étoit si lente, que pour ne pas périr sur ce vaste Océan qu'il nous fallait traverser, nous étions, au risque de nous briser contre des écueils, obligés de porter toutes nos voiles pendant la nuit comme pendant le jour.

Nous continuâmes notre route au couchant jusqu'au soir du second jour de Juillet, que nous découvrîmes une terre vers le nord. Nous nous en approchâmes le lendemain; c'étoit une isle qui ne nous parut qu'un grand rocher qui s'élevait de la mer, ayant cinq milles de tour; elle paroissoit inhabitée, mais étoit couverte d'arbres; un courant d'eau douce descendait sur l'un de ses côtés. J'avois envie d'y débarquer: mais les vagues qui brisoient avec violence, ne nous le permirent pas. Je fondai à un mille de la côte occidentale, j'y trouvai un fond de sable & de corail; dans un beau tems d'été l'abordage y seroit aisé. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, & il nous parut qu'il y avoit du poisson près de ses bords. Cette isle est sous le 20<sup>e</sup> degré 2 min. de latitude méridionale, à environ mille lieues du continent de l'Amérique. Elle est si élevée, que nous la découvrîmes à quinze lieues de distance. Nous lui donnâmes le

nom de *Pitcairn* ; c'est le nom du jeune homme qui la vit le premier. Il paraît que c'est la même que Quiros découvrit en 1606.

Le tems fut tres-orageux & la mer agitée, pendant que nous fûmes dans le voisinage de cette isle. Les vagues étaient plus hautes, plus grosses que nous ne les eussions vues encore. Rarement nous eûmes des vents du levant, & nous ne pûmes gagner une latitude plus méridionale.

Deux jours après, nous nous aperçûmes que le vaisseau faisait beaucoup d'eau ; une mer orageuse & tourmentée l'avait disjoint dans quelques-unes de ses parties ; nos voiles étaient usées, elles se déchiraient au moindre effort, & l'on était sans cesse occupé à les raccommoder. Jusqu'alors notre équipage avait joui d'une bonne santé ; le scorbut commença à y développer ses symptômes inquiétans. Ce qui peut-être avait aidé à nous en préserver, était une espece d'abri de toile peinte, qui servait auparavant de tapis de pied dans ma chambre ; il rassembloit assez d'eau de pluie pour que nous eussions tous autant qu'elle nous était nécessaire, & nous mettait à couvert de l'inclémence du tems. Un autre préservatif contre cette maladie, fut sans doute l'esprit de vitriol qu'on mêlait à l'eau de pluie.

Le 11, nous découvrîmes une petite isle plate, qui semblaît être de niveau avec la mer, & ombragée d'arbres verts. Le vent ne nous permit pas de l'atteindre; elle est sous le 22° de latitude méridionale, à environ deux cents lieues au couchant de celle de Pitcairn. Nous lui donnâmes le nom d'*Osnabrugh*; j'ai su dans la suite que le capitaine Wallis avait donné le même nom à une autre isle de cet océan.

Le lendemain, nous en vîmes deux autres plus petites, couvertes aussi d'arbres verts, & paraissant inhabitée. Nous étions fort près de la plus méridionale: c'était une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate & sablonneuse. Plus au midi, on voyait une chaîne d'écueils vers lesquels la mer était écumante. On n'y trouva point de fond pour y jeter l'ancre: cependant le bateau put y débarquer. L'aspect en est agréable: mais on n'y trouva ni fources, ni végétaux. On y trouva des oiseaux qui se laissaient prendre avec la main. L'autre isle est semblable à celle-ci, & n'en est éloignée que de cinq à six lieues. Nous les appellâmes *Isles du Duc de Gloucester*. Il me parait que ces isles sont la terre vue par Quiros; leur situation est à peu près la même que celle qu'il assigne à cette terre.

Nous cinglâmes au midi de ces isles, mais les vagues longues & enflées que nous y trouvâmes, me persuaderent qu'il n'y avait pas de terres dans le voisinage. Nous ne perdîmes ces grandes lames que le soir du 13; mais nous les retrouvâmes le lendemain à sept heures du matin: j'imaginai qu'il y avait au midi une terre peu éloignée.

Depuis ce jour, nous fûmes tourmentés jusqu'au 16, par des vents variables & violens, par de fortes pluies, par des raffales, dont l'une fut sur le point de nous devenir funeste. Le calme succéda ensuite, il fut terminé par de nouveaux orages. Le 22, nous estimâmes que nous étions à dix-huit cents lieues au couchant du continent de l'Amérique. Rien dans cette route ne nous avait annoncé une terre étendue.

Le scorbut faisait des progrès allarmans: notre vaisseau marchait toujours plus lentement: le vent ne nous permettait pas d'avancer plus au midi: tout me faisait un devoir de chercher un lieu où le vaisseau put être réparé, où l'équipage put retrouver la santé. Je renonçai donc au projet de revenir en Europe par une route nouvelle entre le midi & le levant, parce qu'il était impraticable, sur-tout dans cette saison, & je me dirigeai au nord pour trouver les

vents alifés, en choisissant les parages où les cartes placent des isles; j'espérais y trouver des rafraichissemens dont nous avions le plus grand besoin. J'avais dessein, si le vaisseau pouvait être réparé, de poursuivre mon voyage au midi au retour de la bonne saison, pour faire de nouvelles découvertes. Je projettais, si je trouvais un continent & y pouvais trouver des provisions, de suivre le long de la côte jusqu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, & de m'enfoncer au midi aussi loin qu'il me serait possible, de cingler au couchant vers le cap de Bonne-Espérance, ou du côté opposé, & après avoir touché aux isles Falkland, de revenir promptement en Europe.

Je ne rencontrai le vent alifé que vers le 16<sup>e</sup> degré de latitude méridionale; mais le tems y fut mauvais jusqu'au 25. Nous vîmes alors un grand nombre d'oiseaux voler en troupes, & nous supposâmes que nous étions voisins de quelques isles marquées sur les cartes, & dont le commodore Byron apperçut une qu'il nomma *Isle du Danger*. Je n'en découvris point. Le vent était très-fort, & quoiqu'il soufflât en poupe, nous fûmes obligés de plier une partie de nos voiles; le ciel était sombre, la pluie fréquente. Nous espérons enfin rencontrer

quelques-unes des isles Salomon, dont la plus méridionale est marquée sur les cartes dans la latitude où nous nous trouvions. Nous continuâmes cette route jusqu'au 3 Août. Nous nous estimions alors à deux mille lieues à l'occident du continent de l'Amérique ; mais en vain nos regards s'égarèrent sur l'Océan, nous ne vîmes point de terre. Peut-être le tems sombre & le brouillard nous en déroberent la vue : car un grand nombre d'oiseaux de mer semblaient nous annoncer le voisinage de la terre. Mais comme le commodore Byron avait passé les limites entre lesquelles ces isles sont situées, & que j'ai été comme lui beaucoup au-delà, j'ai des raisons de conclure que si ces isles existent, elles sont mal placées sur nos cartes.

Nous eûmes ensuite un vent très-fort entre le midi & le levant ; les grosses lames ne se firent point remarquer pendant un espace de cent lieues ; le courant qui nous avait portés au midi depuis le détroit de Magellan, nous porta vers le nord quand elles revinrent. J'en conclus que nous étions à l'ouverture du passage qui sépare la Nouvelle-Zélande de la Nouvelle-Hollande.

C'est dans ce tems que les lignes de lock nous manquèrent, & sans elles nous ne pou-

vions observer notre courfe journaliere. Nous avions de vieux cordages , mais il les fallait détordre, les carder, les réduire en filaffe ; opérations pour lesquelles nous manquions d'outils & d'expérience. La néceffité nous fit faire un peigne avec des cloux , elle donna de l'adrefle & de l'activité à nos doigts pour filer : nous eûmes des lignes de lock , mais nous ne pûmes faire du fil pour réparer nos voiles : difette qui nous aurait été fatale, fi nous n'y avions fuppléé avec nos filets.

Le fcorbut continuait à s'étendre parmi notre équipage , & ceux de nos gens qu'il ne rendait pas inutiles ; étaient épuifés par un travail exceffif. Notre vaiffeau , rendu lourd & pesant par la vieilleffe , fécoué fi long-tems par les tempêtes & les orages , ne pouvait plus manœuvrer. Le 10 Août, notre fiteuation devint encore plus allarmante , parce qu'il s'y fit une voie d'eau dans la partie qui était fous la mer. Il nous était impoffible d'y remédier , à moins que nous ne trouvaffions un port. Tel était notre état , lorsque le 12 Août nous découvrimes la terre. Le transport fubit d'efpérance & de joie que cette vue nous infpira , fembla être pour nous ce qu'est le cri de grace pour le criminel fur l'échaffaut. Nous vimes bientôt

que  
com  
plus  
d'ent  
foir  
plus  
en v  
tière  
voja  
faire  
paru  
On  
vaiff  
péné  
faire  
On r  
meft  
habi  
vage  
Ce  
tage  
& la  
là ,  
faire  
pou  
occi  
put



que cette terre était un groupe d'isles : j'en comptai sept, & je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous cinglâmes vers deux d'entr'elles qui étaient devant nous, & le soir nous jetâmes l'ancre près du rivage de la plus grande & de la plus élevée. Bientôt nous en vîmes les habitans ; ils étaient noirs & entièrement nus : leur tête est laineuse. J'envoyai chercher une aiguade, & tentai de nous faire entendre de ces hommes noirs : ils disparurent avant qu'on put aborder sur le rivage. On trouva un beau courant d'eau vis-à-vis du vaisseau ; mais tout le pays était une forêt impenétrable : il était dangereux de chercher à y faire sa provision, si les habitans s'y opposaient. On n'y avait découvert aucuns végétaux comestibles pour rafraichir nos malades, aucune habitation : cette partie de l'isle avait paru sauvage, abandonnée & montueuse.

Ce rapport offrait des difficultés & peu d'avantages : la mer brisait avec force contre la côte, & la crainte d'une embuscade, jointe à celles-là, me détermina à chercher un autre lieu pour faire de l'eau & recueillir quelques secours pour nos malades. Je fis donc examiner la côte occidentale, & y chercher quelque abri où l'on put réparer notre vaisseau. Je donnai aux quinze

hommes bien armés que j'y envoyai dans le canot, des verroteries, des rubans & d'autres bagatelles que nous avions trouvées par hafard à bord. Je leur recommandai une grande prudence, de se retirer vers nous si des pirogues les menaçaient d'hostilités, & d'en agir avec humanité avec les Indiens qui se trouveraient épars sur leur chemin, pour les engager à entrer en commerce avec nous. Je leur donnai l'ordre de ne point quitter le bateau, de ne laisser descendre que deux hommes lorsqu'il le paraîtrait nécessaire & sans danger; mais de se tenir prêts alors pour la défense. Je leur recommandai de ne s'occuper que de leur objet, & de revenir le plus promptement qu'il ferait possible.

Peu de tems après, j'envoyai la chaloupé avec dix hommes chercher de l'eau. Elle revint à huit heures, après avoir rempli son but. Je la renvoyai à neuf heures; mais voyant quelques Indiens s'approcher de la côte, je lui fis signal de revenir. Ils auraient pu être attaqués & je n'aurais pu aller à leur secours.

Dès que nos hommes furent rentrés, nous vîmes trois Indiens s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Ils nous regarderent long-tems, & voyant le canot revenir, je ne craignis plus

D  
d'enve  
ries &  
comm  
les au  
rent l  
put a  
mes g  
l'œil  
mes r  
ler q  
allere  
grand  
gens  
nant  
homr  
des f  
de p  
regar  
dime  
leurs  
loupe  
velle  
tira  
Pe  
river  
s'off  
de ta

d'envoyer la chaloupe avec quelques verroteries & des rubans pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremise avec les autres habitans. Les trois Indiens s'avancèrent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cachaient à mes gens dans ma chaloupe; mais nous avions l'œil sur eux depuis le vaisseau. Nous les vîmes rencontrer trois autres insulaires, leur parler quelque tems, puis les trois premiers s'en allèrent, & les derniers venus s'avancèrent à grands pas vers la chaloupe. Je fis signal à mes gens de se tenir sur leurs gardes. Mon lieutenant qui les commandait, ne voyant que trois hommes, approcha la chaloupe du rivage, fit des signaux d'amitié aux Indiens & leur tendit de petits présens. Les Indiens, sans daigner regarder ce qu'on leur offrait, s'avancèrent hardiment à la portée du trait, & décochèrent leurs flèches, qui passèrent par-dessus la chaloupe. Ils ne pensèrent pas à en lancer de nouvelles, mais s'enfuirent dans les bois: on leur tira quelques coups de fusil sans les blesser.

Peu de tems après cet événement, je vis arriver le canot, & la première personne qui s'offrit fut le maître qui le commandait percé de trois flèches; il avait méprisé mes ordres,

& cela était évident par le récit qu'il me fit, quoiqu'il le rendit favorable à sa cause. Il dit, qu'après avoir parcouru environ quinze milles le long du rivage, il avait vu quelques cabanes & cinq ou six habitans, était descendu avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets; que les insulaires, d'abord effrayés, s'étaient enfuis: qu'ils étaient ensuite revenus; qu'on leur avait donné des bagatelles qui parurent leur faire plaisir; qu'il leur avait demandé par signes des noix de cocos; qu'ils lui en avaient apporté avec un empressement hospitalier, & y avaient joint un poisson grillé & des ignames bouillies; qu'il avait marché vers les maisons situées à quelque distance; qu'il avait vu bientôt après un grand nombre de pirogues qui venaient de la pointe occidentale de l'isle, & plusieurs Indiens sous les arbres; qu'alors il avait cru devoir s'en retourner promptement vers le canot; mais qu'avant d'arriver à bord, les Indiens avaient commencé l'attaque contre lui & le reste de ses gens. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents; que leurs armes étaient des arcs longs de plus de six pieds, des flèches longues de plus de quatre, & qu'ils les décochaient par pelotons avec beaucoup d'ordre; qu'obligé de se défendre, lui & ses

gens a  
avaient  
diens a  
jours a  
tons,  
les flèches  
n'avaient  
que de  
gens a  
fin, i  
au rivage  
faisant  
lorsqu'  
diens,  
vigie  
lée à  
taient  
tourn  
Te  
ses ble  
lots. l  
il l'é  
lui av  
Indien  
marqu  
letr a  
ses ge

gens avaient fait feu sur les Indiens ; qu'ils en avaient tué & blessé plusieurs ; mais que les Indiens , loin d'être découragés , s'étaient toujours avancés , décochant leurs flèches par pelotons , de maniere que l'un succédant à l'autre , les flèches tombaient sur eux sans relâche ; qu'ils n'avaient pu facilement dégager le bateau , & que dans cet intervalle , lui & la moitié de ses gens avaient été blessés dangereusement ; qu'enfin , il avait coupé la corde qui les attachait au rivage & s'étaient promptement éloignés en faisant feu de leurs gros mousquetons ; que lorsqu'ils avaient été hors de la portée des Indiens , les pirogues les avaient poursuivis avec vigueur ; mais que l'une d'elles ayant été coulée à fond , & plusieurs de ceux qui la montaient mis hors de combat , ils s'en étaient retournés à terre.

Tel fut le récit du maître , qui mourut de ses blessures avec trois de nos meilleurs matelots. Il paraissait coupable par son propre récit ; il l'était plus encore par celui des hommes qui lui avaient survécu. Ils nous assurèrent que les Indiens les avaient reçus avec les plus grandes marques d'amitié , jusqu'après un repas qu'ils leur avaient offert , qu'il avait ordonné alors à ses gens d'abattre un cocotier ; que les Indiens

en avaient témoigné du mécontentement, & qu'il avait insisté sur son ordre; que l'arbre abattu, les Indiens s'étaient retirés à l'exception d'un seul; que l'un de nos gens avait apperçu qu'ils se rassemblaient entre les arbres, & en avertit le maître, en lui montrant que probablement ils méditaient une attaque. Le maître, au lieu de se retirer, avait tiré son pistolet. L'Indien qui était resté avec eux, se retira brusquement alors & alla rejoindre ses compatriotes. Le maître entêté, persista dans son infouciance, & perdit son tems jusqu'au moment où il fut attaqué.

Nous avons été si malheureux dans la recherche d'un lieu plus commode pour radouber notre vaisseau, que nous essayâmes de le faire dans le lieu même où nous étions. Nous nous en occupâmes avec toute la vigueur qu'y pouvait mettre un équipage affaibli par les maladies. Nous ne pûmes arrêter la voie d'eau; mais nous la diminuâmes. Un vent frais qui s'éleva, nous poussa très-près de la côte; nous y vîmes un grand nombre d'insulaires qui se cachaient derrière les arbres, & qui attendaient vraisemblablement que le vent eut jetté le vaisseau contre le rivage.

Mais le jour suivant, le tems était beau,

le ven  
vaiss  
desce  
futail  
res r  
coups  
Mon  
Je lu  
afin c  
sa ch  
le bo  
nos g  
était  
trava  
& l'e  
gré r  
qu'ils  
lis p  
me f  
faire  
d'ou  
teaur  
les b  
leurs  
envi  
s'enf  
J'eus

le vent avait baissé, & nous disposâmes notre vaisseau de manière qu'il pût protéger ceux qui descendraient à terre pour remplir d'eau nos futailles. Comme nous pensions que les insulaires n'étaient pas éloignés, je fis tirer deux coups de canon dans le bois pour les écarter. Mon lieutenant partit dans le canot bien armé. Je lui ordonnai de se tenir près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendrait sa charge, de tirer des coups de carabine dans le bois des deux côtés d'où on pouvait attaquer nos gens. Mes ordres furent exécutés. Le rivage était escarpé & le bateau put se tenir près des travailleurs. Aucun des insulaires ne paraissait, & l'on débarqua, on se mit à l'ouvrage. Malgré nos précautions, un quart d'heure après qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent assaillis par une volée de flèches, dont un seul homme fut blessé à la poitrine. Le lieutenant fit faire plusieurs décharges dans la partie du bois d'où les flèches partaient. Je rappelai les bateaux, afin de pouvoir sans obstacles balayer les bois avec le canon & chasser les Indiens de leurs embuscades. Bientôt après, nous vîmes environ deux cents insulaires sortir des bois & s'enfuir avec précipitation le long du rivage. J'eus lieu de croire alors la côte entièrement

balayée ; mais peu de tems après nous en aperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe occidentale de la baie , où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire , je fis tirer un canon à boulet ; le boulet effleurant la surface de l'eau , se releva & tomba au milieu d'eux ; ils se disperserent en tumulte , avec autant de vitesse que de confusion , & nous n'en vîmes plus.

Nous fîmes donc notre provision d'eau sans en être inquiétés ; cependant nous tirâmes dans les bois quand les bateaux étaient à terre , & nos gens faisaient de tems en tems des décharges de mousquetterie. Les insulaires ne se montrèrent pas ; mais on entendit des plaintes & des gémissemens en divers endroits de la forêt.

Quoique attaqué d'une fièvre bilieuse & inflammatoire , j'avais pu toujours tenir sur le tillac ; mais enfin les symptômes devinrent si menaçans , que je fus obligé de tenir le lit. Le maître expirait de ses blessures ; mon lieutenant était aussi mal que moi , trente de nos gens étaient dans l'impuissance de faire leur service. Nous étions sans espoir de nous procurer des rafraichissemens dans cette isle ; toutes ces circonstances décourageantes me firent renoncer

nonce  
ne po  
trer e  
quais  
verro  
utile  
avec  
Ma fi  
la vie  
vaill  
force.  
& de

J'a  
du ce  
que  
donn  
je m  
de E  
poin  
chair  
l'app  
nous  
cotie  
nom  
une  
vre  
faire

Z



noncer à mon projet de voyage vers le sud. Je ne pouvais tenter de nouveaux efforts pour entrer en commerce avec les insulaires ; je manquais d'instrumens de fer, de coutellerie, de verroteries, de tout ce qui pouvait sembler utile ou agréable aux insulaires ; pour échanger avec les provisions qui croissent dans cette isle. Ma situation ne me permettait pas d'exposer la vie des matelots qui pouvaient encore travailler, pour me procurer des vivres par la force. Je fus donc obligé de lever l'ancre le 17 & de continuer mon voyage.

J'appellai cette isle *Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. C'est la même sans doute que les Espagnols ont nommé *Santa-Cruz*. Je donnai le nom de mon vaisseau à la baie où je m'étais arrêté & à sa pointe orientale : celui de *Byron* à l'occidentale ; entr'elles est une pointe moins avancée, devant laquelle est une chaîne d'écueils, & près de là une isle qui a l'apparence d'un volcan. En suivant la côte ; nous découvrîmes un village environné de cocotiers. Plus loin est une baie profonde que je nommai *Carlisle*, à l'entrée de laquelle est une petite isle que j'appellai *Portland*. Ce havre ou baie me parut bon : mais il faudrait y faire traîner son vaisseau avec des chaloupes.

& on aurait à craindre d'y être attaqué par les insulaires, qui nous parurent hardis jusqu'à la témérité, & combattre avec une intrépidité peu commune. A une lieue & demie de l'isle de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour renfermer trois vaisseaux; je lui donnai le nom de *Byron*. Notre bateau y entra & y trouva deux courans, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée; celui-ci communiquait peut-être avec la baie de Carlisle. Plus loin, je vis le havre où notre canot avait été attaqué: je l'appellai *havre de Sang*. Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes plusieurs maisons construites avec régularité. Au bord il en est une fort longue, couverte de chaume, & qui me parut une espece de maison d'assemblée. C'est-là que nos gens avaient été reçus: les deux côtes & le plancher étaient couverts d'une belle natte; on y avait suspendu un grand nombre de flèches en paquets pour servir au besoin. Il y a dans ce lieu des jardins ou vergers enclos de murs, plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux. Nous voyions les cocotiers qui ombrageaient les maisons du village. A une lieue au couchant de ce village, nous en vîmes un autre fort étendu,

vis-à  
ava  
tre  
angl  
dans  
nou  
guer  
char  
dan  
hau  
de  
viga  
baie  
nou  
for  
une  
y f  
che  
for  
ma  
qu  
rai  
po  
no  
cu  
ro  
co

vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avait un parapet, construit de pierres de quatre pieds & demi de hauteur, & formant des angles. Les armes de ces peuples, leur courage dans les combats, l'ordre qu'ils y observent, nous firent penser qu'ils avaient de fréquentes guerres entr'eux. A une lieue encore au couchant de ce lieu, nous vîmes une petite baie dans laquelle une rivière vient se rendre. Du haut du mât, il parut que cette rivière venait de bien avant dans le pays, & qu'elle était navigable au moins vers son embouchure. La baie est formée au couchant par une pointe que nous nommâmes *Ferrers*. Au-delà, la terre forme une grande baie, près de laquelle est une ville fort étendue: les habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa vis-à-vis, il en sortit une multitude d'Indiens tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes; ils dansaient ou couraient en cercle. A deux lieues & demie de la pointe *Ferrers*, on en voit une autre que nous nommâmes *Carteret*, d'où part une chaîne d'écueils cachés. Là nous vîmes une grande pirogue avec un pavillon au milieu, & plus au couchant encore, un grand village qui nous

parut environné d'un parapet de pierres. Quand les habitans virent le vaisseau, ils accoururent sur le rivage en dansant en rond, & bientôt après ils lancerent en mer plusieurs pirogues qui ramerent vers nous. Nous pliâmes nos voiles pour les attendre, espérant les engager à venir vers nous; mais après qu'ils se furent assez avancés pour nous voir distinctement, ils cessèrent de ramer & nous contemplèrent avec tranquillité. Nous reprîmes notre marche, & les eûmes bientôt laissé derrière nous. Derrière la pointe Carteret, la terre forme un lagon profond, dont une petite isle partage l'entrée: nous donnâmes le nom de *Trevanion* à cette isle, qui semble là former un port sûr & commode. Au-delà de la première entrée, nous vîmes un grand bouillonnement qui excita notre attention; il paraît qu'il est l'effet de la rencontre des marées: plus loin, nous vîmes la seconde entrée; le rivage des deux isles qui la forment est bordé de cabanes, dont les habitans étaient nombreux. J'envoyai visiter cette entrée: à la vue du bateau, les Indiens envoyèrent des pirogues l'attaquer; ils lui décochèrent des fleches dès qu'il fut à portée: mais il répondit par des coups de fusil qui tuèrent un Indien, & en blessèrent un autre. Nous tirâmes

aussi  
traillé  
vers  
côm  
bleffé  
seau.  
parut  
desce  
sure  
il ran  
qui a  
traits  
les N  
trava  
elle a  
porta  
Ce  
d'Egr  
latitu  
l'une  
lieue  
Je  
le pl  
d'obt  
nos  
laille  
nous

aussi du vaisseau un gros canon chargé à mitraille ; alors ils s'enfuirent avec précipitation vers le rivage , excepté la pirogue qui avait commencé l'attaque, qui fut saisie avec l'insulaire blessé par notre bateau , qui les amena au vaisseau. Je fis visiter ses blessures , celle de la tête parut mortelle au chirurgien , & je le fis redescendre dans sa pirogue ; malgré cette blessure à la tête, quoiqu'il eut encore un bras cassé, il rama vers la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuse, une petite barbe, des traits fort réguliers , & le teint moins noir que les Nègres de Guinée. Sa pirogue , petite, mal travaillée, n'était qu'un tronc d'arbre creulé ; elle avait cependant un balancier : aucune ne portait de voiles.

Ce lieu forme l'extrémité occidentale de l'isle d'Egmont ; elle est exactement sous la même latitude que la pointe orientale, éloignées l'une de l'autre de cinquante milles ou dix-sept lieues.

Je gardais toujours le lit : ce ne fut qu'avec le plus grand regret que j'abandonnai l'espérance d'obtenir des rafraichissemens de cette isle : nos gens y avaient vu des cochons , des volailles, des cocotiers & d'autres végétaux qui nous auraient rendu la fanté, altérée par les

fatigues d'un voyage long & pénible : mais je ne pouvais rien espérer de la bonne volonté des habitans , & je manquais de force pour exiger ce qu'on ne voulait pas m'offrir. J'étais languissant ; la plus grande partie de mon équipage était infirme , & le reste découragé par les contretems & les travaux. Je n'avais point d'officiers sur lesquels je pus me reposer , soit pour une expédition à terre , soit pour me réimplacer à bord si je m'en chargeais. Ces difficultés ne me permirent pas d'examiner les isles voisines. J'étais pressé par notre faiblesse de ne pas manquer la mousson. Je cinglai donc au nord pour atteindre la terre que Dampier appelle la Nouvelle-Bretagne. Mais avant d'aller plus loin , je dirai le peu que je fais des isles que nous quittions.

Je leur donnai le nom général d'*Isles de la Reine Charlotte*. Je donnai ensuite un nom particulier à chacune. Les deux que nous aperçûmes d'abord , reçurent le nom d'*Egmont* & de *How* ; celle-ci est au midi de l'autre ; toutes deux offrent une perspective agréable ; toutes deux paraissent fertiles , couvertes de grands arbres & d'une belle verdure ; la dernière est élevée , quoique moins montueuse que l'autre. A treize lieues du cap Byron , on en voit une

trois  
coniq  
noir  
point  
can ,  
Vers  
que  
située  
geom  
coup  
petite  
Le  
goure  
ils se  
pirog  
peuv  
tre le  
Quel  
lieu  
N  
flèche  
avec  
tance  
les p  
nos  
de p  
appa

troisième d'une hauteur prodigieuse & de figure conique : son sommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes : je l'appellai l'*Isle du Volcan*, & il a bien apparence que c'en est un. Vers le nord était encore une longue isle plate, que je nommai *Keppel*. Deux autres étaient situées au midi : je leur donnai le nom d'*Edgeomb* & d'*Ourry* ; la première offre un beau coup-d'œil. J'ai laissé sans nom des isles plus petites, répandues autour des grandes.

Les habitans d'Egmont sont très-agiles, vigoureux, actifs ; ils semblent amphibies, tant ils se tenaient dans l'eau avec facilité. Leurs pirogues sont de troncs d'arbres creusés ; elles peuvent porter douze hommes ; trois ou quatre les conduisent avec une dextérité étonnante. Quelques-unes avaient un pavillon dans le milieu de leur longueur.

Nous trouvâmes deux arcs & un paquet de flèches dans la pirogue dont nous nous faisîmes ; avec ces armes ils frappent un but à une distance incroyable. Une de leurs flèches traversa les planches de notre bateau, & blessa un de nos officiers à la cuisse. Elles ont une pointe de pierres ; nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Leur pays est montueux

& couvert de bois ; de jolies vallées y paraissent arrosées par de petites rivières ; la côte est coupée de havres.

Nous nous en éloignâmes le 18 Août, poussés par un bon vent alisé, & cherchâmes à gagner la Nouvelle-Bretagne ; je ne désespérais pas de trouver encore quelques isles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter. En effet, deux jours après nous en vîmes une petite, basse & plate, à laquelle je donnai le nom de *Gower* ; mais nous ne pûmes trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Nous échangeâmes cependant avec ses habitans quelques cloux qui nous restaient, contre un petit nombre de noix de cocos. Ils ressemblent à ceux d'Egmont ; ils nous promirent de nous en apporter encore ; mais pendant la nuit un courant nous porta vers deux autres isles éloignées de deux milles l'une de l'autre ; la plus petite fut nommée *Simpson* ; l'autre qui est élevée & d'une belle apparence, reçut mon nom ; elle a six lieues de long : celle de *Gower* n'en a que deux & demi : celle-ci est couverte d'arbres, sur-tout de cocotiers. Nous trouvâmes sur ses bords des pirogues qui pêchaient & y étaient venues de l'isle Carteret. J'envoyai mon bateau vers eux ; mais ils tenterent de massacrer



nos gens : nous fâisimes leurs pirogues & y trouvâmes une centaine de cocos qui nous firent plaisir. Nous y vîmes près des bords des tortues , mais nous ne pûmes en prendre. Les pirogues que nous avions prises étaient construites avec art de planches bien jointes , sculptées & ornées de coquillages ; les coutures étaient revêtues d'une espece de mastic noir très-solide : leurs armes sont l'arc, la flèche & la pique ; les deux dernières sont armées d'un caillou tranchant. Il nous parut par leurs signes qu'ils n'ignoraient pas l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que ceux d'Egmont , & comme eux ils sont nus : leurs pirogues étaient sans voiles. Les cocos que nous y achetâmes nous furent d'un grand secours.

Depuis le départ de l'isle d'Egmont , un courant nous portait vers le midi , & son impétuosité était augmentée autour des isles ; je me dirigeais sur ce courant pour ne pas manquer la terre que nous cherchions , ou ne pas nous enfoncer dans un golfe profond dont nous n'aurions pu sortir avec un équipage épuisé & infirme.

Le 22 , nous essuyâmes un malheur ; un de nos matelots les plus vigoureux tomba dans la mer , aussi-tôt nous pliâmes nos voiles ; nous

lançâmes une pirogue que nous avions prise à la mer ; notre promptitude , nos soins furent inutiles : notre infortuné compagnon , quoique fort & encore plein de fanté , était allé au fond dès l'instant de sa chute , & nous ne le revîmes plus ; en reprenant la pirogue , elle heurta contre un de nos canons , & il fallut la mettre en pièces.

Deux jours après , nous rencontrâmes neuf isles répandues dans un espace de quinze lieues : ce sont peut-être celles d'Ovang-Java , qui furent découvertes par Tasman ; leur situation est à peu-près la même. Je crois que les dernières que nous avions quittées n'avaient été vues jusqu'alors par aucun Européen , & il y en a beaucoup encore dans cet Océan qui nous sont inconnues.

L'une de ces neuf isles est d'une grande étendue ; les autres ne sont que de grands rochers plats & bas , mais couverts de bois & d'habitans : ils sont noirs , ont la tête laineuse , sont armés d'arcs & de flèches , ont de grandes pirogues qui portent une voile : aucune n'osa s'approcher de nous.

Nous cinglâmes au nord de ces isles ; vers les onze heures du soir , nous en rencontrâmes une fort grande , plate , verdoyante , d'un af-

pect  
perlu  
le 4<sup>e</sup>  
à qu  
trior  
Har  
A  
une  
gnes  
sea .  
heu  
nor  
Sch  
vée  
vel  
cou  
fon  
Sai  
I  
ba  
cap  
ISA  
cir  
Je  
cu  
qu  
va

peft agréable. Un grand nombre de feux nous perfuada qu'elle étoit très-peuplée ; elle eft fous le 4<sup>e</sup> degré 50 minutes de latitude méridionale, à quinze lieues au couchant de la plus feptentrionale des neuf ifles ; je la nommai *Charles Hardy*.

A la pointe du jour, nous en découvrîmes une autre grande, s'élevant en trois montagnes : nous lui donnâmes le nom de *Winchelsea* : elle eft à dix lieues de la dernière. A dix heures, une grande ifle parut encore vers le nord : je crois que c'eft l'ifle Saint-Jean de Schouten. Plus loin, nous vîmes une terre élevée que nous reconnûmes bientôt pour la Nouvelle-Bretagne. C'eft-là que nous tendions ; un courant nous porta dans une baie ou golfe profond, le même que Dampier nomme baie de Saint-Georges.

Enfin le 28, nous jetâmes l'ancre dans une baie, près d'une petite ifle fituée au nord du cap Saint-Georges, & que nous nommâmes *Isle Wallis*. Ce cap eft à environ deux mille cinq cents lieues au couchant de l'Amérique. Je fis examiner la côte, pêcher du poiffon & cueillir des cocos ; ils rapportèrent cent cinquante de ces derniers & point de poiffons. J'avois vu des tortues flotter fur la mer, j'espé-

rais qu'elles se retiraient la nuit sur l'isle qui est sablonneuse, stérile, inhabitée, telle enfin que les lieux que ces animaux fréquentent par préférence. J'y envoyai des gens, ils revinrent sans succès.

Nous cherchions un mouillage plus convenable, & quand nous l'eûmes trouvé, nous essayâmes de lever l'ancre; mais les forces unies de l'équipage n'en purent venir à bout; pénétrés de douleur de notre impuissance, nous nous aidâmes de différens moyens, & parvinmes à lui faire quitter le fond; mais le vaisseau s'approcha de la côte, & elle reprit sur un fond de roche; tous ceux qui avaient encore des forces accoururent pour les unir aux nôtres pour la retirer de nouveau; mais tous nos efforts furent vains, il fallut y renoncer pour ce jour: une nuit tranquille nous redonna de la vigueur, & le lendemain nous réusîmes à la retirer: mais elle était hors d'usage, une de ses pattes était rompue.

Nous vinmes à une bonne lieue de-là, dans une petite baie que nous nommâmes *l'anse Anglaise*. Là, nous fîmes provision de bois & d'eau; nous lestâmes notre navire qui l'était mal. Nous voyions beaucoup de poissons & en prîmes peu, parce que nous étions de mauvais

pèche  
de r  
poiss  
tortu  
ronn  
nous  
rama  
tres,  
ques  
bre  
tend  
qu'o  
gne  
pana  
avec  
voin  
falla  
avec  
Ces  
prom  
rent  
maïq  
elle  
rares  
La  
est n  
rente

pêcheurs, que l'eau était claire & le fond semé de roches. Nous pêchâmes au hameçon, aucun poisson ne voulut y mordre : nous vîmes des tortues, & ne pûmes en prendre ; ainsi environnés d'objets que tout nous faisait désirer, nous périssions du supplice de Tantale. Nous ramassâmes cependant sur le rivage des huîtres, de grès pétoncles ; nous cueillîmes quelques cocos, quelques choux au sommet de l'arbre qui les porte. Ce chou est blanc, frisé, tendre, d'une substance remplie de suc ; lorsqu'on le mange cru, il a le goût de la châtaigne ; quand il est bouilli, il vaut le meilleur panais ; coupé en tranches dans le bouillon fait avec les tablettes, épaissi avec du gruau d'avoine, il donnait un excellent mets ; il nous fallait abattre l'arbre pour avoir le chou, c'était avec regret, mais la nécessité nous y forçait. Ces végétaux frais & l'eau du coco rendirent promptement la santé à nos malades. Ils mangèrent aussi d'un fruit semblable à la prune de Jamaïque : elle a un goût agréable, aigrelet : mais elle est sauvage & a peu de chair. Elles sont rares & leur bonté les rend d'un grand prix.

La côte est ici remplie de rochers ; le pays est montueux, couvert d'arbres d'espèces différentes, dont quelques-uns sont d'une grandeur

extraordinaire, & pourraient servir à divers usages. Entr'autres, nous trouvâmes les muscadiers en grande abondance; mais le fruit n'en était pas mûr encore; ces muscades croissent à l'ombre sans culture, ce qui les rend inférieures en bonté à celles qu'on apporte en Europe. Le cocotier y est beau, mais en petit nombre. On y trouve toutes les especes de palmier, l'arbre qui donne le bétel, diverses sortes d'aloès, des cannes à sucre, des bambous, des rattans & diverses plantes que je ne connais pas. On n'y trouve aucuns végétaux comestibles. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets; on y voit un grand oiseau à plumage noir dont le cri ressemble à l'aboïement du chien, & plusieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. On n'y découvrit que deux petits quadrupedes que nos gens prirent pour des chiens; ils étaient très-sauvages, & s'enfuirent très-vîte. Nous y vîmes des mille-pieds, des scorpions, quelques serpens d'especes différentes; mais point d'habitans. Çà & là on trouvait des habitations abandonnées, des coquilles jettées récemment, des morceaux de bois brûlés, & ces indices nous indiquaient que le pays est habité quelquefois, & qu'on venait de le quitter. Ces habitations étaient de

mise  
hon  
fauv  
N  
châu  
poix  
men  
de n  
de t  
de S  
clou  
vert  
les a  
du c  
J  
avai  
faire  
mar  
y av  
du  
d'un  
réfo  
cer  
hon  
& ce  
le fo  
noix

misérables huttes, & nous annonçaient des hommes dans les premiers degrés de la vie sauvage.

Nous nettoiyâmes notre vaisseau ; nous bouchâmes notre voie d'eau ; nous enduisimes de poix & de goudron chaud les endroits du bâtiment qui étaient rongés des vers ; puis avant de mettre à la voile, je pris possession du pays, de ses isles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majesté Britannique Georges III. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étaient gravées les armes du royaume, le nom du vaisseau, du commandant & de l'anse, & nous partîmes.

J'avais envoyé visiter les côtes, & nos gens avaient découvert un havre où il était facile de faire une provision de cocos ; ils avaient remarqué que les arbres étaient marqués, & qu'il y avait près de là plusieurs huttes des naturels du pays. Comme ces rafraichissemens étaient d'une grande importance pour nos malades, je résolus de me rendre dans ce havre & d'y placer le vaisseau de manière qu'il protégeât les hommes que j'enverrais pour abattre les arbres & couper des choux palmites. J'y arrivai sur le soir, & nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmites,

que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étaient bons. J'aurais resté assez long-tems dans ce lieu pour donner à mes gens celui de se remettre de leurs fatigues, mais la saison avancée rendait le plus petit délai dangereux. Plusieurs raisons nous persuadaient que pour conserver une partie de notre équipage, il fallait gagner Batavia pendant que la mousson de l'est régnait encore; mais notre vaisseau était si pesant, si en mauvais état, qu'il lui fallait trois fois plus de tems qu'à un autre pour faire ce chemin. S'il eût fallu attendre la saison prochaine, le retour était impossible, & nos provisions étaient presque épuisées. Je me hâtai donc de quitter ce lieu, qui fut l'abri le plus favorable que nous eussions trouvé depuis le détroit de Magellan.

Je donnai à ce dernier havre le nom de *Carteret*; il est à quatre lieues de l'anse Anglaise. Deux petites isles & la côte le forment; la plus grande des isles reçut son nom des cocos qu'on y trouve, l'autre eut celui de *Leith*; l'entrée du côté de cette dernière isle est rétrécie par un rocher qui sort de l'eau: mais elle est profonde & sûre: cependant la meilleure est formée par l'isle des Cocos, parce qu'on peut y jeter l'ancre. A l'extrémité du havre est une grande



grande anse où l'on est à l'abri de tous les vents & où un vaisseau peut entrer. Il semble qu'elle soit l'embouchure d'une rivière, mais on ne put s'en assurer. On trouve de la très-bonne eau dans une autre anse où un vaisseau peut pénétrer & faire avec facilité la provision d'eau & de bois. Le havre a une lieue de long.

Lorsque nous l'eûmes quitté, nous avions dessein de faire le tour de cette terre & de passer devant le cap Marie; mais le vent & le courant qui se jette dans le golfe de Saint-Georges ne nous le permirent pas. Je fus donc obligé de tenter un passage au couchant de ce golfe, & le courant me fit espérer d'y parvenir; je suivis la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire que ce qu'on avait appelé *baie de Saint-Georges*, formé par deux pointes avancées de la même isle, était un canal formé par deux isles. L'événement justifia ma conjecture.

Avant la fin du jour, nous vîmes que ce canal était partagé par une isle assez grande, à laquelle je donnai le nom du *Duc d'York*, & par d'autres isles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laissai à la terre située au midi le nom ancien de *Nouvelle-Bretagne*; vers son extrémité occidentale, on voit des

terres élevées & trois montagnes remarquables que j'appellai *la Mere & les Filles* ; la Mere est placée entre les Filles & domine sur elles : derriere s'élevait une grande colonne de fumée qui me parut fortir d'un volcan qu'elles renferment. On apperçoit ces montagnes à vingt lieues de distance dans un tems clair, elles offrent l'apparence d'une isle ; elles ont à leur orient un cap auquel je donnai le nom de *Palliser*, & vers le couchant un autre cap que je nommai *Stephens* : celui-ci est la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne ; au nord du cap Stephens est une isle que je nommai *Isle de Man* (\*) : vis-à-vis le golfe formé par ces deux caps est l'isle du Duc d'Yorck. La terre, le long de la mer autour du golfe, est basse, unie, agréable à la vue ; au-delà elle s'éleve par degrés, & forme des montagnes très-hautes, couvertes de bois, entre lesquels on distingue des clarières qui semblent être des campagnes cultivées. Nous vîmes un grand nombre de feux dans cette partie du pays, & nous en concluâmes qu'il étoit bien peuplé.

Nous avons deux passages à choisir, au nord

---

(\*) La carte du Voyage de Carteret donne le nom de Man à celle d'York, & laisse la première sans nom.

ou au midi de l'isle du Duc d'Yorck : ils m'étaient également inconnus , & dans l'obscurité je ne devais point m'y hasarder ; je pliai donc mes voiles & j'attendis le jour avec la sonde à la main : mais je ne trouvai point de fond à la profondeur de 700 pieds.

L'isle du Duc d'Yorck est unie & d'un aspect agréable ; l'intérieur est couvert de grands bois ; les habitations des naturels du pays , assez voisines les unes des autres , sont rangées près des bords de l'eau , parmi des bocages de cocotiers : le tout ensemble offre un paysage romantique. Nous aperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites : & le 10 Septembre , quand je mis à la voile , quelques-unes s'avancèrent vers le vaisseau ; mais comme nous avions un bon vent , nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. J'entrai dans le passage formé par l'isle & la terre située au nord ; le canal a huit lieues de large. Le lendemain nous avions perdu de vue la Nouvelle-Bretagne , & je me trouvai dans une grande mer ; il me fut donc démontré que j'avais trouvé un nouveau détroit auquel je laissai le nom de *Saint-Georges* ; la terre septentrionale eut le nom de *Nova-Hibernia* , ou *Nouvelle-Irlande*.

Le tems était obscur , le vent était fort &

foufflait par bouffées, & je continuai à fuivre la côte de la Nouvelle-Irlande à la distance d'environ fix lieues, jufqu'à ce que j'euffe atteint fon extrémité occidentale. Un courant affez rapide nous aidait. Sur le foir, nous découvrîmes une belle isle, qui forme avec la Nouvelle-Irlande, un détroit large de cinq lieues. Il pleuvait, & le tems étoit très-fombre; je crus devoir fufpendre notre courfe pour ne pas nous expofer à des dangers inconnus. La nuit fut orageufe; il fit beaucoup d'éclairs & de tonnerres, & je m'applaudis de ma prudence. Le lendemain fut beau; nous mîmes à la voile, le courant facilita notre paffage. L'isle nous offroit un coup-d'œil agréable; elle paraît fort peuplée, & je l'appellai isle *Sandwich*: elle eft plus grande que celle d'Yorck, & paraît avoir de bons ports. Vers le nord, elle a une montagne conique, & fur la côte oppofée, on en voit une abfolument femblable. Nous entendîmes pendant tout le tems que nous employâmes à traverser le détroit, un bruit continu femblable à celui du tambour. Le tems étoit calme, & dix pirogues qui portaient environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande pour venir à nous. Elles s'approchèrent affez pour recevoir quelques quincaileries que

nous leur offrimes au bout d'un long bâton : mais aucun Indien ne voulut monter sur le vaisseau. Ils semblaient préférer le fer à tout ce que nous leur offrions , quoique ce fer ne fut point travaillé. Les pirogues étaient très-longues & fort étroites : elles avaient un balancier , & quelques-unes étaient bien faites. L'une d'elles avait quatre-vingt-dix pieds de longueur , cependant elle était formée d'un seul arbre ; les côtés avaient quelques ornemens de sculpture ; elle portait trente-trois hommes & n'avait pas de voiles. Ces insulaires sont noirs , leur tête est laineuse ; ils n'ont ni le nez plat , ni les lèvres grosses ; tous sont nus , mais quelques chaînons de coquillages ornent leurs bras & leurs jambes ; leurs cheveux , ou plutôt la laine qui couvre leur tête , est chargée d'une poudre blanche ; il paraît que cet usage est plus antique , plus étendu qu'on ne le croit communément ; ces peuples étendent cet usage plus loin que nous , puisqu'ils poudrent aussi leur barbe. La plupart d'entr'eux attachent au-dessus d'une de leurs oreilles une plume qui paraît avoir été arrachée à la queue d'un coq , & probablement ils ont de la volaille. Ils sont armés de piques & de grands bâtons en forme de massues : nous ne leur vîmes ni arcs ni flèches , peut-être ils

les cachai<sup>ent</sup> dans leurs pirogues. De mon côté, j'ordonnai à mes gens de se tenir à leurs postes tandis qu'ils rodaient autour du vaisseau. Ils portaient un œil attentif sur nos canons comme s'ils en eussent craint quelque danger, & ces regards me firent penser qu'ils n'ignoraient pas l'usage des armes à feu. Ils avaient des filets & des cordages qui nous parurent bien faits; un vent qui s'éleva les fit retourner vers la côte d'où ils étaient partis.

Dès qu'ils nous eurent quittés, nous nous dirigeâmes vers le couchant, & bientôt après nous découvrimes une pointe de terre que nous reconnûmes ensuite être l'extrémité de la Nouvelle-Irlande; je lui donnai le nom de *Cap Byron*. Plus au couchant est une grande & belle isle que j'appellai la *Nouvelle-Hanovre*; elle est séparée de la Nouvelle-Irlande par un détroit dont la direction est entre le nord & le levant, & qui est embarrassé de petites isles, dont l'une offre un pic remarquable; ce détroit & ce pic reçurent le même nom que le cap.

La Nouvelle-Hanovre est une isle élevée, couverte d'arbres, entre lesquels on remarque des plantations; le tout offre un aspect agréable: la pointe qui s'avance entre le couchant & le midi forme un mont assez haut; je l'appellai

le *Promontoire de la Reine Charlotte*. Cette colline est environnée de quelques autres moins élevées; nous ne les pûmes observer avec soin, parce que la nuit, un tems sombre, des coups de vent & la pluie nous surprirent. Le jour suivant fut sombre encore, & nous ne faisons qu'apercevoir la Nouvelle-Hanovre. A huit lieues à son couchant, nous aperçûmes six ou sept petites isles, dont deux seules sont assez larges: je les appellai *Isles de Portland*. L'étendue des vagues me fit voir que j'étais dans un Océan libre, & j'en conclus que le passage que j'avais trouvé ouvrait un chemin plus facile & plus court que celui des terres au nord. Il est aussi plus avantageux; on pourrait se procurer toutes sortes de rafraichissemens auprès des habitans des deux côtés du détroit & des isles voisines, en les échangeant pour des instrumens de fer qu'ils recherchent beaucoup, & dont nous n'étions pas fournis. Du cap Saint-Georges au cap Byron je comptai quatre-vingt lieues; du cap Byron au promontoire de la reine Charlotte il y en a environ douze. J'aurais pu faire une description plus détaillée & plus complete du pays, de ses productions, de ses habitans, si je n'avais pas été si affaibli & si épuisé que je succombais presque sous le poids des

fonctions qui retombaient sur moi faute d'officiers ; je pouvais à peine me traîner ; il en était de même de mon lieutenant, & nous étions les seuls pour veiller alternativement.

Le 14, cinglant toujours au couchant, nous découvrimes une isle très-étendue & peuplée ; nous en vîmes une autre qui semblait un grand rocher qui s'élevait de la mer. Je ne pus déterminer leur situation, parce que le tems était sombre & que les courans nous emportaient. Plus loin, nous découvrimes une terre plus grande encore, composée de plusieurs isles, situées plus au midi que les deux premières. La lune brillait durant la nuit, & nous pûmes nous en approcher ; mais mon lieutenant craignant de s'engager au milieu d'elles, s'en éloigna en cinglant vers le midi. Lorsque je vins le relever, je m'apperçus que nous les avions passées ; je tournai de rechef au couchant. Nous étions encore près de ces isles à six heures du matin, & un grand nombre de pirogues en partirent avec plusieurs centaines d'Indiens ; ils ramerent vigoureusement vers nous. L'une de leurs pirogues s'approcha, nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions bien comprendre ; mais nous les répétâmes aussi bien qu'il nous fut possible, pour leur faire comprendre



que nous étions leurs amis comme ils étaient les nôtres ; & afin de mieux nous assurer leur bienveillance , & les engager à venir à bord , nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions encore ; ils s'approchèrent en effet davantage , mais ce fut pour nous lancer avec force leurs javelines. Je crus qu'il était prudent d'éviter une action générale , & ne pouvant douter qu'ils n'eussent des desseins hostiles , je fis tirer quelques coups de fusil & un de nos pierriers. Cette décharge blessa quelques-uns de ceux qui montaient la pirogue , qui s'éloigna vers les autres. Je pliai les voiles pour attendre leurs délibérations : elle fut de retourner vers leurs côtes , & afin de les intimider encore davantage , je fis tirer une pièce de six chargée à boulet , de façon qu'il passât sur leur tête ; il tomba au-delà des pirogues qui s'éloignèrent plus vite encore ; les Indiens éleverent une voile pour aider à l'effort de leurs rames. Cependant de nouvelles pirogues se détachèrent d'une autre partie de l'isle & s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières , & l'une d'elles vint aussi en avant. Nous fîmes aux Indiens qui la montaient tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; nous étalâmes à

leurs yeux tout ce qui pouvait leur faire plaisir ; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à venir à bord ; mais notre rhétorique fut encore inutile , & dès qu'ils furent à portée du vaisseau , ils y lancèrent une grêle de dards & de javelines , qui heureusement ne nous firent aucun mal. Nous leur répondîmes par quelques coups de fusil ; l'un d'entr'eux tomba mort dans la pirogue , les autres se jeterent dans la mer & se rendirent vers leurs compagnons à la nage : tous alors s'en retournerent. Nous envoyâmes chercher la pirogue abandonnée ; elle avait cinquante pieds de long , quoiqu'elle fut une des plus petites de celles qui étaient venues contre nous. Elle était formée d'un tronc d'arbre grossièrement travaillé , & avait un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons , une tortue , quelques ignames , une noix de coco & un sac rempli d'une petite espece de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. Ce fruit était un peu aplati , différent de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors , & de ceux que nous vîmes dans la fuite. On pouvait le manger crud , mais il était meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes aussi deux grands pots de terre assez semblables à une cruche , avec une large bouche ,

mais fans anes, & beaucoup de nattes qui leur fervent de voiles & de couvert, en les étendant sur des baguettes courbées. Il paraît qu'ils se servaient de cette pirogue pour pêcher; il y avait aussi du feu & un pot dans lequel ils faisaient cuire leurs alimens. Dès que nous l'eûmes examinée, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

Ces insulaires ont, comme ceux des isles d'Egmont & de la Nouvelle-Irlande, le teint couleur de cuivre très-foncé, avec une tête laineuse. Ils mâchent du betel, vont nus, sont parés de cordons de coquillages aux jambes & aux bras, poudrent leurs cheveux & ont le visage peint de raies blanches. La pointe de leurs lances était armée d'un caillou bleuâtre.

Nous continuâmes notre route le long des autres isles, qui sont au nombre de vingt à trente, & d'une étendue considérable, l'une d'elles sur-tout, qui seule formerait un beau royaume. Je leur donnai le nom d'*Isles de l'Amirauté*. J'aurais voulu les visiter, & je l'aurais fait si mon vaisseau eût été en meilleur état, & pourvu des choses propres à commercer avec les Indiens. Elles sont couvertes de la plus belle verdure, de bois élevés & sombres, entremêlés de clarières qui paraissent défri-

chées, de bocages de cocotiers & de nombreuses cabanes. Il serait facile d'y établir un commerce amical, puisque les habitans ont des besoins que nous pouvons satisfaire, & que nos armes ne nous permettent pas de les craindre. Le milieu de la plus grande de ces isles est situé à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte. Sur son côté méridional, il y a une petite isle qui s'éleve en forme de cône très-élevé; il est situé à environ 138 lieues du cap Saint-Georges. La grande isle est à 18 du levant au couchant, & paraît s'étendre fort loin au nord. Il est extrêmement probable que toutes produisent des objets d'un bon commerce; elles sont situées dans le même climat & presque sous la même latitude que les Moluques; elles paraissent avoir des épiceries; leur sol est plus fertile que celui de la Nouvelle-Irlande, & nous avons vu dans celle-ci des muscadiers.

Nous cinglâmes toujours au couchant, mais un peu vers le nord, toujours aidés d'un vent léger, au travers d'une mer tranquille. Sur le soir du 19, nous découvrîmes encore deux isles unies, basses, verdoyantes: elles étaient peu étendues, & je les nommai *Durour* & *Matty*; nous passâmes près de celle-ci, & y vîmes les habitans courir en grand nombre sur

le rivage avec des lumieres ; elle me parut avoir deux lieues de long ; la nuit ne nous permit pas d'en rien voir de plus , & un vent favorable nous les eut bientôt fait perdre de vue.

Cinq jours après, nous en découvrîmes deux autres ; le calme nous en tint éloignés à la distance de quatre à cinq lieues ; elles avaient un aspect agréable, étaient couvertes d'arbres , & avaient, l'une deux lieues, l'autre seulement une en longueur : je leur donnai le nom de *Stephens*.

Le lendemain, nous en vîmes trois autres, & nous en approchâmes avant la nuit. Plusieurs pirogues en partirent, & après nous avoir fait quelques signes de paix, les Indiens monterent sur le vaisseau sans défiance & sans crainte. Ils n'avaient que quelques noix de cocos, qu'ils nous vendirent contre des morceaux d'un cercle de fer ; ils connaissent ce métal qu'ils nomment *parram* ; & ils nous firent entendre qu'un vaisseau comme le nôtre avait abordé à leur isle. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle dont chacun avait quatre pouces de long, & il fut dans un ravissement qui approchait de l'extravagance. Ces peuples paraissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors ; pour

des instrumens de ce métal, nous aurions pu acheter tout ce qu'ils possédaient. Leur teint est d'une couleur de cuivre moins obscure que les Indiens que nous avons vus jusqu'alors; ils ont de grands & beaux cheveux noirs; ils ont peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachent avec soin. Leurs traits sont beaux; leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils sont de stature moyenne, très-alertes, vigoureux & actifs; ils montaient nos mâts avec plus d'agilité & de vitesse que nos matelots. Leur caractère est franc & ouvert; ils buvaient, ils mangeaient tout ce qu'on leur donnait, allaient sans soupçon partout où on les conduisait, étaient familiers & gais avec l'équipage, comme s'ils eussent été d'anciens amis. Ils n'étaient pas entièrement nus; ils avaient une légère ceinture autour des reins, composée d'une pièce étroite d'une natte fine. Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec adresse; un arbre creusé en fait le fond, les côtés sont de planches; elles ont une voile d'une natte fine & un balancier; leurs cordages & leurs filets sont forts & bien faits. Ils nous proposèrent d'aller à terre & voulaient nous laisser des otages. J'y aurais consenti volontiers si je l'avais pu; mais un fort courant nous entraîna si loin au couchant, que nous ne

pûmes chercher un endroit propre à jeter l'ancre ; la nuit survint & nous fûmes forcés de continuer notre route. Lorsque les Indiens s'aperçurent que nous les quittions , il y en eut un qui demanda très-ardemment de venir avec nous , & malgré ses compatriotes , malgré nous-mêmes , il ne voulut pas retourner dans l'isle. Enfin, je lui accordai ce qu'il désirait. Il était possible qu'il me fut utile , & du moins il nous instruisit. Il nous fit comprendre qu'il y avait d'autres isles vers le nord , dont les habitans avaient du fer , & qu'ils s'en servaient pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les rencontraient sur la mer. Je remarquai avec douleur que ce bon Indien devenait malade ; je l'avais nommé *Joseph Freeyill* , ou de bonne volonté ; nous l'aimions , mais nous ne pûmes le conserver que jusqu'au moment où nous arrivâmes dans l'isle de Celebes. Les isles d'où il sortait étaient si petites , car la plus grande n'avait pas deux lieues de tour , que je fus surpris de ses connoissances. Malgré sa langueur , sa faiblesse , il reconnut dans l'isle de Celebes , le cocotier , le palmier , le bétel , le citronnier , & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain , il le porta sur les cendres pour le cuire. Il nous fit entendre que dans son pays le poisson était abondant , qu'on

y trouve des tortues. Malgré le grand nombre d'habitans qu'il y a sur ces isles, ils paraissent n'y avoir d'eau douce que celle de la pluie : il ferait extraordinaire qu'il y eut des sources sur des isles aussi basses. Je donnai à la plus grande le nom de ce bon insulaire : mais il l'appellait *Pegan* ; des écueils les environnent toutes. J'en ai dressé une carte d'après la description que les Indiens en firent eux-mêmes sur le tillac avec de la craie.

Nous conservâmes notre direction en nous éloignant de ces isles ; trois jours après nous rencontrâmes un bas-fond dangereux d'environ quatre lieues de circuit. Sur le soir nous découvrîmes encore une isle dont l'extrémité orientale s'élevait en pain de sucre. Nous n'en approchâmes pas assez pour en découvrir davantage.

Le 12 Octobre, nous en découvrîmes une fort petite ornée d'arbres ; nous l'appellâmes isle du Courant : elle est à 117 lieues du promontoire de la reine Charlotte : le lendemain nous en vîmes deux que je nommai Isles de St. André. Le vent devint là variable, & peu de tems après nous fit essuyer une tempête qui dura soixante-quatre heures.

Nous découvrîmes une terre le 26, mais nous ne pûmes la reconnaître, ni déterminer la latitude



tude où nous étions; nous la déterminâmes le lendemain, & nous vîmes alors que la terre que nous avions vue était l'isle de Mandanao. Comme nous avions beaucoup de malades & que nous avions un besoin pressant de rafraîchissemens; je résolus de tenter de m'en procurer en entrant dans une baie reconnue & décrite par Dampier, qui trouva dans le pays aux environs beaucoup de bêtes fauves. Je côtoyai donc la partie de l'isle qu'il désigne, & pour ne pas manquer la baie, je fis marcher mon lieutenant dans la chaloupe devant le vaisseau & plus près de la côte, mais ses recherches furent vaines; il ne découvrit point la baie ni la grande prairie qui était auprès. Il parvint à la pointe la plus méridionale de l'isle, & y vit un petit enfoncement à l'extrémité duquel était une petite ville & un fort. A la vue de la chaloupe, ils tirèrent un coup de canon & détachèrent trois pirogues remplies d'insulaires. Mon lieutenant crut devoir revenir au vaisseau. Les pirogues le poursuivirent jusqu'au moment où elles découvrirent le bâtiment qui leur parut trop fort pour être enlevé, & alors elles s'en retournèrent. J'aurais pu jeter l'ancre devant l'anse malgré les efforts des habitans; mais il aurait fallu des préparatifs, tirer des canons du fond de cale où je les avais fait

mettre, réparer nos cordages, & tout cela demandait du tems. Je crus en gagner en cherchant un autre lieu plus au levant où je jetai l'ancre, à l'embouchure d'une rivière. J'y envoyai chercher de l'eau dans la chaloupe & le canot, & ils purent revenir avant la nuit. Nos gens ne virent aucune trace d'habitans dans le lieu où ils débarquèrent; mais nous remarquâmes une pirogue qui paraissait envoyée pour reconnaître qui nous étions. Dès que je l'aperçus, j'arborai pavillon Anglais; j'espérais qu'elle s'approcherait davantage; mais après nous avoir regardé quelques momens, elle retourna sur ses pas. Ce lieu solitaire m'invitait à y faire provision d'eau & de bois; mais sur les neuf heures du soir, nous entendîmes un bruit très-fort sur cette partie de la côte: ce bruit devint ensuite plus distinct; il était produit par les voix d'un grand nombre d'hommes qui faisaient entendre des cris semblables aux cris de guerre des sauvages de l'Amérique. Ce bruit affreux & terrible me fit craindre un combat si je descendais, & je devais l'éviter pour conserver le peu de forces qui nous restaient encore. Je tirai cependant les canons du fond de cale, & le lendemain ne voyant personne sur la côte, je soupçonnai que les insulaires avaient voulu nous ef-

frayer, & je crus pouvoir envoyer la chaloupe pour remplir quelques futailles d'eau. Les insulaires étaient peut-être cachés dans les bois, & la prudence m'e fit tenir prêt à donner du secours à nos gens; j'avais eu raison, car dès qu'ils eurent débarqués, les insulaires parurent armés, ayant à leur tête un homme qui portait quelque chose de blanc qui me parut un signe de paix. Je n'avais point de pavillon blanc; mais j'attachai une nape à un bâton, & j'envoyai mon lieutenant vers la côte. Dès qu'il fut à terre, le porte-étendard vint sans armes avec un chef, & ils reçurent mon lieutenant avec de grandes marques d'amitié. Il nous parla en Hollandais qu'aucun de mes gens n'entendaient; il nous dit ensuite quelques mots Espagnols qu'un de nos matelots savait un peu, & avec ce secours & beaucoup de signes nous réussîmes à expliquer qui nous étions, d'où nous venions & ce que nous désirions. Le chef insulaire nous invita à nous rendre à la ville; nous répondîmes que nous le voulions bien; mais que nous avions besoin d'eau, & que nous demandions qu'il fit retirer ses gens, afin que nous en puissions prendre sans crainte. Le chef accorda ce qu'on désirait, & comme il parut regarder avec un œil de cupidité un mouchoir de soie que mon lieutenant avait autour

de son cou, cet officier le lui offrit : il l'accepta & donna en échange un mouchoir de coton qui lui servait au même usage. Après cet échange de cravates, un chef Indien demanda si l'on avait des marchandises. Nous n'en avions que pour acheter des provisions ; on le lui dit, & il nous promit tout ce dont nous aurions besoin. Je regardais cette entrevue comme nous annonçant des avantages pour nos malades & pour faciliter la course qui nous restait à faire. Mais il s'était à peine écoulé deux heures lorsque nous vîmes avec autant de surprise que de douleur plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient vis-à-vis du vaisseau, entre les arbres qui couvraient la côte. Les uns étaient armés de fusils, les autres d'arcs, de flèches, de grandes piques, de larges sabres, de crics & de boucliers : ils retirèrent dans les bois une pirogue qui était sur le rivage. Ces apparences ne nous promettaient pas la paix ; d'autres indices confirmèrent nos craintes : ces insulaires passèrent le jour à s'exercer à des especes d'évolutions militaires, fortirent, entrèrent dans les bois, semblèrent se préparer à une attaque, lancerent des traits & des javelines contre le vaisseau, éleverent leurs boucliers & agiterent leurs sabres d'une maniere menaçante. Pendant ce tems nous nous précaution-

nions contre leur mauvaise volonté, nous mêmes tout en ordre pour nous défendre. Prêt à faire voile, je désirais savoir la raison d'un changement si subit, si extraordinaire. J'envoyai mon lieutenant avec ma nape blanche arborée sur la chaloupe, & lui ordonnai d'aborder vers une partie de la côte découverte, afin que mes gens ne pussent être assaillis par des ennemis qu'ils ne verraient pas; je leur recommandai encore de ne pas descendre à terre. Lorsque les Indiens virent le canot s'approcher, l'un d'eux sortit du bois armé d'un arc & de flèches, & fit signe de s'approcher jusqu'à lui; & lorsqu'il s'aperçut qu'on ne le voulait pas, il rentra dans le bois. Peut-être ils y étaient en embuscade, & nos gens, après avoir attendu quelque tems, voyant qu'il n'y avait pas lieu d'espérer une conférence, revinrent au vaisseau.

Il dépendait de moi de faire beaucoup de mal à ce peuple inhospitalier; mon artillerie aurait pu en nettoyer les bois; mais c'était un mal qui ne m'eut produit aucun bien; je voulus essayer par la douceur d'obtenir la permission d'acheter des provisions, & je résolus d'aller à la ville, contre les habitans de laquelle j'étais alors en état de me défendre.

Je fis voile dans ce dessein à la pointe du jour.

pouffé par une petite brife de terre, & quittai cette baie que j'appellai Baie trompeuse, & nous arrivâmes quelques heures après à l'entrée de l'anse, au fond de laquelle nous avions découvert la ville & le fort. Mais dans cet instant même, le tems devint sombre, la pluie tomba en torrens, & un vent violent qui nous repouffait de la terre s'éleva & nous rejeta au loin sur la mer. Ce contretems me força de continuer ma route; je ne pouvais persister dans mon projet sans perdre du tems, & je n'en avais point à perdre, si je voulais gagner Batavia avant que la saison fut passée.

Je vais décrire notre navigation autour de l'isle Mindanao, parce que le [peu qu'on en connaît a été mal décrit.

Le 26, nous découvrîmes la partie de l'isle où est situé St. Augustin: la terre y descend en petits monts jusqu'à une pointe basse baignée par la mer. A 22 lieues de là, c'est une petite isle élevée qui termine la vue, & que je nommai Isle du Mondrain. Jusques là, le sol de Mindanao est fort élevé; ce sont des chaînes de montagnes qui s'élevent les unes derriere les autres, & de loin on croit voir plusieurs isles. Nous nous approchâmes de la terre & voulumes entrer dans une baie pour y jeter l'ancre; mais nous trou-

vâmes que l'eau y était trop profonde & que l'entrée en était dangereuse. Je la nommai la *Baye du Disapointment*. De là nous découvrimes un mondrain qui semblait une isle & que je crus une péninsule; il formait la partie la plus septentrionale de la baie, une montagne semblable s'étendait au midi: des bas-fonds & de petites isles occupent l'espace qui est entr'elles. La terre dont elles semblent partir est d'une hauteur prodigieuse, formée de montagnes entassées les unes sur les autres & dont les sommets sont cachés dans les nues. Ces monts colossals trompent le navigateur qui croit n'en être qu'à cinq ou six lieues lorsqu'il en est encore à quinze ou dix-huit. C'est la raison peut-être qui fait que les cartes n'en offrent qu'une image défigurée.

Du cap St. Augustin jusqu'à l'extrémité de l'isle qui est entre le midi & le levant, il y a un espace de plus de vingt lieues, où l'on trouve semées dix à douze isles qui doivent être bien peuplées si l'on en peut juger par la multitude de pirogues que nous y vîmes naviguer. La plus grande a un mont en pain de sucre qui la fait distinguer à une grande distance. Je lui donnai le nom d'*Hummock*, ou du Mondrain. Je passai entre ces isles & celle de Mindanao; la navigation y est sûre, & nous arrivâmes dans une pe-

tite anse au fond de laquelle était la ville qui donne son nom à l'isle.

La partie méridionale de l'isle Mindanao est très-agréable ; on y voit de vastes plantations & de grandes plaines verdoyantes : elle est très-peuplée : les brouillards ne me permirent pas de voir la ville , ni d'en déterminer exactement la situation.

En tournant au couchant, on découvre un cap à la distance de sept à huit lieues , au-delà duquel est une baie profonde ; au couchant de cette baie, la terre est plate, & peu boisée ; mais sur ce sol applati se présente un pic d'une hauteur prodigieuse & qui s'éleve dans les nues comme une tour dont elles cacheraient le faite. Entre la pointe méridionale & la baie on voit aussi une montagne très-haute dont le sommet offre l'apparence d'un volcan ; nous n'y vîmes cependant ni feu ni fumée.

Entre l'isle du Mondrain & les isles plates & unies qui sont à son orient, il y a un passage qui ne paraît point embarrassé de bancs & d'écueils. Je n'ai point vu les isles marquées à quelque distance de la côte ; peut-être elles en sont plus éloignées & que la hauteur des montagnes de l'isle a fait illusion aux navigateurs.

Nous quittâmes alors Mindanao, mortifiés



de n'avoir pu obtenir des habitans les secours dont nous avions besoin : on nous les avait promis d'abord , & nous soupçonnâmes que des Hollandais , ou des partisans de cette nation s'étaient opposés à leurs intentions lorsqu'ils avaient su que nous étions Anglais , afin de nous empêcher de communiquer avec les naturels du pays : ce font eux qui envoyèrent un détachement armé qui nous défia de la côte , deux heures après notre conférence amicale.

Nous cinglâmes au couchant pour trouver le détroit de Macassar , formé par les isles de Borneo & de Celebes. Nous y entrâmes peu de jours après. La terre de Celebes qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage est fort élevée , & paraît terminée par une montagne qui semble une isle qui sort de la mer : je crois que c'est la pointe de Stroomen des cartes françaises ; elle peut guider les navigateurs qui viennent du levant pour passer le détroit : au midi de cette pointe on trouve une baie profonde , hérissée d'isles & de rocs qui m'ont paru dangereux. Au levant, elle a deux isles, dont l'une est plate, longue & unie ; l'autre s'élève en collines ; toute leur surface , toute celle des pays adjacens est couverte de forêts. Fort près de ces isles on ne trouve pas de fond. A leur couchant, nous vi-

mes environ soixante pirogues occupées à pêcher. La côte me parut avoir un fond de roches ; on ne peut l'approcher sans danger : les courans, les vents y varient ; des raffales subites accompagnées d'éclairs & de tonnerres, y durent ordinairement une heure, puis étaient suivies d'un calme parfait. Ces variations me firent penser qu'elles étaient les préludes ordinaires de la mousson d'ouest. Nous allions avec tant de lenteur, même par un tems favorable, que nous avions beaucoup à craindre de celui qui nous ferait contraire.

Nous nous dirigeâmes sur Borneo, & rencontrâmes deux petites isles qui me parurent être celles de Taba. Le tems qui était fort sombre s'éclaircit alors tout d'un coup, & nous laissa voir un banc semé d'écueils qui s'étendait dans un espace de six lieues. De-là nous voyions des monts qui nous paraisaient des isles, mais qui sont peut-être des parties de l'isle Borneo. Ce banc est très-dangereux ; il faut l'éviter en cinglant au couchant des isles Taba où le passage est large & sûr. Je n'ai vu ni les bancs marqués par M. d'Apis, ni les isles qui doivent en être voisines ; je crois qu'elles n'existent que sur le papier.

La partie méridionale de ce passage est la plus

étroite ; il a environ 20 lieues de large : nous employâmes quinze jours pour le traverser , & il n'a que 28 lienes de longueur. Parvenus encore au midi de la ligne , le vent continua d'être variable , & ne fervait qu'à nous fatiguer beaucoup , en nous forçant souvent de plier nos voiles ; toutes nos forces y suffisoient à peine , car notre faiblesse augmentait chaque jour , nos malades perdaient la vie , & nos gens sains , la santé ; il nous fut impossible d'aborder vers l'isle Borneo , & nous luttâmes contre nos malheurs jusqu'au 3 Décembre , jour où nous rencontrâmes les petites isles du *Pater noster* : elles sont au nombre de huit , situées près de celle de Celebes. Notre faiblesse nous força de passer entre cette grande isle & eux , par un tems orageux , luttant contre les vents contraires , & contre de violentes raffales : comme nous n'avions plus assez de force pour serler promptement nos voiles , nous fumes souvent en danger de voir emporter nos mâts & nos vergues ; ils en furent beaucoup endommagés. Les ravages du scorbut étaient alors universels ; nous en étions tous atteints ; les vents , les courans nous étaient contraires & ne nous permettaient de relâcher nulle part : le découragement était dans tous les cœurs , & sur-tout dans les matelots qui ne pouvaient

venir sur le tillac. Nous demeurâmes jusqu'au 10 Décembre dans cette situation déplorable, & l'imagination la plus sensible & la plus féconde ne pourrait concevoir un malheur & un danger plus grands que ceux où nous nous trouvions. Malades, affaiblis, mourans, voyant des terres que nous ne pouvions atteindre, exposés à des tempêtes que nous ne pouvions surmonter, nous fûmes encore attaqués par un pirate, & afin que son attaque nous fut aussi fatale qu'il était possible, il la fit au milieu de la nuit, au sein de ténèbres épaissées qui augmentaient la confusion & la terreur. Il tomba sur nous avant que nous pussions soupçonner son voisinage. Il fit un feu très-vif de ses fusils & de ses pierriers. Son audace était nourrie par l'idée que notre vaisseau n'était qu'un navire marchand : & cette erreur lui fut fatale. Notre courage fut excité par le danger, il nous donna des forces, & bientôt nous répondimes avec tant de vigueur que ce pirate coula à fond, & que tous ceux qui le montaient périrent. Nous n'en vîmes plus de traces lorsqu'il fut jour. Nous ne savions de quel pays il venait, ni de quels hommes il était monté. Nous apprimes dans la suite qu'il appartenait à un pirate qui avait une trentaine de vaisseaux dans ces mers : nos cordages furent coupés, mon

lieutenant & un autre homme furent blessés dans ce combat: nous essayâmes quelques autres dommages; mais nous nous consolâmes par la joie d'avoir échappé à notre perte, & cette aventure nous fit oublier quelques instans nos maux.

Le lendemain, nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable qu'on nomme les Spermondes; là nous nous aperçûmes que la mousson d'ouest avait commencé & que nous devions renoncer à l'espérance d'atteindre Batavia avant que celle d'est lui eût succédé. Nous avions perdu treize hommes de notre équipage, & trente se trouvaient aux portes de la mort. Tous les officiers subalternes étaient malades, & le lieutenant & moi qui faisons encore tous les services, étions très-faibles. Dans de telles conjonctures, je ne pouvais tenir la mer, il fallait chercher un port pour conserver la vie au reste de l'équipage, & lui donner du repos & des rafraîchissemens. Je résolus de faire tous mes efforts pour gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'isle de Celebes.

Dès que j'eus pris cette résolution, je me hâtai de l'exécuter. Je rencontrai quelques îles qui m'annoncerent le voisinage de l'Asile que je cherchais; bientôt je me convainquis que ce que nous avions pris peu d'heures aupa-

ravant pour des bancs de sable, pour des bateaux dirigés par des hommes, n'étaient que des arbres, des massifs de roseaux flottans sur l'eau & sur lesquels des oiseaux s'étaient perchés. Un courant qui nous avait porté au nord pendant le jour, nous chassa au sud pendant la nuit, & nous fumes étonnés de nous trouver à vingt milles du lieu où nous devions être: nous nous dirigeâmes vers le levant, pour éviter le bas-fond que les Hollandais nomment *le Thumb*; mais au milieu du jour nous nous trouvâmes dessus: il fallut se détourner & faire marcher le canot avec la sonde devant nous: nous réussîmes à l'éviter. Nous étions au nord des trois Freres, isles entre lesquelles & celle de Celebes, on voit l'isle Tonikky, beaucoup plus grande que les premières: on ne voit sur leur sol que des huttes de pêcheurs; elles sont sans habitans permanens. Il est dangereux & difficile de passer entr'elles, à cause des bancs de sable & des écueils qui obstruent ces détroits. Plus nous approchions de l'isle Celebes, plus nous sentions l'alternative des vents de terre & de mer; ce qui nous obligea de suivre la côte, quoique nos peines en fussent augmentées & que notre faiblesse fut si grande qu'à peine pouvions-nous jeter & retirer notre petite ancre.

Enfin nous jetâmes l'ancre à quatre milles de la ville de Macassar, après avoir consommé trente-cinq semaines à parcourir l'espace qui la sépare du détroit de Magellan.

La description détaillée que j'ai donnée de notre route, peut être utile à notre commerce de la Chine; on la peut préférer à celle qui est le long des bancs Prassels, route plus longue que celle que je suivis dans ces mers & moins dangereuse.

Le soir même que nous mîmes à l'ancre, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint sur le vaisseau pour savoir qui nous étions. Lorsqu'il vit un vaisseau de guerre, il parut alarmé; car jusqu'à ce jour, on n'y avait vu aucun bâtiment de la marine du roi. Je ne pouvais lui persuader de quitter le tillac & de descendre dans ma chambre; nous nous séparâmes cependant comme amis, au moins en apparence.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, où je l'informais de la cause de mon arrivée, où je lui demandais la liberté d'entrer dans le port, afin d'acheter des rafraichissemens pour mon équipage mourant. Je le priais d'accorder un asile à mon vaisseau contre les tempêtes qui s'approchaient, & y attendre le re-

tour de la faifon néceffaire à mon retour. Mon lieutenant devoit remettre ma lettre au gouverneur lui-même ; mais quand il fut arrivé au quai de la ville , on ne permit à perfonne de fortir du bateau. Deux officiers vinrent de la part du gouverneur dire à mon lieutenant qu'il ne pouvoit pas lui-même remettre la lettre à leur chef, parce qu'il étoit malade , qu'ils venoient la chercher par fon ordre. Il la leur donna enfin, & ils retournerent à la ville. Pendant qu'ils s'y rendoient, mes officiers refterent dans le bateau expofés à l'ardeur brulante du foleil qui dardoit perpendiculairement fur leurs têtes , & on ne fouffrit pas qu'aucun bateau du pays les approchât pour leur apporter quelques rafraichiffemens. Ce fut alors qu'ils obferverent du tumulte & du bruit fur la côte ; toutes les chaloupes , tous les floups qu'on pouvoit armer en guerre , le furent avec célérité. Je m'en apperçus moi-même , & réfolus de m'avancer & de mouiller plus près de la ville ; mais le bateau étoit abfent & tous nos efforts réunis ne purent lever l'ancre, quoiqu'elle fut petite. On dit à mon lieutenant que le gouverneur m'avoit envoyé fa réponfe ; il revint au vaiffeau , & bientôt après lui elle arriva en effet ; mais elle étoit écrite en Hollandais , langue qui n'étoit connue d'aucun homme de l'équipage.



L'équipage. L'un des deux officiers nous la traduisit en français; elle m'annonçait que je devais m'éloigner à l'instant sans m'approcher plus près de la ville, que je ne devais jeter l'ancre sur aucune partie de la côte, ni permettre à mes gens d'y débarquer. Je montrai aux envoyés le nombre de nos malades, & ils en parurent touchés. Je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraichissemens, qu'il serait injuste & cruel de refuser de nous en vendre; que puisque nous étions sur un vaisseau du roi, défendre de nous donner des secours était violer les traités qui allient les deux nations & plus encore les loix de la nature. Ils semblaient convenir de la force de ce raisonnement, mais alléguaient des ordres positifs de leurs maîtres auxquels ils devaient obéir, & ces ordres ne permettaient pas qu'aucun vaisseau, de quelle nature qu'il fût, entrât, ni séjourât dans le port. J'exposai que la nécessité absolue où j'étais, me mettait au-dessus des égards & de toutes les défenses; que s'il ne m'accordait pas la liberté du port pour me procurer des rafraichissemens & un abri, j'irai affronter ses menaces & ses forces pour mouiller auprès de la ville; que si je ne parvenais pas à l'engager à nous secourir, je me ferais échouer

sous leurs murailles & que nous y vendrions nos vies aussi chèrement qu'il nous ferait possible, après les avoir couverts d'infamie pour avoir réduit un ami, un allié à cette extrémité terrible. Cette déclaration les allarma, parce que notre situation leur prouvait qu'elle n'était pas une vaine ostentation de courage. Ils me préférèrent de rester à l'ancre jusqu'à ce que le gouverneur m'eut écrit une seconde lettre. J'y consentis, sous la condition que cette lettre me fut remise avant que le vent de mer s'élevât le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour & la nuit entière, agités par l'inquiétude & l'indignation; elles agravaient encore notre situation. Le lendemain, nous vîmes venir deux petits bâtimens armés en guerre; ils jetèrent l'ancre sur les flancs de notre vaisseau. Je leur fis demander ce qu'ils voulaient, ils gardèrent le silence. Le vent de mer se leva, & n'ayant point de nouvelles, je levai l'ancre, mis à la voile & m'avançai vers la ville, résolu à repousser la force par la force, si l'on m'attaquait; heureusement les bâtimens qui étaient à nos côtés se bornerent à suivre nos mouvemens.

Peu après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment portant une bande de musiciens &

plusieurs officiers, s'approcha de nous; les officiers nous dirent qu'ils étaient députés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendraient pas à bord si nous ne remettons à l'ancre. Nous la jetâmes sur le champ, & ces officiers vinrent à bord. Ils témoignèrent quelque surprise de ce que nous avions mis à la voile, & demandèrent ce que je prétendais faire. Je leur dis que j'étais résolu à ce que je leur avais annoncé la veille; que plutôt de remettre en mer, où notre ruine était inévitable par un naufrage, la famine ou les maladies, je voulais venir sous leurs murs, les forcer à nous fournir des secours, ou faire échouer notre vaisseau & périr dans un combat; que ce sort nous paraissait moins cruel que celui de souffrir d'avance les douleurs accablantes d'une mort lente & prévue chaque jour. Je leur fis remarquer qu'aucune nation civilisée ne laissait périr ses prisonniers de guerre par le besoin des nécessités de la vie, & qu'il serait bien plus odieux encore de le faire envers des alliés qui ne demandaient que la permission d'acheter des vivres avec de l'argent. Ils trouvaient que je m'étais trop pressé, qu'ils n'avaient pu venir plus tôt; & pour me prouver qu'ils avaient l'intention de me fournir des vivres, ils apportaient les provi-

sions que produit le pays. Nous les primes tout de suite ; elles consistaient en deux moutons , un élan fraîchement tué , quelques volailles , quelques fruits ou végétaux. Ces provisions , ardemment désirées , furent d'abord partagées entre les gens de l'équipage , & on en fit un bouillon agréable & salutaire aux malades. Alors ils me montrèrent une nouvelle lettre du gouverneur qui m'ordonnait de quitter le port , parce qu'il ne lui était point permis d'y recevoir aucun navire de quelle nation qu'il fût , sans manquer à la convention faite par les Hollandais avec les rois du pays , qui avaient déjà témoigné du mécontentement à l'occasion de notre arrivée ; il me renvoyait pour les détails aux officiers. Je leur fis observer que des conventions relatives au commerce ne pouvaient s'appliquer à nous qui étions soldats ; que ma commission le prouvait , & qu'on ne pouvait appeller commerce la vente des alimens qui nous étaient absolument nécessaires pour ne point périr. Ils me firent des propositions que je rejettai , parce que toutes avaient pour base mon départ de ce lieu avant le retour de la saison. Je réitérai ma déclaration , & pour y donner plus de force , je leur montrai le cadavre d'un de mes gens mort le matin , & qu'ils

zuraient sauvé en accordant d'abord ce qu'on  
 avait demandé. Ce spectacle fit impression, &  
 après avoir gardé quelques momens le silence,  
 ils me demanderent avec empressement si j'a-  
 vais été dans les isles à épiceries; je leur assu-  
 rai que je n'avais été dans aucune, & alors  
 nous en vinmes à un arrangement. Leurs or-  
 dres ne permettaient pas qu'ils nous requissent;  
 mais ils m'indiquerent une petite baie peu éloi-  
 gnée, où je trouverais un abri sûr contre les  
 tempêtes, où je pourrais dresser un hôpital  
 pour mes malades, où les vivres seraient plus  
 abondans encore que dans la ville; ils m'offri-  
 rent un pilote pour m'y conduire. Je consentis  
 de m'y rendre, lorsque ces offres seraient rati-  
 fiées par le gouverneur & le conseil de Ma-  
 cassar, afin qu'on me regardât comme étant sous  
 la protection de la Compagnie Hollandaise, &  
 que mes gens fussent à couvert de toute vio-  
 lence. Ils me promirent que je recevrais le len-  
 demain cette ratification. Je demandai pourquoi  
 ces deux bâtimens restaient à mes côtés; c'é-  
 tait, disait-on, pour nous préserver des insultes  
 des naturels du pays. Je voulus bien le croire;  
 & après notre arrangement, je leur témoignai  
 mon regret de ne pouvoir leur offrir que des  
 alimens gâtés; ils me prièrent de vouloir bien

partager le repas qu'on avait préparé pour eux. J'y consentis, & ils nous firent apporter un diner agréable, composé de poissons, de viandes & de fruits. Je dois dire qu'ils me montrèrent des égards, des attentions qui nous touchèrent; je le dois sur-tout en faveur de M. Douglafs, qui sachant la langue française, nous servit d'interprète. Nous nous séparâmes ensuite, & lorsqu'ils quitterent le vaisseau, je les fis saluer de neuf coups de canon.

Le lendemain, j'appris que notre arrangement était ratifié; mais il restait un obstacle à lever; je n'avais point d'argent, il fallait en trouver sur des billets, & il n'y avait aucun commerçant dans le lieu qui eut des remises à faire en Europe; la Compagnie n'avait point d'argent dans sa caisse: mais on m'assura que le résident du port où je devais me rendre, pouvait faire tout ce que le gouverneur ne pouvait effectuer; qu'il avait de l'argent, des remises sur l'Europe où il devait se rendre dans l'année prochaine; qu'il avait même des biens considérables en Angleterre; qu'il s'y était fait naturaliser. Nous réglâmes la quantité & le prix des vivres; je reçus la ratification de notre traité, avec un pilote qui devait nous conduire & une espèce d'espion qui devait avoir l'œil sur les dé-

marches du résident du port nommé Swellingabel.

Nous remîmes donc à la voile le 20 Décembre à la pointe du jour, & le lendemain après midi, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthaim avec nos deux bâtimens de garde, qui se placèrent entre la côte & nous pour empêcher toute communication entre les habitans du pays & notre vaisseau.

J'allai d'abord visiter le résident, qui, quoique fils d'une Anglaise, parlait fort mal l'Anglais, & après être convenu avec lui de toutes nos affaires, soit pour les provisions, soit pour l'argent, il m'accorda une maison sur les bords de la mer & près d'un fort pallissadé, garni de huit pieces de canon; c'était la seule qu'il put nous donner: il n'y en avait pas d'autres dans le canton; j'en fis un hôpital, sous la direction du chirurgien, & y envoyai les malades qui me parurent ne pouvoir se rétablir sur le vaisseau; je gardai les autres. Dès que nos gens furent dans la maison, on les environna d'une garde de quarante hommes; on ne permit à aucun d'eux de s'en éloigner à plus de quinze toises, ni que les naturels du pays les approchassent pour leur rien vendre; de sorte qu'ils n'achetaient rien que par l'entremise des Hol-

landais qui faisaient un trafic honteux de leur pouvoir. Dès que les naturels apportaient des provisions utiles à nos malades, ils s'en saisissaient, en demandaient le prix, les payaient ce qu'ils jugeaient à propos, souvent au quart de leur valeur; s'ils en murmuraient, des menaces les faisaient bientôt retirer. Ces soldats venaient ensuite nous vendre les provisions quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étaient cruels envers les habitans du pays, ils étaient injurieux pour nous, & j'en fis des plaintes au chef de ces soldats: il les reprimanda, mais les effets de sa harangue furent si vains que je ne pus m'empêcher de le soupçonner de partager le gain de ces manœuvres. J'avais lieu de croire qu'il vendait de l'arak à mes gens, & je m'en plaignis en vain. Sa femme faisait le même commerce que ses soldats; ceux-ci ne se bornaient pas à nous vendre cher ce qu'ils achetaient à bon marché, souvent ils volaient ce qu'ils nous vendaient ensuite.

Pendant que nous étions dans ce port, divers bâtimens y parurent: mais on empêcha aussi toute communication entr'eux & nous. Je désirais acheter quelques viandes salées d'un gros bâtiment venu de Batavia; je ne pus y réussir qu'en me servant de l'entremise du ré-



fidement qui eut la bonté de nous procurer deux tonneaux de bœuf & deux de porc salé.

Je fus surpris un jour de voir arriver une flotte d'environ cent *pros*, petits bâtimens du pays qui portent de douze à vingt tonneaux, & dont l'équipage est de seize à vingt hommes. On me dit qu'ils faisaient une expédition pour la pêche autour de l'isle; qu'ils partaient par une mousson & revenaient avec l'autre; que de-là ils envoyaient le produit de leur pêche au marché Chinois. Tous ces *pros* portaient pavillon Hollandais.

Pendant notre séjour à Bonthaim, nos jours s'écoulaient dans une triste uniformité, mais non dans l'oisiveté: dès que nous fûmes en état d'agir, je fis examiner le vaisseau; nous y trouvâmes un grand nombre de voies d'eau, & la grande vergue fendue & pourrie. Nous abattîmes celle-ci & la racommodâmes aussi bien qu'il nous fut possible, sans avoir de forge ni de fer, assez bien du moins pour nous faire espérer de gagner Batavia, seul endroit où nous pouvions trouver du bois pour en faire une nouvelle. On ne put boucher qu'une partie des voies d'eau, & nous fûmes réduits à placer notre espoir dans nos pompes.

Le 19 Février, le commandant des soldats

Hollandais , & le plus grand de nos vaisseaux de garde furent rappelés , & le résident reçut une lettre du gouverneur qui s'informait quel jour je mettrais à la voile. Je fus surpris de cette demande , parce qu'il savait bien que la mousson d'est ne commençait qu'en Mai , & que je ne pouvais mettre à la voile qu'alors. Tout resta dans le même état jusqu'à la fin du mois , que nos gens observerent un petit canot qui rodait autour de nous à différentes heures de la nuit , & qui s'écartait dès que nous faisons quelques mouvemens. Je reçus dans ce tems une lettre qui m'étonna , mais dont le lecteur ne peut entendre le sens qu'après quelques explications.

L'isle de Celebes est divisée en plusieurs souverainetés indépendantes. La ville de Macassar est située dans celle qui porte son nom ou celui de Bony. Son chef est allié des Hollandais , qui n'ont pu encore subjuguier les autres souverainetés , dont l'une est habitée par un peuple appelé *Bugguesès* ; & une autre se nomme *Waggs* ou *Tosorâ*. Ce dernier lieu est une ville fortifiée avec du canon. Or cette lettre m'avertissait que les Hollandais , unis au roi de Bony , avaient formé le projet de nous massacrer ; que le fils de ce roi conduirait cette

entreprise avec huit cents hommes rassemblés autour de Bonthaim, & qu'il devait avoir le vaisseau pour son partage. On m'accusait, disait-on, d'avoir formé des liaisons avec les Buggueses & quelques autres peuples ennemis des Hollandais; on craignait d'ailleurs, qu'arrivé en Angleterre, je ne donnasse des instructions à mes compatriotes pour former des entreprises sur ce pays, & on voulait prévenir le mal qu'on prévoyait par notre destruction.

Cette lettre mal écrite, qui pouvait avoir été dictée par l'espoir d'une récompense, qui pouvait me donner de faux avis, n'en méritait pas moins mon attention. Je crus devoir prendre les mêmes mesures que si j'eusse été persuadé du complot qu'on m'y annonçait. Je voyais qu'on avait éloigné l'un de nos bâtimens de garde, je savais qu'on rassemblait des troupes à Macassar; la lettre du gouverneur, ce canot qui nous observait, l'absence du résident, tout se réunissait pour m'inquiéter. Je préparai donc mon vaisseau pour le combat; nous chargeâmes nos canons, nous nous éloignâmes un peu du fond de la baie, nous plaçâmes des pierriers sur le tillac, & nos gens armés veillèrent pendant la nuit.

Le résident devait revenir dans le mois d'Avril,

il ne paraissait point, & son absence sem-  
blait se prolonger ; je ne le soupçonnais  
point d'être complice du complot, mais je crai-  
gnais qu'on ne le retint loin de nous, pour  
qu'il ne put s'y opposer. Je lui envoyai une  
lettre pour lui demander une conférence ; il vint  
sur le vaisseau, & je lui communiquai mes  
craintes ; je vis bien qu'il ne savait rien du  
projet, & qu'il le croyait une fable. Mais il me  
dit qu'un Tomilaly, ou ministre du roi de  
Bony, lui avait fait une visite sans qu'il eut pu  
en deviner la raison ; & il me promit de faire  
des recherches sur ce sujet. Ses gens remarque-  
rent que nous nous étions mis en état de défense,  
& lui-même avait appris, avant de nous avoir  
vus, que nous étions préparés à repousser une  
attaque. Je lui dis que notre vigilance ne se re-  
lâcherait pas, & nous nous quittâmes avec des  
protestations mutuelles d'amitié & de bonne  
foi. Il m'apprit quelques jours après, qu'il avait  
découvert qu'en effet un des princes du pays  
était venu déguisé dans le voisinage de Bon-  
thaim ; mais qu'il n'avait rien découvert sur les  
huit cents hommes qu'on disait être avec lui.  
Peu de jours s'écoulerent, & je vis arriver le  
commandant des soldats, qui me dit qu'on  
l'avait renvoyé, parce que l'expédition qu'il

devait diriger avait été renvoyée. Il retourna ensuite à Macassar, & laissa un autre officier à sa place.

La mousson d'est approchait; nous étions impatiens de la voir arriver, parce que notre situation était pénible, & que les maladies putrides se manifestaient parmi nous. Le résident m'envoya une lettre du gouverneur qui protestait qu'on m'avait donné un faux avis, & qu'on n'avait point pensé à m'attaquer; il demandait la lettre pour en rechercher l'auteur & le punir. Je lui répondis avec honnêteté, sans lui donner la lettre: car quoique je ne fusse point convaincu de la réalité de l'accusation qu'elle renfermait, j'avais tout lieu de croire que celui qui l'avait écrite l'avait cru fondée.

Difons à présent un mot de la ville de Macassar & de celle de Bonthaim. La première est bâtie sur une pointe de terre & est arrosée par une grande rivière où les vaisseaux remontent jusques sous les murs de la ville; ses environs sont unis, agréables, entremêlés de plantations de bois de cocotiers & d'un grand nombre de maisons dispersées. Le sol, en s'éloignant de Macassar, se hériffe & devient montueux. Bonthaim est une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller dans les deux moussons; les

fondes y font bonnes & régulières ; le fond y est de vase molle ; une bande de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau à l'entrée , y sert de balise ; la montagne qui a le même nom que le port , sert aussi d'indice pour y arriver. Sur ses bords font quelques petites villes ; celle de Bonthaim est dans la partie qui s'étend entre le nord & le levant. Elle est défendue par un fort palissadé , garni de huit canons , qui suffit pour contenir les habitans dans la soumission. A son couchant est une petite riviere qu'un vaisseau peut remonter jusqu'au pied du fort. Le résident Hollandais en est le commandant ; il l'est aussi de *Bullocomba* , ville située à environ six lieues de-là vers l'orient , & où l'on trouve un fort & quelques soldats occupés à recevoir le riz que le peuple doit fournir aux Hollandais comme tribut. L'eau , le bois font abondans à Bonthaim ; la riviere donne l'un , la montagne l'autre ; les provisions fraîches y font à un bon prix ; le bœuf y est excellent , mais assez rare ; le riz , la volaille , les fruits y font communs ; les bois y font peuplés de cochons sauvages , qu'on donne à bon marché , parce que les naturels , qui font mahométans , n'en mangent pas ; le poisson & les tortues y font communes. Tous les vaisseaux qui vont aux

Moluques ou à Banda, prennent leur route entre les isles de Celebes & celles de Solayer. L'isle produit des daims, des chèvres, des moutons, des buffles, des chevaux, de petits bœufs qui ont une bosse sur le dos. On y trouve de l'arak & du sucre, mais il y vient de Batavia. La montagne de Bonthaim est sous le  $5^{\circ} 30'$  de latitude méridionale, & sous le  $135^{\circ} 28'$  de longitude de l'isle de Fer. Les marées sont irrégulières dans la baie; ordinairement elle ne monte & ne descend qu'une fois en vingt-quatre heures; la plus grande différence entre la basse mer & la haute est de six pieds.

Nous partîmes de Bonthaim le 22 Mai 1768, à la pointe du jour, & avec d'autant plus de joie, que les fièvres putrides se manifestaient tous les jours parmi les gens de l'équipage. D'abord nous suivîmes la côte, passâmes dans le détroit formé par l'isle Celebes & celle de Tonikaky, nous dirigeant au couchant. Nous vîmes les trois isles de Tonin, qui forment un triangle rectangle, dont le plus long côté est de onze milles. Nous nous en éloignons, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes sur un fond de sable fin où il n'y avait pas trois brasses de profondeur; l'eau claire & limpide nous laissait voir le fond semé de grandes pointes de ro-

chers de corail. Heureusement nous pûmes prendre le large sans être endommagés. Ce grand écueil est aussi escarpé qu'une muraille. Il est très-dangereux, & n'est marqué sur aucune carte; il semble s'étendre au midi & au couchant des deux isles occidentales de Tonin, dans un espace d'environ deux lieues. Il ne me parut pas qu'il y eut du danger autour de l'isle la plus orientale.

Le 25 Mai, dans l'après-midi, la mer nous parut changer de couleur; nous fondâmes & trouvâmes fond à trente-cinq brasses: bientôt nous n'en trouvâmes plus que dix; l'eau était saie en cet endroit, au nord elle paraissait plus claire. Je crois que nous étions alors sur la partie septentrionale des bas-fonds qu'on trouve au levant de Maduré, & que les Anglais nomment les bancs de *Bralleron*, & les Hollandais *Kalcain's Eylandens*. Plus loin, nous aperçûmes la plus méridionale des isles Salombo, à la distance de quatre-vingt-trois lieues de Tonikaky. Aux environs de Maduré les mouffons soufflent un mois plus tard qu'à Celebes.

Le lendemain, nous découvrîmes au loin l'isle de Luback, éloignée de Tonikaky de cent-douze lieues; nous allâmes au nord de cette isle. Trois jours après, nous vîmes le groupe  
d'isles



d'isles qu'on nomme *Carimon-Java*, éloignées de Luback de quarante-cinq lieues; enfin le 2 Juin, nous trouvâmes la terre de Java; c'était la partie de cette isle qui forme la pointe orientale de la baie de Batavia; déjà le fond diminuait, & n'osant avancer pendant la nuit, nous mîmes à l'ancre dans la rade. Nous avons lieu de nous féliciter de l'avoir atteint; car dans cette traversée, le vaisseau se remplissait si fort d'eau, que nous eûmes de la peine à l'empêcher de couler à fond.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaisseaux Hollandais, plusieurs petits, un bâtiment Espagnol, un Portugais, & quelques jonques Chinoises. Nous saluâmes la ville de onze coups, elle nous répondit par un nombre égal. L'après-midi, je visitai le gouverneur, je lui développai l'état de mon vaisseau, & lui demandai la liberté de le faire réparer; il me dit de m'adresser au conseil. Je lui fis donc ma demande. Le lendemain, le gouverneur & le conseil me firent demander des éclaircissemens sur la lettre reçue à Bonthaim, où l'on m'avertissait d'un complot; ils voulaient que l'auteur en fut puni. J'avouai avoir reçu l'avis, mais non pas une lettre; il voulut m'obliger à la rendre en m'imposant le serment; j'exigeai qu'on me fit ces

demandes par écrit , & demandai la réponse à ma requête ; on me dit que le conseil en avait blâmé un mot qui n'était pas du style des requêtes. C'était sans dessein de l'offenser que je m'en étais servi ; c'était par ignorance de l'usage , & peut-être je le persuadai aux Hollandais , qui me présentèrent ensuite un écrit à signer , par lequel je reconnoissais que l'écrit où l'on m'avait annoncé un complot à Celebes , était faux & calomnieux ; le ton dont on exigeait que je le signasse , celui de faire dépendre la réparation de mon vaisseau de ma soumission à ce qu'on exigeait de moi , me le firent refuser. Ils protestèrent contre ma conduite à Macassar , contre mon refus à Batavia ; je n'en demandai pas moins une réponse relative à la réparation du vaisseau , & je mis plus de force encore à ma demande. On me l'accorda enfin , mais sans me faire de réponse par écrit. Notre vaisseau fut conduit à Onrust , & l'on fournit en payant tout ce qui m'était nécessaire.

Le bâtiment était dans un état de délabrement extrême ; une partie de ses mâts , de ses vergues étaient pourris , son doublage rongé de vers , sa quille usée. Il resta entre les mains des ouvriers jusqu'au 16 Août. Ils vouloient encore lui mettre une quille neuve ; mais craignant

qu'un examen plus exact ne fit condamner mon vaisseau, je m'y refusai & pris sur moi le mal qui en pouvait résulter. J'en fis la visite moi-même ; il y avait bien des parties gâtées encore ; mais je les fis racommoder le mieux qu'il me fut possible, & contre l'avis des Hollandais, je le jugeai capable de nous conduire en sûreté jusques dans nos ports. Après avoir demeuré quatre mois dans Batavia, je me préparai à en partir. L'amiral Houting, le seul Hollandais dont j'eus reçu des honnêtetés, le seul que j'eusse visité, me représenta que le tems convenable n'était point encore arrivé, & que je trouverais à la hauteur du cap de Bonne-Espérance des mauvais tems qui me feraient repentir de ma précipitation ; mais j'étais malade, l'équipage l'était aussi, & j'aimai mieux courir le risque de quelques orages que de rester plus long-tems dans une ville mal-faine, & où la mortalité est fort grande durant la mousson d'ouest qui approchait. Heureusement j'y avais trouvé des matelots Anglais qui remplacèrent ceux que la mort m'avait enlevé ; car sans leur secours je ne pouvais reconduire le *Swallow* en Europe. J'avais vingt-quatre hommes malades & sept d'entr'eux moururent avant d'arriver au cap.

Je partis d'Onrust le 15 Septembre, & cinq

jours après je jetai l'ancre sur la côte de l'Isle du Prince où j'avais résolu de faire provision d'eau & de bois ; je ne pus y trouver une quantité suffisante de la première , parce qu'il n'avait pas encore assez plu pour remplir les fontaines. Le vent s'éleva si fort que nous ne pûmes quitter l'isle que le 25 , où nous mîmes à la voile pour nous approcher de la côte de Java. Nous y jetâmes l'ancre dans la Nouvelle baie, ou la baie de Canty, formée par la petite isle de ce nom. C'est le meilleur endroit de ces parages pour faire de l'eau & du bois : l'eau y est si pure , si bonne , que je vidais toute celle que j'avais prise à Batavia & à l'Isle du Prince , pour la remplacer par celle-là. On la trouve dans un grand ruisseau qui , des montagnes de Java , vient se rendre ici dans la mer. Il est facile d'en remplir ses futailles ; les bateaux navigent entre la terre & une bande de rochers , & ils y trouvent une eau aussi tranquille , aussi à couvert des vagues que dans un étang. Le banc ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs , & dans le passage entre New-Island & Java, il y a un havre dont rien ne trouble la parfaite sûreté. Après avoir fait nos provisions, nous quittâmes Java & la perdîmes de vue.

Ce siège de la puissance Asiatique des Hollan-

dais me fut peu agréable. Le faste du gouverneur général à Batavia surpasse celui de plusieurs rois Européens : lorsqu'il sort, un détachement des gardes le suit à cheval : son carrosse est précédé par deux noirs qui, un bâton à la main, frappent ceux qui ne rendent pas à son Excellence l'hommage qu'elle attend des hommes de tous les rangs ; les voitures qui sont derrière la sienne, quelque motif qui les presse, ne peuvent passer devant elle, ni devant celles des seigneurs du conseil. Si on le rencontre, la voiture doit s'arrêter, il faut en descendre pour lui faire un salut profond : si on rencontre les conseillers, il faut s'arrêter encore, se tenir droit & faire le salut. J'avais déclaré d'abord que je ne rendrais point à un gouverneur des honneurs que je ne rendais pas à mon roi ; on me menaça du bâton des noirs, je montrai mes pistolets & on me laissa tranquille ; mais je ne reçus aucune honnêteté.

Le vent qui nous avait éloignés de Java, ne nous quitta point jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où nous entrâmes le 28 Novembre. L'hiver on n'entre pas dans la baie de la Table ; c'est à Falso-bay que les vaisseaux font alors à l'abri des vents ; ils entrent dans la première pendant l'été. Nous jetâmes l'ancre ; là nous respirâmes un air pur, nous eûmes une nourriture saine ; nous nous promenâmes dans des campagnes

agréables. Les habitans furent francs , hospitaliers & polis. Je reçus des honnêtetés des principaux officiers & des riches habitans , & je dois leur en témoigner ici ma reconnoissance.

Pour laisser à mes gens tout le tems de recouvrer leur santé, je restai ici jusqu'au 6 Janvier 1769. Ce jour , je mis à la voile sur le soir pour Ste. Hélène où nous arrivâmes le 20. Nous en partîmes quatre jours après ; & le 30 , nous vîmes l'isle de l'Ascension où je cherchai la baie *Cross-Hill* : je la découvris & y jetai l'ancre. Pour la trouver, il faut que la principale montagne de l'isle soit entre le midi & le levant du vaisseau : alors on la voit s'ouvrir au milieu de deux autres montagnes , dont l'occidentale donne son nom à la baie. Il y a entre le nord & le levant de l'isle diverses baies sablonneuses où l'on trouve des tortues. Le rivage est couvert d'un sable fin & blanc ; on débarque au pied de quelques rochers, au sommet desquels on monte avec une échelle de cordes. J'y pris dix-huit tortues qui pesaient de quatre à six cents livres. Cette isle n'est point habitée , & les vaisseaux qui s'y arrêtent ont l'habitude d'y laisser une bouteille dans laquelle ils mettent leur nom , leur destination , la date de leur arrivée , & nous nous conformâmes à cet usage. Nous en partîmes le 1 Février.

Le 10, nous découvrîmes un vaisseau qui portait pavillon Français ; il nous devança durant la nuit & nous parla le matin. Il prononça mon nom, celui de mon vaisseau, me dit que depuis le retour du Dauphin en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage, & qu'on avait envoyé deux vaisseaux pour nous chercher. Les papiers publics avaient appris au capitaine ces particularités ; il savait notre nom, notre voyage, parce qu'il avait abordé après nous au cap de Bonne-Espérance & dans l'isle de l'Ascension. Mais je n'avais pas le même avantage, & il me déguisa son voyage & son but ; me dit qu'il appartenait à la compagnie des Indes orientales & qu'il venait de l'isle de France. Il ne me déguisa point le nom du capitaine ; c'était M. de Bougainville, qui pour tirer de nous plus de connaissance, nous envoya un officier sous l'habit d'un matelot. Je soupçonnais son dessein, & qu'il ne me disait pas la vérité lui-même ; mais l'officier mit tant d'adresse dans ses réponses qu'il rendait ses récits très-probables. Il me fit des questions à son tour ; mais j'écludai de lui répondre dans tous les cas où je ne pouvais le faire sans passer mes instructions. Je fis présent à M. de Bougainville d'une des flèches que les Indiens nous avaient lancées, lui dis adieu, & le laissai continuer son voyage.

Le matelot qui avait amené l'officier avait été plus sincère avec mes gens, & j'appris d'eux que M. de Bougainville avoit fait le tour du monde aussi bien que nous; qu'ils avaient eu beaucoup de peine à traverser le détroit de Magellan, qu'ils avaient abordé à l'isle Juan-Fernandès. Les détails dans lesquels il entra, différent en plusieurs points de la relation imprimée que M. de Bougainville a donnée de son voyage; ils m'auraient fait désirer de parler encore à ce vaisseau; mais quoique fatigué d'un long voyage, il marchait plus vite que nous, malgré que nous forçassions de voiles, & nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Le 7 Mars, nous arrivâmes aux isles Açores (\*), & passâmes entre celles de S. Michel & de Tercere. Le vent était si fort que nous fûmes obligés de ne laisser qu'une voile qui fut déchirée. Cet événement suspendit notre course; mais ce fut le dernier accident que nous ayons éprouvé. Le 18, nous entrâmes dans le canal, & deux jours après nous jetâmes l'ancre à Spithead avec une joie qui ne peut être bien sentie que par ceux qui auront autant souffert que nous dans un voyage de près de trois ans.

---

(\*) Le traducteur Français dit aux isles Hebrides; c'est évidemment une erreur.